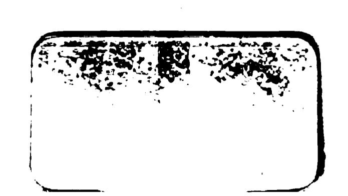



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

DU CARDINAL

DE BERNIS.

IMPRIMERIE DE G. DOYEN,
RUE SAINT-JACQUES, N. 38.


Vve Delangle Editeur, Rue du Battoir N° 19


N. Delangle, Editeur, Rue du Battoir, N° 19.

ŒUVRES

DU CARDINAL

DE BERNIS

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

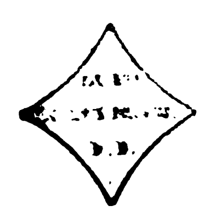
COLLATIONNEES

SUR LES TEXTES DES PREMIÈRES ÉDITIONS,

ET CLASSÉES

DANS UN ORDRE PLUS MÉTHODIQUE.





A PARIS,

CHEZ N. DELANGLE, ÉDITEUR,

RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N. XIX;

PRODHOMME ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

BOULEVARD DES CAPUCINES, N. I.

M. DCCC. XXV.

AVANT-PROPOS.

Au moment où, par suite d'une impulsion toute nationale, la librairie françoise est constamment occupée de la reproduction des ouvrages de nos auteurs classiques; quand le goût des bons livres, en se propageant dans les diverses classes de la société, semble devoir favoriser encore cette impulsion; lorsque la noble émulation d'une jeunesse studieuse, avide de science, et qui promet de devenir l'honneur de son siècle, lui fait désirer de connoître les ouvrages des auteurs sur lesquels se fonde notre gloire littéraire; alors, dis-je, il n'est plus possible de se borner à la réimpression des livres purement classiques. Toute notre littérature devient le domaine de la génération présente; de là le succès mérité qu'ont obtenu les nouvelles éditions de Gresset, de La Fare, de Chaulieu, de Bernard, etc.

L'auteur du poëme charmant des *Saisons*, des *Quatre parties du jour*, et de tant de poésies délicieuses, ne leur est point inférieur; comme eux, Bernis est plein d'harmonie, d'abondance et de facilité; ses vers se font toujours lire avec un nouveau plaisir; on y trouve les préceptes de cette philosophie douce et aimable qui le caractérise, exprimés avec grâce et sans ostentation. Dans ses *Réflexions sur les passions et sur les goûts*, il rappelle La Bruyère avec


Ve. Delangle, Editeur, Rue du Battoir N° 19

Chanoine et comte de Lyon le 18 juillet 1749, il paroissoit toujours peu s'occuper de sa fortune, et supportoit avec gaieté son état de médiocrité. Enfin, madame de Pompadour, à qui il avoit su plaire, lorsqu'elle n'étoit encore que madame d'Étiolles, le présenta à Louis XV, lui fit donner un appartement aux Tuileries, et obtint pour lui une pension de 1,500 livres sur la cassette du roi. Six mille livres de revenu étoient alors le terme de l'ambition de l'abbé de Bernis, mais, ne pouvant y parvenir, il résolut de faire une grande fortune. Peu de personnes y réussirent comme lui; elle s'éleva assez rapidement à 400,000 livres de rente.

Nommé, en octobre 1751, ambassadeur à Venise, il y acquit une considération qui, plus tard, le fit choisir par le pape Benoît XIV pour médiateur entre lui et cette république. Au retour de son ambassade, il jouit à la cour d'une grande faveur, et fut nommé, en septembre 1755, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi en Espagne. Le premier mai 1756, il signa en cette qualité le traité de Versailles, et au mois d'octobre suivant, il fut nommé ambassadeur près de leurs majestés impériales.

Fait ministre d'état le 2 janvier 1757, et au mois de juin de la même année, secrétaire d'état et des commandements au département des affaires étrangères; au comble du crédit et de la grandeur, il n'avoit plus rien à désirer; mais les affaires de la France venoient de prendre une autre face; il se vit

tout à coup l'objet des plus graves et des plus injustes reproches. Il s'étoit opéré une révolution dans le système politique de l'Europe; la France et l'Autriche, jusque là ennemies, conclurent un traité offensif et défensif, qui fut suivi de la malheureuse guerre de sept ans, terminée par la paix honteuse de 1763.

Bernis venoit de recevoir le chapeau de cardinal (2 octobre 1758) lorsque, accablé des désastres de sa patrie, qu'il savoit bien qu'on lui attribuoit en partie, il remit le portefeuille des affaires étrangères. Sa démission fut acceptée, et son exil prononcé. Il le soutint avec dignité. En 1764, le roi le nomma archevêque d'Alby. Cinq ans plus tard, il fut envoyé à Rome avec le titre d'ambassadeur, titre auquel il réunit celui de protecteur des Églises de France; il s'y fixa et y demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 2 novembre 1794.

Le cardinal de Bernis porta à Rome la politesse et l'élégance de ses manières; sa maison y étoit tenue avec une grande magnificence; il y faisoit l'accueil le plus gracieux aux étrangers, et particulièrement aux François. Les tantes de Louis XVI ayant quitté la France en 1791, ce prélat les reçut chez lui; elles y restèrent tout le temps que dura leur séjour dans cette ville.

Dépouillé de ses abbayes et de son archevêché pour avoir refusé de prêter le serment exigé, il passa de l'opulence à un état voisin de l'indigence; ce fut alors que, à la sollicitation du chevalier d'Azara, la cour d'Espagne lui assura une pension.

Ses neveux et petits-neveux, aidés de la légation françoise à Romé, ont fait exécuter un mausolée, où ils ont déposé le corps de leur oncle. Ce monument a été ensuite transporté en France, et placé dans la cathédrale de Nîmes. Fait sur le modèle du *Sarcophage d'Agrippa*, il est remarquable par sa noblesse et par sa simplicité.

Les poésies légères du cardinal de Bernis avoient commencé la réputation de leur auteur; elles le firent recevoir de l'Académie françoise, long-temps avant que la fortune l'eût comblé de ses faveurs; il savoit qu'elles n'étoient pas en harmonie avec sa position comme prince de l'Église, et il aimoit peu qu'on lui en parlât: c'est à ce sujet qu'il écrivoit à Voltaire le 7 septembre 1763: « Vous m'accablez d'autorités, mon cher confrère, pour me prouver qu'un cardinal ne doit pas rougir de montrer de l'esprit et des grâces; mais, malgré les exemples des rois, et même du gendre du grand-seigneur, je ne me laisserai point aller à la tentation. Je crois que l'étiquette du sacré collége est fort contraire à la poésie françoise; car il me semble que le cardinal du Perron et le cardinal de Richelieu ont fait de fort mauvais vers. Vous savez peut-être que le cardinal de Polignac n'y a pas mieux réussi, et qu'il n'étoit poète que dans la langue de Virgile. Il seroit plaisant qu'il fût défendu aux princes de l'Église de montrer du talent dans une autre langue que celle des Romains. En général, l'Église tient un rang médiocre sur le parnasse françois; quels vers que ceux de Fénélon! Ainsi je prends le

parti de madame de Montagu, je vivrai quatre-vingt-douze ans; et, après ma mort, mes neveux seront les maîtres de faire part au public des petits talents de ma jeunesse. En attendant, je verrai avec une tranquillité sans égale les libraires estropier mes ouvrages : il faut que l'envie ronge toujours quelque chose; j'aime mieux qu'elle ronge mes vers que mes os. »

Son poëme de la *Religion vengée*, bien qu'inférieur à celui de Louis Racine, n'est cependant pas dépourvu de beaux vers, de pensées nobles et élevées : on lui a reproché d'être trop didactique, et de manquer quelquefois de mouvement. Ses autres poésies, pleines d'images et de pensées *fleuries*, lui ont fait donner par Voltaire le surnom de *Babet-la-bouquetière*. Il paroît que le cardinal entendoit très-bien cette plaisanterie, car dans une de ses lettres au philosophe de Fernei, il lui dit : « A l'égard des *Saisons de Babet*, on m'a dit qu'on les a furieusement estropiées; car je ne les ai pas vues depuis plus de vingt ans...... On a cru me perdre en prouvant que j'avois fait des vers jusqu'à trente-deux ans : on ne m'a fait qu'honneur, et je voudrois encore en avoir le talent comme j'en ai conservé le goût. » Un peu plus tard, en janvier 1764, Voltaire lui écrivoit : « Mes fluxions sur les yeux ont tellement augmenté que je suis devenu un petit Tirésias ou un petit Tobie. Le vieux de la montagne ne sera pas long-temps le vieux de la montagne; mais, pour égayer la chose, je me suis mis à faire des contes et à les dicter. Il y en a un

qu'on a imprimé à Paris, aussi mal que *les Quatre Saisons*. Je n'ai osé l'envoyer à un prince de la sainte Église romaine. Je l'aurois autrefois présenté à *Babet*, et je l'aurois priée d'y jeter quelques-unes de ses fleurs....... »

Bernis excelloit dans le style épistolaire : ses lettres ne sont pas déplacées à côté de celles de Voltaire, avec qui il entretint une correspondance suivie depuis 1761 jusqu'en 1777, et auquel il donnoit des conseils que celui-ci suivoit souvent.

Nous avons réuni dans cette nouvelle édition les ouvrages en prose et en vers du cardinal de Bernis; ils y sont classés dans un ordre plus méthodique. En consultant les diverses éditions qui en ont été données tant du vivant de l'auteur, que depuis sa mort, nous avons été à même de relever un assez grand nombre de fautes qui avoient échappé aux éditeurs qui nous ont précédé; nous avons recueilli des variantes dont quelques-unes ne sont pas sans importance : ce travail demandoit du temps et de la patience; nous y avons consacré l'un et l'autre; nous osons espérer que ce volume sera favorablement accueilli des amateurs d'éditions soignées et correctes.

N. D.

ŒUVRES

DU

CARDINAL DE BERNIS.

DISCOURS

SUR LA POÉSIE*.

Brébeuf, en embellissant l'idée de Lucain sur l'écriture, a donné, sans y penser, une définition bien juste de la poésie :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et, par les traits divers de figures tracées,
« Donner de la couleur et du corps aux pensées [1]. »

* Ce morceau a été imprimé en tête d'une édition des *Œuvres mêlées de M. l'abbé de Bernis, en prose et en vers*; Genève, 1752, in-8°. (N. D.)

[1] Il n'est peut-être pas aisé de citer quatre vers françois où l'on

Ce dernier trait, si heureux et si expressif, auroit encore plus de force et de finesse s'il étoit appliqué à l'art des vers. On a éclairci, on a fixé tous les principes de la poésie en disant d'elle qu'elle est l'art de donner du corps et de la couleur à la pensée, de l'action et de l'ame aux êtres inanimés.

Il suffit de penser, pour être homme d'esprit; mais il faut imaginer, pour être poète. Horace, si grand peintre dans ses odes, ne se croit pas lui-même poète dans ses satires et dans ses épîtres : il ne reconnoît de règles essentielles à la poésie que les seuls principes de la peinture:

.... *Ut pictura poesis.*

Les ouvrages d'Homère, d'Hésiode et de Virgile, sont des galeries de tableaux ouvertes à tous les amateurs des beaux-arts : aussi le célèbre Bouchardon, qui dans la partie du dessin peut justement être appelé le Raphaël de la France, a dit, en parlant d'Homère : C'EST LE POÈTE DES PEINTRES. On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet, quel tableau de Michel-Ange a plus d'expression et de force que le combat de Cacus et

ne puisse reprendre quelque défaut, ou désirer quelque beauté. Les vers de Brébeuf sur l'écriture sont fort estimés ; cependant le troisième de ces vers est très-foible, et les règles exactes de la langue ne sont point observées dans le quatrième. Il faudroit dire DE DONNER DE LA COULEUR, etc., et non pas DONNER. (*Édit. de* 1752.)

d'Alcide dans le huitième livre de l'Énéide? Par quels traits de feu ce terrible combat n'est-il pas terminé !

Hic Cacum in tenebris incendia vana vomentem
Corripit, in nodum complexus, et angit inhærens
Elisos oculos, et siccum sanguine guttur.
(v. 258.)

Et quelques vers après :

.........*pedibusque informe cadaver*
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum, villosaque setis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.
(v. 263.)

On trouve à chaque page, dans Homère et dans Virgile, des tableaux de la dernière force, ou de la plus grande vérité. C'est sans doute cette abondance d'images, tirées du sein de la nature, qui a assuré de siècle en siècle à ces deux célèbres auteurs le titre de grands poètes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'esprit, on auroit eu peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention est l'attribut le plus essentiel et le signe le plus infaillible du génie. En fait d'arts, qui n'invente pas ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'est pas toujours poète : il ne le devient qu'en donnant à ses expressions cette couleur vraie et animée qui distingue le style poétique de tous les autres styles.

Convenons donc que l'art de peindre est le vrai talent des poètes, et que l'esprit, malgré toutes ses ressources, ne pourra jamais ni imiter le talent, ni le remplacer. Lucain, avec de grandes beautés, a confirmé cette maxime par son exemple; et le traducteur de l'Iliade, si estimable d'ailleurs, ne l'a que trop prouvée de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de poésie. Tout poète qui n'est pas peintre n'est qu'un versificateur. Un grand tableau a le caractère et le mérite du poëme épique. La chanson peut passer pour une espèce de miniature. Je crois qu'en faisant l'histoire des arts sous le règne de Louis XV on pourroit comparer le salon d'Hercule, peint par Le Moine, avec le célèbre poëme de la Henriade.

La nature entière est l'objet de la poésie. Il faudroit donc, si les bornes de la vie et celles de l'esprit humain le permettoient, que le vrai poète eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit, et de tout ce qui est du ressort de la matière. Les poètes ignorants sont toujours de foibles copistes : ils peignent, d'après des descriptions anciennes empruntées elles-mêmes les unes des autres, les agitations de la mer, qu'ils n'ont souvent pas vues; l'horreur d'un naufrage, dont ils n'ont jamais pu être les témoins; des batailles, sans aucune connoissance de la guerre; et,

pour dire encore plus, ils osent quelquefois parler du gouvernement, sans nulle teinture de politique; de mœurs, de passions, sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore, et le badinage des zéphirs. On voit qu'ils ne connoissent la campagne que par les jardins de la ville, et qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de peintre les différents spectacles des cieux et les accidents qui varient le tableau de l'univers. Leurs descriptions sont chargées et confuses : l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature; leurs draperies dérobent les grâces sans les orner. Les jeunes poètes surtout donnent rarement aux objets différents le ton de couleur et le degré d'expression qui leur conviennent; ils confondent tous les genres de style, et peignent une danse de Watteau avec le pinceau fier des Le Brun et des Poussin.

L'auteur des Épîtres qui composent ce recueil [1], occupé depuis quelques années à perfectionner un poëme contre les différents principes de l'irréligion, a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir : heureux si, en con-

[1] Ce *Recueil d'Épîtres* est le premier hommage public que M. l'abbé de Bernis ait rendu aux belles-lettres. Il désavoue tous les morceaux de prose et de vers qu'on lui a attribués. (*Édit. de* 1752.)

sacrant les loisirs de sa jeunesse à la défense de la vérité, il avoit pu embellir par des images intéressantes les systèmes abstraits de physique et de métaphysique qui entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est proposé! Virgile, qu'il a étudié avec soin, en use ainsi dans son poëme des Géorgiques. Les matières les plus sèches s'ornent et s'enrichissent dans ses mains : il lie avec un art admirable l'épisode au sujet; en sorte que, sans jamais abandonner son plan, il le varie, et empêche que l'imagination ne se croie captive dans les bornes où il la retient. On ne sera peut-être pas fâché de juger si le disciple a profité des leçons du maître. Le système de Spinosa [1], si monstrueux dans ses principes, si horrible dans ses conséquences, sembloit prêter bien peu à la poésie françoise, brouillée de tout temps avec la philosophie, et surtout avec la métaphysique. L'auteur du poëme contre l'irréligion a osé exposer ce système si abstrait. Le public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le chant où il expose et réfute le spinosisme :

Enfin je vous revois, bois antique et sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage

[1] Dieu est tout, tout est Dieu, selon le système de Spinosa : les hommes, les animaux, les plantes, sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe que tout ce qui est est bien, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral. (*Édit. de* 1752.)

Au luxe des cités, à la pompe des cours;
Où quand la raison parle, elle convainc toujours;
Où l'ame, reprenant l'autorité suprême,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même.
Esclave dans Paris, ici je deviens roi :
Cette grotte, où je pense, est un Louvre pour moi;
La sagesse est mon guide, et l'univers mon livre :
J'apprends à réfléchir, pour commencer à vivre.
C'est ici que la sage et profonde raison
De mon esprit captif étendit la prison,
Quand, armé du flambeau de la philosophie,
Je démasquai l'erreur, que l'orgueil déifie,
Que toléra long-temps le Batave séduit,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude,
Muse, rappelez-moi le mémorable jour
Où la vérité même, éclairant ce séjour,
Du dieu de Spinosa m'offrit la vive image :
Elle étoit sans bandeau, peignons-la sans nuage.
Loin du faste imposant et toujours onéreux,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux;
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du hardi Spinosa je creusois le système;
Et, de son athéisme éclairant les détours,
A Dieu, qu'il outragea, j'adressois ce discours :
Descends, grand Dieu, descends dans ma retraite obscure,
Pénètre mon esprit de cette clarté pure
Dont les sages, témoins de ta félicité,
Partagent avec toi l'heureuse immensité;
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse,
Enflamme mon esprit et mûris ma sagesse;
Viens à moi, je t'implore!... Un feu pâle et soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein :
Je crus être témoin de la chute du monde.

Les astres, égarés dans une nuit profonde,
Et par leurs tourbillons vainement suspendus,
Roulèrent dans les airs, ensemble confondus.
Tout parut s'abîmer : moi seul calme et tranquille,
Je vis l'affreux chaos entourer mon asile.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité.
Plongé dans le silence et dans l'obscurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant, que dis-je? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible;
Ses cheveux, des forêts; son œil sombre et terrible,
Une fournaise ardente, un abîme enflammé :
Je crus voir l'univers en un corps transformé :
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines :
Le profond Océan écume dans ses veines;
La robe qui le couvre est le voile des airs;
Sa tête touche aux cieux, et ses pieds aux enfers.
Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare;
Mais, dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, plus surpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité,
Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu;
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet et l'unique substance;
La matière et l'esprit en sont les attributs;
Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres :
Je suis le souverain de tous les autres maîtres :
Les membres différents de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout, dont les modes divers

Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde;
Et c'est l'accord heureux des êtres réunis
Qui comble mes trésors, et les rend infinis.
Cesse donc de borner ma puissance divine :
Je suis tout; tout en moi puise son origine.
Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
Et selon leur structure anime leurs ressorts :
Mais la sagacité ne s'échappe et n'émane
Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'organe;
Si le voile est épais, l'esprit éclate moins;
S'il est plus délié, libre alors de tous soins
Il brise le tissu de ses liens rebelles,
Et jusque dans le ciel lance ses étincelles.
De cet être ignoré, de cet être puissant,
Admire et reconnois le portrait agissant.
Mon corps est le monceau de toute la matière;
L'union des esprits forme mon ame entière. »
Il dit; mais, de cent coups à la fois foudroyé,
Comme un foible cristal le colosse est broyé.
L'obscurité s'enfuit, le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
Je vois, ô vérité, etc.

La poésie, comme on vient de l'expliquer, est donc l'art de peindre la nature en donnant à l'esprit la couleur des corps, et aux corps le feu et la vivacité de l'esprit. Faut-il s'étonner qu'elle ait conservé dans les siècles même les plus barbares un empire constant sur tous les hommes? Elle réunit les grâces et les avantages des deux arts les plus aimables, la peinture et la musique. Elle imite le charme de la peinture par les images, et les ac-

cords de la musique par l'harmonie. Or le goût des tableaux et du chant est aussi naturel à l'homme que la faculté de voir et d'entendre. Il est presque impossible qu'avec des yeux et des oreilles on ne se prête tour à tour au plaisir de voir un objet bien imité et au charme d'entendre des sons harmonieux. Il est donc permis de conclure que l'esprit agité par les douces impressions de la vue et de l'ouie a dû nécessairement inventer l'art de la poésie, qui est elle-même une espèce de peinture et de musique. De là ce goût universel des hommes pour les vers, le chant et les tableaux.

Si les philosophes, dont l'esprit est souvent plus sérieux que délicat, plus juste qu'étendu, avoient pénétré dans les causes de la poésie, de la peinture et de la musique, loin de proscrire ou de dédaigner des arts si estimables, ils les regarderoient comme les effets nécessaires du rapport établi entre l'ame et les sens, et comme des plaisirs délicieux que l'auteur de la nature nous a ménagés. Un profond géomètre traite les vers de bagatelle; cependant il y a à parier que le grand Newton ne vivra pas aussi long-temps que le vieux Homère. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumière qui éclaire la route obscure des sciences; mais ils ont presque tous ce fonds de sentiment qui suffit pour aimer et pour exercer jusqu'à un certain point les arts purement aimables.

Si ceux qui, confondant toujours la cause de la poésie avec celle des poètes, la regardent comme une occupation dangereuse, pouvoient penser que l'art, indifférent par lui-même, se prête aux vices comme aux vertus de l'artiste; que la nature du talent poétique ne détermine pas les hommes à être vicieux; que la prose auroit trop d'avantage sur les vers, si elle avoit le pouvoir de réformer un mauvais naturel, ou de réprimer des passions effrénées; si, dis-je, ils se donnoient le temps de réfléchir avant que de juger, ils se garderoient bien de décrier un art innocent, exercé dès sa naissance dans les temples et au pied des autels, consacré par la lyre de David, par la plume de Job, par la voix des plus grands prophètes; d'un art enfin qui a fait, d'âge en âge, les délices de l'esprit humain, et l'éloge des princes qui l'ont protégé. Les vertus deviendroient inutiles pour la postérité, si les talents n'en éternisoient le souvenir dans la mémoire des hommes.

Ainsi, pour maintenir l'ordre de la société, et hâter les progrès de l'esprit, il faudroit tellement assujétir chaque citoyen aux obligations de son état, que les talents ne nuisissent jamais aux devoirs, et que les vertus pussent toujours subsister avec les connoissances; il faudroit se souvenir que les arts les plus frivoles en apparence sont enchaînés par un lien très-fort, mais presque impercep-

tible, aux arts qu'on croit les plus nécessaires. Malheur à celui qui oseroit rompre cette chaîne, et qui, en retranchant les abus, pourroit cesser d'encourager les succès! Il est aisé de démontrer que les sciences les plus respectables et les plus utiles seroient bientôt abandonnées si le goût étoit détruit. Ignore-t-on que le goût, en adoucissant la férocité des mœurs, en polissant le style barbare des livres, en ranimant l'ardeur de l'étude, en ramenant l'esprit dans le chemin de la vérité, a étendu par gradation le cercle de nos connoissances? Mais comment ce goût, restaurateur des sciences les plus sublimes, auroit-il surmonté l'ignorance et la barbarie sans le secours des arts aimables, tels que la poésie, la peinture et la musique [1]? Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les hautes sciences, en étendant leur empire, rétrécissent celui des beaux-arts, étouffent insensiblement ce même goût qui les avoit rappelées de leur exil, et qui les feroit renaître encore, si les hommes, qui se lassent bientôt d'être savants, retomboient dans leur première barbarie? Quel enchaînement admirable entre les arts utiles et

[1] La poésie est si naturelle aux hommes, que les poëtes ont été les premiers écrivains de toutes les nations. Le premier ouvrage de Moïse est sans doute le beau cantique qu'il fit après le passage de la mer Rouge. Homère et Hésiode ont précédé tous les historiens et tous les philosophes de la Grèce. (*Édit. de* 1752.)

agréables! Eh! combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites!

Il ne reste plus qu'un mot à dire des Épîtres qu'on donne au public. L'occasion les a fait naître, la vérité les a dictées, la vertu s'y montre sans hypocrisie, et la critique sans aucune teinture de satire. On a tâché d'y éviter tous les défauts qui font craindre les vers. Il falloit y répandre les grâces qui les font aimer : mais le talent seul, qu'on ne peut pas se donner, pouvoit les y faire naître. L'auteur de ce foible essai invite les maîtres de l'art à l'honorer de leurs critiques : il promet d'en profiter, et de ne jamais y répondre.

LES

QUATRE PARTIES

DU JOUR *.

Je chante le palais des heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain, et constant,
Le Temps, d'une aile infatigable,
Parcourt ce palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile :
L'Amour, en faveur des amants,
Annonce un jour pur et tranquille
Dont il veut remplir les moments :
Pour embellir cette journée
Les saisons offrent leurs couleurs;
Flore, de jasmin couronnée
Prépare une moisson de fleurs.

* La première édition de ce poëme fut publiée sous ce titre : *Le Palais des heures* ou *les Quatre points du jour*. A Amsterdam, chez J. H. Schneider, 1760, petit in-8°. (N. D.)

Beaux jours, naissez; et vous, Délie,
Digne élève d'Anacréon,
Lisez ces vers que la folie
Fit pour amuser la raison.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

Des nuits l'inégale courrière
S'éloigne et pâlit à nos yeux;
Chaque astre au bout de sa carrière
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More
Déjà les heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du jour.
Quelle fraîcheur! l'air qu'on respire
Est le souffle délicieux
De la volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des dieux.
Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau;
L'Amour cent fois la rend heureuse
Sans quitter le même rameau.
Triton sur la mer aplanie
Promène sa conque d'azur;
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,

Les chastes naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté!
L'embarras de paroître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquents des marteaux :
Le règne du travail commence.
Monté sur le trône des airs
Éclaire ton empire immense,
Soleil; annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'univers.
Vengeur d'Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde et des Titans,
De sa douleur immodérée
Calme les transports éclatants.
Qu'elle abandonne le rivage
Où tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain.
Plaisirs cachés sous cet ombrage,
Aimables enfants du matin,
Ris, enjoûment, jeux, badinage,
Annoncez votre souverain.
Thésée a laissé sans défense
Un cœur qu'il blessa de ses traits :
Dieu du vin, punissez l'offense,
Et consolez par vos bienfaits

L'amour trahi par l'inconstance.
Que le dépit d'intelligence
S'unisse aux plus tendres désirs;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaisirs.
Dieux! le succès suit l'espérance;
Aux yeux de son charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuse
Éprouve une douce langueur.
Ingrat Thésée, elle t'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur.
Déjà ses yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus:
Des yeux en pleurs ont trop de charmes
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de sa foible maîtresse,
Bacchus, enivré de tendresse
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse.
Abandonnée au sentiment,
L'amante avec moins de foiblesse
Résiste encore à son amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu;
L'effort qu'elle fait pour se taire
Augmente le prix de l'aveu.
Elle voudroit briser encore
Le trait dont son cœur est atteint:
Un baiser du dieu qu'elle adore
Rougit l'albâtre de son teint.

C'est vainement qu'elle en murmure,
Son rouge a trahi ses désirs,
Rouge charmant que la nature
Pétrit par la main des plaisirs.
Quel triste élève de la Grèce
Pourroit, en voyant sa beauté,
Préférer les lis de Lucrèce
Et les pâleurs de la sagesse,
Aux roses de la volupté?
C'en est fait; les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent alentour;
Émules du dieu de l'amour,
Les zéphyrs en l'air se caressent;
Et les nuages qui s'abaissent
S'opposent aux rayons du jour.

LE MIDI.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'olympe, la terre et les mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'univers.
Toute la nature en silence
Attend que le dieu de Délos
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géants horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve et d'Etna,
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les Cyclopes à demi-nus
Reposent leurs têtes difformes

Sur leurs travaux interrompus.
Le dieu de l'Inde et de la tonne,
Couronné de feuillages verts,
Jouit des dons que les hivers
Offrent en tribut à l'automne.
Déjà le champagne glacé
Dans le verre éclate et bouillonne;
Déjà Silène terrassé
Au dieu des songes s'abandonne;
Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne;
Et dans le vin qu'ils ont versé
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuit les chaleurs;
Le doux sommeil, au bruit de l'onde,
Vole sur un tapis de fleurs.
La nymphe combat, et succombe:
Déjà ses yeux moins animés
Languissent à demi-fermés;
Elle s'endort, son urne tombe,
Plus de voile pour ses appas;
Tout est confondu par Morphée.
Volez, Amour; volez, Alphée;
Et vous, sommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire:
Quoi! dit-il, serois-je vainqueur?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur soumis, un tendre cœur
Qu'elle méprise et qu'elle attire!

Elle dort! O dieux, pardonnez
Au transport naissant qui m'anime;
Cruels, si vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne punissez qu'après le crime;
Servez mon ardeur, et tonnez.
Il dit : l'amour est son excuse.
Déjà tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la nymphe rebelle
Résiste à leurs efforts heureux;
En résistant elle se mêle
Et se précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'amant, de l'amante,
Vont prendre et suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore;
Un dieu caché sous les roseaux
Du feu que la naïade ignore
Échauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille, elle soupire,
Mais sans colère et sans douleur :
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son cœur on désire?

LE SOIR.

DIANE ET ENDYMION.

Le dieu qui brûloit les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux;
Il fuit, et son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà, par sa voix avertis,
Ses coursiers vigoureux s'agitent;
Leurs crins se dressent, ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis;
Ils volent, et se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amarantes,
Les nymphes sortent des forêts;
Un air plus doux, un vent plus frais,
Raniment les roses mourantes;
Et, descendant du haut des monts,
Les bergères plus vigilantes
Rassemblent leurs brebis bélantes
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez, dans ce bassin rustique,
Un ruisseau fuir et bouillonner;
Admirez ce palmier antique,
Qui, né sur le bord aquatique,

Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succède au jour,
Cette fraîcheur et ce murmure,
Sont les piéges que la nature
Nous tend en faveur de l'Amour.
Éloignez-vous, chaste immortelle,
Fuyez l'aspect de ce beau lieu;
Sous ce palmier, un jeune dieu
Ouvre les bras et vous appelle.
Que nos efforts sont impuissants
Quand la nature nous inspire!
Le cœur emporté par les sens
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du bassin:
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Ce voile étendu sur mon sein.
Il en reste un qu'Amour déchire,
Et l'immortelle est dans le bain.
Endymion, caché sous l'ombre
Des myrtes semés alentour,
Attend dans leur retraite sombre
Le signal qu'a promis l'Amour.
Penché sur le bain de Diane,
D'un œil curieux et profane
Il perce l'humide élément:
A travers l'onde diaphane
Il voit, mais il voit en amant,
Naître le doux saisissement

Que la pudeur en vain condamne
Quand on le doit au sentiment.
Poursuis dans l'onde la déesse,
S'écrie Amour : que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords;
Ménage si bien sa foiblesse,
Qu'elle se livre à tes transports
Sans croire offenser la sagesse.
Il dit : Endymion s'élance
Aux genoux de la déité;
Surprise, elle fuit en silence
Le dieu dont il est agité.
Arrêtez, dit-il; je vous aime;
Ce mot me rend digne de vous;
A ce mot votre rang suprême
Doit se partager entre nous.
Je vous vois, je vois tous vos charmes,
Je les compte par mes désirs;
Mes yeux se remplissent de larmes
Que leur font verser les plaisirs.
O doux moments! je vous ai vue,
Je touche à l'immortalité;
Je vous revois, vous êtes nue,
J'ai part à la divinité.
Arrêtez. Diane confuse
En fuyant tombe dans ses bras;
Il la retient : quel embarras!
La gloire veut qu'elle refuse;
Le tendre amour ne le veut pas.
Laisse-moi, berger, lui dit-elle,

Tes transports me font trop souffrir ;
Es-tu content ? je suis mortelle,
L'Amour me permet de mourir.
Prends mon char, conduis-le toi-même ;
Brille en ma place dans les airs,
Amour ; laisse-moi ce que j'aime,
Je t'abandonne l'univers.
Elle dit : les airs s'embellirent,
Les bords des ruisseaux retentirent
Du frémissement des zéphyrs ;
L'écho répéta les soupirs ;
Et les naïdes applaudirent
Aux cris redoublés des plaisirs.

LA NUIT.

LÉANDRE ET HÉRO.

Les ombres, du haut des montagnes,
Se répandent sur les coteaux;
On voit fumer dans les campagnes
Les toits rustiques des hameaux;
Sous la cabane solitaire
De Philémon et de Baucis
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse,
Le ver qui réfléchit le jour
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles
La nuit s'avance lentement,
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament;
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs;
L'Amour dans les airs se balance
Sur l'aile humide des zéphyrs.
O toi, si long-temps redoutée,

Déesse paisible des airs,
O Lune, embellis l'univers,
Et de ta lumière argentée
Blanchis la surface des mers :
L'Amour implore ta puissance.
Triste victime de l'absence,
Léandre, aimé sans être heureux,
Frémit de la barrière immense
Que Neptune oppose à ses vœux.
Mais que la fortune trahisse
L'indigne amant qui réfléchit !
Sans connoître le précipice,
Léandre y vole, et le franchit.
En vain sur les plaines humides
Il touche, en étendant les bras,
Le sein des jeunes néréides,
Et s'égare sur leurs appas ;
En vain cent beautés ingénues
S'élèvent au milieu des flots :
Toujours moins homme que héros,
Il fuit les belles éperdues,
Qui, par leur mollesse étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris, plus pressante
Et plus sensible à ses refus,
Lui tend, d'une main caressante,
Un piége inventé par Vénus.
Cent fois la naïade échappée
S'attache à son sein embrasé :
S'il plonge, il baise une napée ;

LES

QUATRE SAISONS*,

OU

LES GÉORGIQUES FRANÇOISES.

POËME.

LE PRINTEMPS.

CHANT PREMIER.

J'ai chanté les heures du jour :
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'année.
Flore, que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'Amour.
Dans les antres de la Scythie
Vertumne, vainqueur des hivers,
Vient de remettre dans les fers

* Ce poëme a été imprimé pour la première fois à Paris, en 1763, in-8°. (N. D.)

Les fougeux enfants d'Orithye.
En vain leurs affreux sifflements
Nous déclarent encor la guerre ;
En vain, dans leurs soulèvements,
Ils ébranlent les fondements
De la prison qui les resserre :
Le printemps a sauvé la terre
De leurs cruels emportements.
Le fils d'Éole et de l'Aurore,
Zéphire enfin est de retour ;
Ses transports ont réveillé Flore ;
Et les fleurs qui n'osoient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour :
La nuit cède au jour son empire ;
L'hiver s'enfuit au fond du nord ;
Et la nature qui respire
Sort des ténèbres de la mort.
Immobile au centre du monde,
Le soleil, que nous revoyons,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déjà des lacs les plus profonds
Ses feux ont fondu la surface ;
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige et de glace
Qui fertilisent les vallons ;
Les rochers découvrent leur cime,
Dodone lève un front sublime
Que respectent les aquilons ;
Et, de l'hiver tendre victime,

Cérès, du sein de nos sillons,
Sourit au dieu qui la ranime.
   Dans sa cabane confiné,
Le berger, au pied des montagnes,
Célèbre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes;
Tout renaît, tout brille à ses yeux;
Les arbres se courbent en voûte;
L'onde, plus pure dans sa route,
Réfléchit l'image des cieux.
Content, il se lève, il s'écrie;
Et tandis que la bergerie
Se réveille et s'ouvre à sa voix,
Le troupeau, marchant sous ses lois
Bondit déjà dans la prairie.
   Arbres dépouillés si long-temps
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du printemps.
Élevez vos pampres superbes
Sur le faîte de ces ormeaux,
Vignes, étendez vos rameaux:
Jasmins, sortez du sein des herbes;
Montez, ombragez ces berceaux:
Et vous, aimables arbrisseaux,
Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume et s'épure;
Que l'onde jaillisse et murmure;
Que rien ne trouble un si beau jour;

Que les bois, les fleurs, la verdure,
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des cieux,
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des dieux.
Au retour de cette immortelle
Tout germe, s'enflamme, et s'unit;
De l'univers qui rajeunit
L'hymen heureux se renouvelle.
L'air s'embrase de nouveaux feux;
Les bois confondent leurs feuillages;
Les mers embrassent leurs rivages,
Et le soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus, qui peut résister
A la douceur de ton empire?
O Vénus, qui peut éviter
Le piége où ta voix nous attire?
Au sein des rochers les plus durs
Ta chaleur active et puissante
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénètre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps;
Il fend les airs, nage dans l'onde;
Et la terre qu'il rend féconde,

Dans ses bras aime à respirer :
Ce dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.
Sortez, indolents Sybarites,
Du cercle étroit de vos plaisirs;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos désirs;
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la ville et la cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la nature et de l'amour.
Venez sous nos berceaux rustiques
Délasser vos cœurs languissants,
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos sens.
Renaissez avec la nature,
Et dans ses dons multipliés
Goûtez sans trouble et sans mesure
Des plaisirs purs et variés.
L'oiseau qu'une superbe cage
Captivoit sous un toit doré
A supporté son esclavage
Tant que les frimas ont duré;
Mais après leur règne funeste,
Le bélier, propice aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleste
A la déesse des beaux jours :
L'oiseau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de son maître,
Qui, sous des myrtes amoureux,

Entend la musique champêtre
Des autres oiseaux plus heureux,
Resserré dans un palais vaste,
Brûle de traverser les airs,
Et regrette, au milieu du faste,
L'ombre des bois et des déserts.
Ces beaux vases de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau
Dont il boiroit dans ce ruisseau
Qui fait fleurir toute la plaine!
L'aiguillon de la liberté,
L'aspect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'à flatté
De lui donner une compagne,
Tout l'irrite contre ses fers,
Tout le détrompe et le détache
Des faux biens qui lui sont offerts:
Sa prison s'ouvre, il s'en arrache,
L'Amour le rend à l'univers.
Le lac *, le vernis, la dorure,
Ont assez ébloui mes yeux;
J'aime mieux la simple parure
De ce coteau délicieux.
Mon louvre est sous ces belles tonnes,
Un bois est le temple où j'écris,

* *Laque* ou *lacque*. On appelle ainsi ce beau vernis de la Chine, et les meubles ou vases qui en sont revêtus. C'est sans doute par une licence poétique que l'auteur a écrit *lac*, qu'il ne faut pas confondre ici avec le même mot qui désigne une étendue d'eau. (N. D.)

Des arbres en sont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.
Les arts, ces esclaves serviles
De nos désirs efféminés,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux, qu'un vain charme fascine,
Sont plus surpris que satisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,
Emprisonner ces clairs ruisseaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A subir le joug des berceaux?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatants:
Pourquoi contraindre la nature?
Laissons respirer le printemps.
Quelle étonnante barbarie
D'asservir la variété
Au cordeau de la symétrie,
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la simplicité
De cette riante prairie!
Le plaisir qui change et varie,
Adore la diversité.
O toi, commentateur suprême,
Qui définis la volupté,
Qui fais du plaisir un système,

Et de l'amour un froid traité ;
Calculateur infatigable,
Dont la méthode insupportable
Dessèche en nous le sentiment,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable
Et ton invincible argument :
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.
Vénus et Flore nous rappellent ;
Gardons la raison pour l'hiver ;
Respirons le baume de l'air ;
Et que nos sens se renouvellent.
Voyons ces taureaux mugissants
Poursuivre Io dans les prairies ;
Voyons ces troupeaux bondissants
Donner, par leurs jeux innocents,
Aux bergères des rêveries,
Aux bergers des désirs pressants.
Ocyroé dans les campagnes
Enflamme par ses fiers regards
Le coursier, amant des hasards ;
Elle l'enlève à ses compagnes ;
Et s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au sommet des montagnes,
Offrent leur hymen au dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer alentour ;

Le fier dragon et le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révère Memphis,
Le dromadaire des sofis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'amour préside à leurs noces.
Régnez sur les flots aplanis,
Alcyons, déployez vos ailes;
Les vents respecteront vos nids,
Et les flots vous seront fidèles.
Vous qui dans l'humide séjour
Cachez vos brillants coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour;
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles soient les gages
Que l'hymen présente à l'amour.
Déjà sous l'épine fleurie
Philomèle exerce sa voix;
Progné voltige autour des toits;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le castor, amant des rivages,
Trace le plan de sa maison;
Les abeilles, encor plus sages,
Dans le creux des rochers sauvages
Élèvent l'utile cloison
Qui sépare leurs héritages.

Le vermisseau, sous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'insecte
Étonnent la fière raison.
Le monde à nos yeux va renaître;
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.
Peuplez les divers éléments,
Insectes, à qui la nature
Accorda si peu de moments:
Vengez-vous d'une loi si dure;
Naissez, vivez, mourez amants.
Qu'importe, au bout de la carrière,
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli votre vie entière,
Si le plaisir, qui fait les dieux,
Vous anima dans la poussière?
Hermaphrodites fortunés,
Pour vous l'amour sans jalousie
Suit les lois que vous lui donnez;
Aimez à votre fantaisie;
Quittez cent fois et reprenez
Les deux rôles de Tirésie.
Image d'un jeune arbrisseau,
Inconcevable vermisseau,
Soyez à jamais un problème;
Tout entier dans chaque rameau,
Renaissez semblable et nouveau,
Et, par une faveur suprême,

Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.
Oh ! que l'homme, si dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied superbe
Les insectes cachés sous l'herbe,
Perdroit de son faste orgueilleux,
S'il savoit quand il les écrase,
Que moins gênés dans leurs désirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embrase,
Sont toujours neufs pour les plaisirs !
Telles sont les vives images
Que le printemps offre à nos yeux.
Les saisons ressemblent aux âges :
Dans leurs rapports mystérieux
La main invisible des dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le Printemps, couronné de fleurs,
Pare l'Amour qui le caresse :
L'Été mûrit par ses chaleurs
Les dons brillants de la jeunesse :
L'Automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore :
L'Hiver à l'instant les dévore ;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès et de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les moments heureux qui s'envolent.
Fuyons les dangers du loisir ;
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un et l'autre nous consolent.

Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des bergères;
Avec des fleurs et des chansons
Achetons leurs faveurs légères.
L'été s'approche, jouissons :
Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux
Les aquilons séditieux
Souffloient du fond de la Norwège,
N'assiègent plus l'astre des cieux.
Le soleil pénètre la terre,
Et pompe jusque dans ses flancs
Les esprits, les germes brillants
Dont va se former le tonnerre.
Déjà l'étoile de Vénus
Annonce les belles soirées;
Déjà les faunes revenus
Cherchent les nymphes égarées.
Zéphire d'un souffle épuré
Ride la surface de l'onde;
La Nuit, de son trône azuré,
Répand ses pavots sur le monde;
Et son char, d'Amours entouré,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de mai,
Le sylphe, amoureux des mortelles,
Vient chercher parmi les plus belles
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ses ailes légères,
Il descend, invisible aux yeux,

Sur ces étoiles passagères
Qu'on voit tomber du haut des cieux.
Roi des peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires
Où l'ignorance et la fierté
Captivent sous des lois austères
Et la jeunesse et la beauté.
Le scrupule et l'inquiétude,
Enfants craintifs des passions,
La peur et ses illusions,
Veillent dans cette solitude.
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige, et perce la serrure ;
Sans bruit les rideaux sont ouverts :
Un enfant aimable et pervers
Enlève aux Grâces leur ceinture ;
Pudeur, jeunesse, amour, nature,
Tous vos secrets sont découverts.
Déjà d'une beauté naissante
Le sylphe interroge le cœur,
Sa main timide et caressante
Cherche les traces d'un vainqueur ;
L'épreuve est douce et dangereuse :
Si la belle a connu l'amour,
Il l'abandonne sans retour
Au hasard d'être malheureuse ;
Mais si le cœur qu'il a sondé
A toujours sagement gardé

Le foible sceau de l'innocence,
Alors le génie amoureux
Exerce toute sa puissance
Sur un cœur digne de ses feux.
De la beauté qu'il a jugée
Il devient l'invisible époux;
Dans les bras du sommeil plongée,
Elle va, sans être outragée,
Jouir des plaisirs les plus doux.
Un essaim fortuné de songes
Sert les vœux du sylphe enchanté;
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs mensonges.
Bientôt sur un trône argenté
Le prince aimable des génies,
Transporte la jeune beauté
Dans les régions infinies
De son empire illimité.
Émue, inquiète, et charmée,
Elle jouit rapidement
Du plaisir d'avoir un amant,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'Amour, par un charme flatteur,
Soutient dans les airs son courage;
Elle ose admirer la hauteur
Des vastes cieux qu'elle envisage;
Les grâces de son conducteur
Cachent le danger du voyage;
Son œil, avec sécurité,
Du zodiaque redouté

Contemple les signes funestes ;
Sa main, avec témérité,
Mesure les cercles célestes.
Ces grands objets la touchent peu ;
L'air, au mépris des Zoroastres,
N'est pour elle qu'un voile bleu ;
Rien ne la frappe dans les astres ;
Sur la terre elle a vu du feu.
Déjà son oreille murmure
Contre les célestes accords :
Une voix secrète l'assure
Qu'il faut chercher dans la nature
Ses plaisirs plus que ses ressorts.
Un gazon frais, une fontaine,
Un arbre qui cache le jour,
Tel est l'asile que l'Amour
Préfère à la céleste plaine.
A peine a-t-elle désiré,
Que le char brillant qui la mène
S'arrête sous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'instant les buissons fleurissent,
La vigne embrasse les ormeaux,
Les palmiers amoureux s'unissent,
L'air est peuplé de mille oiseaux.
C'en est fait, la jeune sylphide
S'enivre du bonheur des dieux.
Mais le soleil brille à ses yeux ;
Le songe fuit d'un vol rapide,
Et le sylphe remonte aux cieux.

L'ÉTÉ.

CHANT SECOND.

Soleil, c'est aujourd'hui ta fête;
L'Été, chargé de blonds épis,
Étale ses riches habits,
Et fait rayonner sur sa tête
L'or, les saphirs et les rubis.
Lève-toi, répands la lumière,
Brille, triomphe à tous les yeux;
Poursuis la nuit dans sa carrière,
Et chasse du trône des cieux
Sa pâle et tremblante courrière.
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages
Déjà les disciples des mages
Chantent le retour de l'été.
Abattu, triste, et solitaire,
Dans les jardins qu'il embellit,
Le Printemps soupire et pâlit
En voyant l'éclat de son frère.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or;
L'amant dont vous pleurez l'absence
Vient ranimer par sa présence
Les feux dont vous brûlez encor.

Malheureux sang de Montézume,
Filles du soleil, accourez;
C'est pour vous que son feu s'allume;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuse respire
Devant le roi du firmament;
Sa gloire, que la terre admire,
Vous console pour un moment
De la chute de votre empire.
Il paroît, l'Olympe rougit,
Le front des montagnes se dore;
Le lion céleste rugit
En voyant l'astre qu'il adore :
Il paroît, ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes,
Le premier feu de ses regards
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'instant la terre embrasée
Par son éclat vif et charmant
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de rosée.
Fidèle amante du soleil,
De fleurs, de perles couronnée,
La nature sort du sommeil
Comme une épouse fortunée
Dont l'amour hâte le réveil.
Vers l'astre bienfaisant du monde
Elle étend ses bras amoureux;

Il brille, et l'ardeur de ses feux
La rend plus belle et plus féconde.
Tandis qu'au sommet d'une tour
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles,
L'oiseau de la mère d'Amour
Épure l'argent de ses ailes.
Tout brûle des feux de l'été;
Le froid serpent caché sous l'herbe
S'éveille, et dresse avec fierté
La crête de son front superbe;
Son corps en replis ondoyants
Roule, circule, s'entrelace;
Ses yeux pleins d'ardeur et d'audace
S'arment de regards foudroyants;
Bientôt levant sa tête altière
Vers l'astre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la poussière,
Et fait briller à la lumière
Son aiguillon envenimé.
Foibles mortels que le jour blesse,
Éveillez-vous, ouvrez les yeux;
Le soleil embrasant les cieux
S'indigne de votre mollesse.
  Que devient l'homme quand il dort?
Emporté sur l'aile des songes,
Il vole aux pays des mensonges,
Il touche aux rives de la mort.
Envisagez ce globe immense,
Image des dieux qui l'ont fait;

La flamme nourrit sa substance,
Ses feux répandent l'abondance,
Chaque rayon est un bienfait.
Au sein des plus profonds abîmes
Il enfante ces purs métaux
Tristes auteurs de tous les maux,
Pères féconds de tous les crimes,
Mais qui, sagement répandus
Sur les besoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce et de l'industrie,
Satisfont à tous les désirs,
Et, tels que des sources fécondes,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire et les plaisirs.
O Soleil, ame universelle,
Toi dont les regards amoureux
Éclairent ces astres nombreux
Dont l'azur des cieux étincelle;
O toi qui suspends dans les airs
Ces torrents, ces mers vagabondes,
Qui par mille canaux divers
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'univers;
De l'été qui vient de renaître
Mûris les fertiles moissons,
Et reçois les foibles chansons
Que t'offre ma muse champêtre.
Déjà de tes rayons puissants
Les campagnes sont pénétrées :

Éole des blés jaunissants
Agite les ondes dorées.
O Cérès! presse ton retour.
Sur nos plaines le dieu du jour
Répand les chaleurs et la vie.
Proserpine a quitté la cour
Du sombre époux qui l'a ravie :
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme et la cendre
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.
Elle paroît; ton cœur palpite;
Tes pas volent devant ses pas :
Quand tu l'appelles dans tes bras,
L'amour vers toi la précipite;
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes :
Trop court, mais trop heureux moment
Où le plaisir verse des larmes!
Pour un cœur noble et généreux,
Qu'il est doux, en quittant Cerbère,
De retrouver le monde heureux
Par les seuls bienfaits de sa mère!
Belle Proserpine, à tes yeux
Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux :
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets;
Plus loin, leurs meules entassées

Élèvent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pyrame
Le ver à soie ourdit la trame
Qui pare les dieux et les rois :
Les fraises parfument les bois;
L'épine enfante la groseille;
Mille fruits naissent à la fois;
Et, prête à remplir sa corbeille,
La nymphe hésite sur le choix.
Partout l'abondance circule;
L'homme n'est heureux que l'été.
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule,
Qui fait frémir la volupté.
Dans un salon pavé de marbre
Respire-t-on un air plus frais
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux déesses des forêts?
La dryade en robe légère
Brave, sous un chapeau de fleurs,
L'aiguillon ardent des chaleurs,
Et Pallas, coiffée en bergère,
Pour égayer les moissonneurs
Danse à midi sur la fougère.
Le travail, joint à la gaîté,
Souffre et surmonte toutes choses :
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur
Qui, sur cette côte brûlante,

A l'aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie et d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre :
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines;
Le plaisir, la gloire et l'espoir,
Font supporter toutes les peines.
Mais, déjà plus vif et plus clair,
Le soleil dévore et consume
La rosée éparse dans l'air;
Et le feu du ciel qui s'allume,
Étincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux;
Et, dans leurs lits plus resserrées,
Les nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.
Plaignons l'avide voyageur
Qui, dans les sables de l'Afrique
Égaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du tropique.
La terre rougit sous ses pieds;
Des torrents de feu se répandent;
Et par le soleil foudroyés
Les monts et les rochers se fendent.
Les arbres à demi-couchés,
Sans fruit, sans sève et sans verdure,

Couvrent de leurs bras desséchés
Le sein brûlant de la nature.
Quel sort! Quels horribles moments!
Il entend les rugissements
Des lions que la soif dévore;
Immobile d'accablement,
Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore;
Assis sur un sable enflammé,
A la rigueur d'un ciel barbare,
Il reproche à son cœur avare
Les maux dont il est consumé.
Pour nous, que le soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux,
Laissons voyager l'avarice;
Sur le gazon reposons-nous
Tandis que l'ardente écrevisse
Embrase le ciel en couroux.
Ainsi qu'à la céleste troupe,
Pendant le règne des chaleurs,
Hébé nous verse à pleine coupe
Le jus des fruits, l'esprit des fleurs.
La neige avec art préparée,
Aiguise nos sens émoussés,
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.
Vénus se permet en été
Une modeste nudité.
Dans une alcove parfumée,
Impénétrable au dieu du jour,

La pudeur sans être alarmée,
Dort sur les genoux de l'amour.
Un doux loisir est nécessaire;
L'esprit de soins débarrassé,
On passe le jour sans rien faire :
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous :
Si la chaleur est accablante,
Tous les remèdes en sont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins :
Junon vient déclarer la guerre
Au dieu protecteur des raisins :
Les portes du ciel s'obscurcissent;
L'air siffle, les antres mugissent.
Mais bientôt les vents sont calmés,
Et les tempêtes dissipées
Sur les montagnes escarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, sur un trône de nues,
Fait briller son arc lumineux;
Déjà les nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déjà, pressé par sa rivale,
Le roi des astres, moins ardent,
Se précipite à l'Occident
Sur un char de nacre et d'opale.
L'extrémité de ses rayons
Éclaire au loin la mer profonde;

Et tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde,
Armé de feux étincelants,
Il ouvre à ses coursiers brûlants
Les barrières de l'autre monde.
Oh! qu'il est doux de respirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent qui du fond des fontaines
S'échappe, et, n'osant murmurer,
Vole sur l'aile du mystère!
Amour, il est temps de régner;
Vénus se promène à Cythère,
Et les grâces vont se baigner.
Au fond d'un bosquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'ose approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher;
Et, suivant une pente douce
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,
Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés alentour
La dérobent à l'œil du jour.
Un buisson fleuri l'environne;
La tubéreuse et l'anémone
Entourent ses bords séduisants;
Et l'oranger qui la couronne
Est parsemé de vers luisants.
Que Plutus, d'une main fantasque,
Orne les bains de Danaé;

Thalie, Euphrosine, Aglaé,
N'aiment que les beautés sans masque;
Le luxe expire sous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature,
Elles se baignent dans ses bras;
L'onde en caressant leurs appas,
Devient plus brillante et plus pure.
Plongé dans ce riant bassin,
L'amour poursuit les immortelles;
Et, frappant l'onde de ses ailes,
Il la fait jaillir sur leur sein.
Une douce et molle rosée
Remplit le calice des fleurs;
La nuit du trésor de ses pleurs
Rafraîchit la terre embrasée.
On voit sur la plaine des mers
Danser les nymphes vagabondes;
Le parfum de leurs tresses blondes
Se mêle à la fraîcheur des airs.
Mais bientôt le feu des éclairs
Resplendit au loin sur les ondes :
L'Olympe, sans être irrité,
Offre l'appareil d'un orage;
Et, par cette effrayante image,
Il augmente sa majesté.
Brûlante des feux de l'été,
Brûlante des feux du bel âge,
La jeunesse, loin du rivage,
S'élance, et poursuit la beauté.
Enflammez, charmantes baigneuses,

La cour du frère de Pluton;
Tombez, naïades dédaigneuses,
Dans les bras nerveux de Triton.
O nuit, que vous voyez de charmes!
Fleuves, que vous êtes heureux!
L'amour dans vos flots amoureux
Trempe la pointe de ses armes.
En vain dans les bois d'alentour
Les amants cherchent les fontaines;
Le feu qui consume leurs veines
S'accroît dans l'humide séjour;
Le bain ne guérit point leurs peines,
L'amour seul peut calmer l'amour.
Jadis, près des bords du Bosphore,
Dans les jardins du vieux Sélim,
Un ruisseau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Asie
Touchoient au bord de ce ruisseau;
En été, la belle Aspasie
Venoit respirer dans son eau.
Souvent Zulim au bord de l'onde,
Suivoit le sultan révéré :
Que l'orgueil des rangs se confonde!
L'esclave heureux fut préféré
Au maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abattit un jour
Dans les bras du page fidèle :
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
Reconnut l'oiseau de l'Amour

Au billet caché sous son aile.
Il l'ouvre, il lit avec transport :
« Jeune icoglan, bénis ton sort;
Le ruisseau dont l'onde incertaine
Dans ces bois aime à s'enfermer,
Par une route souterraine
Au sein des mers court s'abîmer.
Aspasie est prête à te suivre;
Sois son pilote et son vainqueur :
Si tu crains de cesser de vivre,
Tu n'es pas digne de son cœur. »
Zulim conçoit tout le mystère :
Un seul mot instruit un amant.
Le doux messager de Cythère
Devant lui vole lentement.
Rempli des plus douces alarmes,
L'esclave, au milieu des roseaux,
Découvre, adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle, son cœur palpite;
Il s'élance, il se précipite :
Mais en plongeant dans le canal,
Quel aspect le trouble et l'irrite!
Il voit son maître et son rival.
Comment sauver la favorite
Du fer ou du cordon fatal?
Un baiser de feu le rassure.
Sultan, à tes yeux éperdus,
Le couple amoureux et parjure
A comblé l'audace et l'injure :

Tous deux, unis et confondus,
Fendent de leurs bras étendus
Le sein de l'onde qui murmure.
Errant de détour en détour,
Ils roulent sous la voûte obscure
Qui doit bientôt les rendre au jour:
L'effroi qu'inspire la nature
Est surmonté par leur amour.
Portés sur les bouillons de l'onde,
Ils entrent dans la mer profonde;
Leurs regards implorent les cieux :
Mais un esquif s'offre à leurs yeux
Au pied d'un rocher solitaire;
Tous deux y volent, et les dieux
Conduisent la barque à Cythère.

L'AUTOMNE.

CHANT TROISIÈME.

Quels parfums remplissent les airs?
Où porter mes regards avides?
Des tapis plus frais et plus verts
Renaissent dans nos champs arides :
La nature efface ses rides;
Tous ses trésors nous sont ouverts;
Et le jardin des Hespérides
Est l'image de l'univers.
C'en est fait; la vierge céleste,
En découvrant son front vermeil,
Adoucit, d'un regard modeste,
L'ardeur brûlante du soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu cesses de blesser nos yeux;
Vertumne ramène Pomone,
Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'Automne.
O sœur aimable du Printemps,
Tu viens acquitter ses promesses:
Si tes biens sont moins éclatants,
Tu n'as point de fausses richesses :
Loin de toi le fard de Vénus

Et le clinquant de l'imposture;
Ta main dépouille la nature
De ses ornements superflus :
L'air négligé dans la parure
Te donne une beauté de plus.
Les fruits, plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris,
Et tous les biens que tu recueilles
Ont moins d'éclat et plus de prix.
Le règne fortuné d'Astrée
Se renouvelle dans ta cour;
Tu pèses la nuit et le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux
Qui font la richesse du monde,
Le ciel, de la terre amoureux,
Se peint dans le miroir de l'onde.
La paix, reine de l'univers,
Étouffe la voix des trompettes;
Un jour plus doux luit sur nos têtes :
Nos travaux, mêlés de concerts,
Ressemblent aux plus belles fêtes;
La nature reprend ses droits,
Les dieux descendent des montagnes,
La gloire habite les campagnes,
Les muses rêvent dans les bois;
Et lasse d'accorder les rois,
Thémis, assise au pied d'un chêne,
Juge les chansons de Philène,
Et donne aux bergères des lois.

Les fiers amants de la fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur et du devoir;
L'art, l'industrie, et le savoir,
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richesses accumulées.
Ton règne paisible et charmant
Fait oublier celui de Flore,
Automne; la terre t'adore,
Et l'univers est ton amant.
Belle encore au déclin de l'âge,
Toi seule, ô divine saison,
Utile, douce, aimable et sage,
As mérité le double hommage
Du plaisir et de la raison.

Oh! que les muses sont dociles
Dans ces vergers délicieux!
Mes vers, inspirés par les dieux,
Naissent plus doux et plus faciles:
L'art de la rime n'est qu'un jeu;
L'expression suit la pensée,
Et mon ame au ciel élancée
Vole sur des ailes de feu.
Dans cette aimable solitude,
L'esprit captif sort de prison;
Le plaisir abrège l'étude,
Tous deux étendent la raison.
Erreur que l'orgueil déifie,
Préjugé, tyran des mortels,

Cédez à la philosophie,
Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au télescope,
Et vous, atomes échappés
A l'œil perçant du microscope,
Vos mystères développés
Brillent aux yeux de Calliope :
La vérité, fille du temps,
Déchire le voile des fables;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'aperçois des habitants.
Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même est habité;
L'air, dans ses ondes si fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses tritons et ses néréides.
La lumière, dont les couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La nature anime les marbres :
L'air, le feu, la terre et les eaux,
Les fruits qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit; rien n'est inutile;
Et la reine des animaux
Unit par différents anneaux
L'homme superbe et le reptile.
Fiers amants de la liberté,
Les êtres, l'un de l'autre esclaves,

Ignorent leur captivité,
Et méconnoissent leurs entraves.
Tout cède à la commune loi :
Terre orgueilleuse et téméraire,
Apprends que l'astre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi.
Obéis, remplis ta carrière,
Adore la source première
Des beaux jours qui te sont donnés;
Reçois et répands la lumière
Sur d'autres globes fortunés.
Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple et des grands :
Malgré la vanité des rangs,
Tous les êtres sont, pour le sage,
Moins inégaux que différents.
Ainsi ma muse s'abandonne
A son caprice renaissant;
Et, tandis qu'un dieu caressant
D'un double myrte la couronne,
Le soleil, moins éblouissant,
Abrège les jours de l'automne.
Pomone, avant que de périr,
Semble redoubler ses caresses;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles
La vigne élève ses rameaux,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux :

Ses fruits, si funestes aux Perses,
Et si délicieux pour nous,
Confondant leurs couleurs diverses,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coings dorés et de pavis;
Mille grenades entr'ouvertes
Sèment la terre de rubis.
Orange douce et parfumée,
Limons et poncirs fastueux,
Et vous, cédrats voluptueux,
Couronnez l'automne charmée.
Raisins brillants, dont la fraîcheur
Étanche la soif qui nous presse,
Pommes, dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse,
Tombez et renaissez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour, que l'automne rappelle,
Descend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, naïades timides;
Le fruit, sur la terre tombé,
Brille, s'élève en pyramides,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes, enlevez vos corbeilles,
Allez offrir au dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles,
L'ambre qui pare nos coteaux.

Un second printemps vient d'éclore;
Le ciel répand des rayons d'or;
L'amarante et le tricolor
Rappellent le règne de Flore,
Et la campagne brille encor
Des douces couleurs de l'aurore.
  Vesper commence à rayonner;
Io mugit dans les villages,
Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le soleil tombe et s'affoiblit.
Montons sur ces rochers sauvages;
Allons revoir ces paysages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici, des champs où la culture
Étale ses heureux travaux,
Une source brillante et pure
Qui, par la fraîcheur de ses eaux,
Rajeunit la sombre verdure
Des prés, des bois, et des coteaux;
Là, des jardins et des berceaux
Où règnent l'art et l'imposture,
Des tours, des flèches, des créneaux,
Des donjons d'antique structure;
Sur le chemin de ces hameaux
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une masure;
Plus loin, des villes, des châteaux
Couverts d'une vapeur obscure;
Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,

Le ciel allumant ses flambeaux,
Tout l'horizon que l'œil mesure,
Offrent aux yeux de la peinture
Des contrastes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris et la nature.
   Mais la nuit, au trône des cieux,
Dissipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images.
La sœur aimable du soleil
Se lève sur l'onde apaisée,
Et répand de son char vermeil
Le jour tendre de l'Élysée;
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'astre du monde;
Elle éclaire les alcyons
Qui planent sur la mer profonde;
La vague tremblante de l'onde
Brise et dissipe les rayons
De sa lumière vagabonde :
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaisir des armes;
L'éclat de son globe argenté
Semble voiler la nudité,
Lorsqu'il en montre tous les charmes;
Son règne est celui de l'Amour.
Sur les mers d'écume blanchies
Neptune marche avec sa cour,
Et de nos flottes enrichies

Éole presse le retour.
Conduits par les mains des sirènes,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables sillons
Sur le sein des humides plaines.
Tandis que l'Océan charmé
Contemple son vaste rivage,
Le Nord tout à coup enflammé
Devient le spectacle du sage
Et l'effroi du peuple alarmé.
Une lumière étincelante
Embrase le voile des airs :
Avant-courrière des hivers,
Quelle autre aurore plus brillante
S'élève au milieu des éclairs?
Les dieux ont-ils dans leurs balances
Pesé le sort des nations?
Émû par nos divisions,
Le ciel fait-il briller ses lances?
Ses feux et ses rayons épars,
Ses colonnes, ses pyramides,
N'offrent à des regards timides
Que les jeux sanglants du dieu Mars.
Voilà les nombreuses armées,
Voilà les combats éclatants
Qui de nos guerres rallumées
Furent les présages constants.
La frayeur naissoit du prestige;
Mais nos yeux bientôt satisfaits
Verront renaître le prodige

Sans en redouter les effets.
Brillez, aurore boréale;
De la nuit éclairez la cour :
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de son amour;
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers et les troupeaux;
Vulcain rallume ses fourneaux;
Et la troupe du vieux Silène
S'éveille au pied de nos coteaux.
Au bruit des meutes de Diane,
Les bacchantes ouvrent les yeux :
Trompé par la clarté des cieux,
Bacchus sort des bras d'Ariane.
Ce dieu, de pampres couronné,
Ouvre la scène des vendanges;
Il brille, il marche environné
D'Amours qui chantent ses louanges :
On voit danser devant son char
Les satyres et les dryades;
Un faune enivré de nectar
Remplit la coupe des ménades;
Les jeux, qui le suivent toujours,
Répandent des fleurs sur ses traces;
Ses tigres, conduits par les grâces,
Sont caressés par les amours.
Momus, Terpsichore, Thalie,
Ægipans, centaures, sylvains,

Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le soleil voit, en se levant,
La marche du vainqueur du Gange;
Et, porté sur l'aile du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan dans le creux de ce rocher
Foule les présents de l'automne;
A ses yeux la jeune Érigone
Folâtre, et n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade;
L'onde et le vin sont confondus,
Et l'urne de chaque naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée :
Tout boit, tout s'enivre, tout rit;
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.
Le myrte, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaisirs
Que cet arbuste vénérable
N'a vu couronner de désirs.
Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'est jamais trahi;
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges;
Ses charmes ramènent toujours
La folie au temple des sages,

La raison au sein des amours.
Acis, aussi jeune que Flore,
Touchoit à cet âge charmant
Où l'ame éprouve le tourment
De désirer ce qu'elle ignore :
Plus belle, et moins jeune que lui,
Thémire, semblable à Pomone,
Commençoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne :
L'Amour seul a droit de charmer
L'ame qu'il a déjà charmée ;
Acis avoit besoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits,
Les roses du teint se flétrissent ;
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les désirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis ;
Aimer de nouveau, c'est renaître :
Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur, long-temps indécis,
Choisit enfin ce jeune maître.
Étouffez les rayons du jour,
Pampres dont le feuillage sombre
S'élève et retombe alentour ;
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux, toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant,
Viens cacher l'amante aux satyres,

Aux nymphes dérobe l'amant.
Malheureuse d'être inhumaine,
Honteuse de ne l'être pas,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de séduire la candeur;
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire, enivrée, éperdue,
Tour à tour se laisse emporter
Au plaisir de s'être rendue,
A la gloire de résister.
Éclairés d'un jour favorable,
Les yeux de son amant aimable
Sur les foibles traces du temps
N'ont vu que les fleurs du printemps :
Heureux âge de l'indulgence,
Où les dégoûts sont inconnus,
Où tous les feux, d'intelligence,
Conspirent pour la jouissance,
Où toute mortelle est Vénus !
Thémire n'a point de rivale :
Le feu dont Acis est brûlé
De leurs ans remplit l'intervalle;
Et l'amour, aux cieux envolé,
Triomphe d'avoir assemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.
La fin du règne de Bacchus
Annonce ces combats aimables

Où les satyres sont vaincus
Par les nymphes infatigables.
Jours fortunés, mais peu durables !
Bientôt le brutal Africus,
Ouvrant ses ailes redoutables,
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtresse de Glaucus.
Les hirondelles assemblées,
S'élançant du faîte des tours,
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.
Entassés comme des nuages,
Mille oiseaux traversent la mer;
Le retour de l'affreux hiver
S'annonce par leurs cris sauvages.
Le fer tranchant va déchirer
Le sein des plaines découvertes;
Et Vertumne, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
Éole menace le monde;
Borée en sa prison rugit;
La mer qui s'enfle écume, gronde,
Et son rivage au loin mugit.
Les oréades taciturnes
Cherchent les antres des déserts;
Et les hyades dans les airs
Ont renversé leurs froides urnes.
Vents, triomphez en liberté,
Allez dépouiller la nature
Des vains titres de sa fierté :

Que sert un reste de parure
Quand on a perdu la beauté ?
Dispersez ces feuilles séchées,
Dévorez ces plantes couchées
Qui n'osent regarder les cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi qui plaisois à tous les yeux,
Saison si belle et si féconde,
Automne, reçois mes adieux.

L'HIVER.

CHANT QUATRIÈME.

Les vents ravagent nos prairies,
Tout meurt dans nos champs désolés,
Et de nos humbles bergeries
Les fondements sont ébranlés.
Déjà les Grâces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons;
L'Amour vient réchauffer ses ailes
Au feu mourant de nos tisons.
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses frères volages
L'empire bruyant des cités.
Faibles esclaves de Cythère,
Fuyez nos plaisirs innocents;
Dérobez-vous aux traits perçants
Que lance le noir sagittaire.
Le règne de l'art imposteur
Commence où la nature expire.
Volez dans ce monde enchanteur
Où le luxe tient son empire;
La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées :

Chassez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la cour ignorées.
Pour nous, que la paix et les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques,
Autour de nos foyers gothiques
Nous allons oublier Paris
Et vos plaisirs asiatiques.
Croyez qu'au fond de nos châteaux
La joie invente aussi des fêtes;
Malgré les torrents du verseau,
Le souffle glacé des tempêtes
Épargne les myrtes nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des rois
Qu'habite la paisible Astrée:
Il faut que l'ame quelquefois,
Au sein du tumulte enivrée,
Revienne dans le fond des bois
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son ame!
Le cœur qui cherche à s'ignorer
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir et s'estimer?
On n'évite point ce qu'on aime:
Qui n'ose vivre avec soi-même
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi déserter nos campagnes,

Quand les sauvages aquilons
Chassent du sommet des montagnes
La pauvreté dans nos vallons?
L'aspect des misères humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux :
Craint-on de voir les malheureux
Quant on veut soulager leurs peines?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse :
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme et s'endurcit.
Trop fière de ses avantages,
La ville détourne les yeux
Du sombre tableau des villages,
Dont les toits couverts de feuillages
S'ouvrent aux injures des cieux.
Tranquille sous un dais superbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point dans nos hameaux
La pauvreté disputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique
On bénit le farouche hiver,
Qui, dans un salon pacifique,
Respecte la douceur de l'air.
On croit que la misanthropie
Aigrit les maux qu'on ne sent pas :
Ainsi le luxe dans ses bras
Engourdit notre ame assoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,

Dans des intrigues puériles
Nous épuisons nos cœurs stériles :
Moins sensibles que délicats,
Le dégoût nous rend difficiles ;
Impatients et bientôt las,
Nous traînons nos jours inutiles ;
Nous rêvons, nous ne vivons pas.
Loin de moi le triste système
De censurer d'heureux loisirs :
C'est en faveur du plaisir même
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'hiver pour le sage ;
La terre qu'Éole ravage
Plaît encor dans sa nudité ;
Les monts, entourés d'un nuage,
Imposent par leur majesté ;
L'aspect de Neptune irrité
Frappant en fureur son rivage
Répand sur tout son paysage
L'ame, la vie, et la fierté ;
Et la campagne plus sauvage
Ne perd pas toute sa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du désordre des éléments,
L'hiver lui-même a des moments ;
Les ruines de la nature
Plaisent encore à ses amants.
Nos hameaux auroient plus de charmes
S'ils étoient moins inhabités,
Et s'ils n'arrosoient de leurs larmes

Les biens qu'absorbent les cités.
La terre en esclave servile,
S'épuisera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate ville
Qui change en tributs nos bienfaits?
Enrichis des biens qu'ils moissonnent,
Si nos laboureurs, qui frissonnent
Sous leurs toits de chaume couverts,
Jouissoient au moins les hivers
De l'abondance qu'ils nous donnent;
Si le fleuve de nos trésors,
Long-temps égaré dans sa course,
Remontoit enfin à sa source
Pour enrichir ses premiers bords;
Alors la misère effrayante,
Dont la main foible et suppliante
Implore un secours refusé,
Béniroit l'image riante
De notre luxe humanisé.
Le cours de nos destins prospères,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos pères,
Sauveroit la vie et l'honneur
Aux esclaves involontaires
Que le fer sanglant du vainqueur
Ou que la bassesse du cœur
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux est avili:
Chassez l'indigence importune,
Et le village est ennobli;

La gloire y suivra la fortune;
J'y vois son culte rétabli.
Ranimons les arts de Cybèle;
Forçons la paresse rebelle
A surmonter la pauvreté;
En rendant la terre plus belle
Augmentons sa fécondité.
Déjà sur la neige endurcie
L'hiver commence ses travaux;
Déjà la tête des ormeaux
Tombe sous les dents de la scie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguise sur la meule agile;
La chasse dispose ses rets;
La fournaise épure l'argile;
Vulcain change en verre fragile
La fougère de nos forêts.
Les jeux et les travaux s'allient :
Pour former nos simples tapis
La paille et le jonc se marient;
Nos vœux, nos besoins, qui varient,
Réveillent les arts assoupis.
L'ennui, ce tyran domestique,
Dans nos hameaux est ignoré :
Ici, le pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique;

Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique,
Et, sur un banc mal assuré,
La bergère la plus antique
Chante la mort du Balafré
D'une voix plaintive et tragique.
Oh! que ces objets innocents
Ont de droits sur l'ame d'un sage!
La campagne la plus sauvage
Porte le calme dans nos sens.
Les lois de la philosophie
Naissent du principe du goût;
Ce qu'on aime on le déifie,
Et l'on peut être heureux partout.
Le charme seul de l'habitude
Me fait vanter la solitude.
Jadis l'hiver loin de Paris
Effrayoit ma folle jeunesse;
Je croyois dans nos champs flétris
Voir les rides de la vieillesse.
Ces bois blanchis par les frimas
Où j'entretiens ma rêverie,
Ce fleuve dont l'onde chérie
Ranime nos sombres climats,
Qui, pour embrasser la prairie,
Ouvre, étend et courbe ses bras,
Ces lieux pour moi remplis d'appas
Étoient jadis la Sibérie.
Jusque dans l'ombre des déserts
Le bruit séduisant des théâtres

Venoit étouffer les concerts
De nos villageoises folâtres.
Le luxe, environné des arts,
Roi d'une ville singulière,
Changeoit le village en chaumière,
Et présentoit à mes regards
Nos bons et naïfs campagnards
Marqués au crayon de Molière.
Je regrettois la liberté
D'un spectacle aimable et fantasque,
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge et la vérité;
L'asile élégant et champêtre
Où deux amants sont renfermés,
Moins par le plaisir d'être aimés
Que par l'orgueil de le paroître;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille;
Où l'enjouement se refroidit
Si la satire ne l'éveille;
Où le vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées;
Où le vin, versé par les fées,
Coule dans l'or et le cristal;
Enfin le tumulte et l'orgie,
Vénus et ses temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts:
Tout au séjour de la licence
Appeloit mon cœur égaré;

La ville avoit défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.
Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fougues de l'impatience,
L'hiver n'est plus si rigoureux,
Le désert remplace la ville:
Où je crois vivre plus tranquille,
Là je m'estime plus heureux.
Nos donjons, nos tours délabrées,
Monuments antiques des Goths,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maisons sont décorées:
Sans aimer la grossièreté
De nos aïeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.
Le chevalier, le paladin,
Viennent remplir mes rêveries,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin:
Leurs tournois, leurs galanteries,
Empreints sur un marbre grossier,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour, tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château;

Les haches-d'armes, les massues,
Les arcs s'élèvent en monceau.
Dans cette tour mal réparée,
Quel objet frappe mes regards?
De fer la muraille entourée,
Des pigeons perchés sur des dards;
La colombe de Cythérée
Y boit dans le casque de Mars.
Partout le flambeau de l'histoire
Éclaire à mes yeux le passé.
J'apprends au livre de mémoire,
Livre utile et presque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préside la gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture;
Mais aux yeux de la vérité
Le vieux temps n'est beau qu'en peinture :
Le chalumeau des troubadours,
Le luth du bon roi de Navarre,
N'égaloient pas l'humble guitare
Des moindres chantres de nos jours.
Ami de nos aïeux célèbres,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siècles couverts de ténèbres
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine et grossière
De notre ignorance première
Regrette les temps révolus?
L'erreur est un malheur de plus :

Moins notre esprit a de lumière,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars
Qui dévorent la nourriture
Des blés naissant de toutes parts?
Loin de moi semblable imposture :
Les arts fécondent la nature,
Nos vices corrompent les arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison,
Tandis que les neiges pressées
Couvrent le toit de ma maison.
Seul, et souvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre sembloit, au printemps,
Régner sur tout le paysage,
La mousse et la rouille du temps
Déceloient seules son grand âge;
Ses rameaux, penchés alentour,
Formoient un temple pour les Grâces;
A son pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repoussa la guerre
Des aquilons impétueux;
Inébranlable et fastueux,
Il fouloit le sein de la terre;
Son front brûlé par le tonnerre

En étoit plus majestueux.
Quels dieux ont causé sa ruine?
Un bûcheron foible et courbé
A frappé l'arbre en sa racine,
Le roi des forêts est tombé.
Aidé d'une sombre lanterne,
Le soir je dirige mes pas
Vers l'antique et vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemble, police et gouverne
Tous les bergers de ces états.
Dans cette grotte mal taillée
La sœur aimable de l'Amour
Appelle sur la fin du jour
Nos bergères à la veillée.
L'amant d'Io, débarrassé
Du soin de sillonner la plaine,
Y réchauffe de son haleine
Philémon que l'âge a glacé,
Lisette et le jeune Philène.
Des arbres en cercle arrondis
Forment le rustique théâtre
Où la villageoise et le pâtre
S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumière,
Que l'air agite et fait pencher,
Découvre à l'assemblée entière
La profondeur de ce rocher.
C'est là que les longues soirées
S'écoulent comme des moments;

Nos fêtes, dans ces lieux charmants,
Naissent sans être préparées.
La romance, le fabliau
Nous content leurs douces sornettes :
Ici les fastes de Clio
Sont des recueils de chansonnettes ;
Ici l'on tient la cour d'Amour,
Si redoutable aux infidèles,
Où l'on couronne tour à tour
Les plus galants et les plus belles,
Où les ingrats et les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accusé doit répondre ;
Le juge ordonne, on obéit ;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un soir, dans ce sénat champêtre,
Églé, bergère de vingt ans,
Nous dit qu'elle sauroit peut-être
Une histoire de son printemps.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter ;
Le seul Mysis baissoit la vue :
Églé commença de conter.
Une bergère assez jolie
Donna son chien à son vainqueur ;
Quand elle eut fait cette folie,
Il fallut bien donner son cœur.
En aimant on se croit aimée ;
Comment ne l'eût-elle pas cru ?

Le pouvoir qui l'avoit charmée
A chaque instant s'étoit accru;
Plus sa foiblesse étoit extrême,
Plus l'amant devint imposteur.
Hélas! comment croire menteur
Un berger qui dit je vous aime?
Un cœur sincère ne craint rien;
Mais cette assurance est fatale :
La bergère aperçut son chien
Sur les genoux de sa rivale.
Le voile alors se déchira,
Tout fut changé dans la nature :
L'amour, le temps, rien ne pourra
Guérir sa profonde blessure;
Je la connois, elle en mourra.
A ces mots Églé fond en larmes,
Et Mysis tombe à ses genoux :
Quoi! dit-il, j'ai bravé vos charmes!
Mon cœur s'est éloigné de vous!
Le supplice est égal au crime;
J'étois aimé, je suis haï :
Je vivrai, je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi....
Mon cher Mysis, Églé t'adore;
Jamais tu ne fus condamné;
Si ma fierté t'accuse encore,
Mon cœur t'a déjà pardonné.
Elle dit : sa voix affoiblie
Expire; et Mysis à ses pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,

Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour si rare.
Les maux dont l'amour est l'auteur
Deviennent, quand il les répare,
La source de notre bonheur.
Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans le plaisir;
L'art d'adoucir sa destinée
Est l'art d'occuper son loisir.
Le sauvage de la Norwège,
Cet automate fainéant,
Voisin des montagnes de neige
Qui le séparent du néant,
Dans nos plus tristes solitudes
Croiroit voir l'île des Amours;
Les nuits que nous trouvons si rudes
Seroient pour lui les plus beaux jours.
Jouissons de nos avantages;
Quittons en foule nos villages:
Le vent se lève à l'orient,
Et le ciel, vainqueur des orages,
Nous montre un visage riant.
L'hiver, plus vif et moins à craindre,
A levé son voile odieux:
La terre cesse d'être à plaindre
Quand le soleil brille à ses yeux.
Déjà les neiges des montagnes
Resplendissent de tous côtés,
La robe blanche des campagnes

Étale ses plis argentés;
La goutte d'eau que l'air épure
Se change en perle en se formant;
L'hiver dans toute sa parure
Nous montre sa riche ceinture;
Et des chaînes de diamant
Semblent resserrer la nature.
Fleuve dont le cours inégal
Arrose nos plaines fécondes,
Sous une voûte de cristal
Borée emprisonne tes ondes;
Nos villageoises vagabondes
Osent parcourir ton canal.
Et toi, montagne infortunée,
Séjour éternel des hivers,
Où la nature abandonnée
Règne sur des tombeaux ouverts,
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abîmes si profonds
Habités par d'affreux dragons
Que la faim rend impitoyables,
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer les monstres sauvages
Qui dans les ombres de la nuit
Exercent leurs cruels ravages.
Bravons ces lions dévorants,
Ces ours, destructeurs de la terre;
Que la chasse ainsi que la guerre
Nous arme contre nos tyrans:
Défendons nos hameaux tranquilles;

Sauvons nos bergers et nos biens,
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos citoyens.
La santé de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux:
Et nous verrons avec l'année
Éclore des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'univers,
Bientôt la sève renaissante
Fondra la glace des hivers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne,
Ces vents enfantés par le nord,
S'endormiront dans la caverne
Où règne borée et la mort;
La beauté, la force, la vie
Rendront à la terre ravie,
Et ses trésors et ses couleurs;
La peine du plaisir suivie,
Se reposera sur les fleurs.
« Délices de la double cime,
« Toi, dont les vers mélodieux
« Rendirent Euterpe sublime,
« Et les hameaux dignes des dieux,
« Virgile, reçois mon hommage.
« Ma muse au pied de ton autel,
« Dépose en tremblant, un ouvrage
« Que ton nom peut rendre immortel. »

AU ROI LOUIS XV.

Sire,

Les peuples ne sont soumis aux rois qu'autant qu'ils sont soumis à Dieu, et les rois ne sont justes pour leurs peuples qu'autant qu'ils reconnoissent une autorité suprême : la fidélité des sujets, la justice des princes, dépendent donc du culte que les uns et les autres rendent à la religion. Daignez, Sire, protéger un ouvrage qui lui est consacré : son succès intéresse votre puissance, et peut assurer notre bonheur.

Je suis avec le respect le plus profond,

Sire,

de votre majesté,

le très-humble et très-obéissant
serviteur et sujet,

LE C[al]. DE BERNIS.

LA

RELIGION VENGÉE.

POËME.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

L'Orgueil et la Volupté, auteurs de l'irréligion. Naissance de l'Orgueil à l'instant de la création. Son caractère. Il séduit les anges. Il est précipité avec eux. Discours de l'Orgueil aux démons. Il les arme une seconde fois contre Dieu. Il quitte le séjour de l'enfer après la création de l'homme; il le corrompt : il introduit successivement sur la terre les différentes erreurs combattues dans ce poëme.

De l'esprit de Dieu même immortelle clarté,
Je t'invoque aujourd'hui, puissante Vérité,
Toi qui, du haut des cieux ici-bas descendue,
Toujours victorieuse et toujours combattue,
Loin du peuple et des grands aimes à te cacher,
Pour te montrer sans voile à qui veut te chercher;
Viens remplir mon esprit de ta splendeur divine;
Viens des erreurs du monde éclairer l'origine :
Dis-moi comment l'Orgueil pénétra dans les cieux,
Arma l'ange rebelle et l'homme audacieux,

Comment la Volupté, sa sœur et sa complice,
De la Religion ébranla l'édifice ;
De ces monstres ligués peins toutes les fureurs ;
Fais voir dans leur accord la source des erreurs ;
Et du monde ébloui par leurs fausses maximes
Viens chasser à la fois les doutes et les crimes.
Que mes premiers travaux s'élèvent jusqu'à toi.
Écoute : mes projets sont dignes d'un grand roi,
Dignes du Dieu puissant dont les lois souveraines
De la France en ses mains firent tomber les rênes.
J'entreprends de venger les droits de l'Immortel :
Louis, c'est te servir ; ton trône est sur l'autel.
Le pouvoir légitime émane de Dieu même :
Si le maître des rois, le créateur suprême,
Perd l'empire absolu qu'il a sur nos esprits,
Si la loi pure et sainte est en butte aux mépris,
Et si l'impunité consacre un tel exemple,
Les rois n'ont plus de trône où Dieu n'a plus de temple ;
L'autorité succombe, et l'homme impérieux
Ne reconnoît les rois que lorsqu'il craint les dieux.
Que la Religion, qui soutient ta couronne,
Reçoive de ton bras l'appui qu'elle te donne.
Elle abhorre le sang, que tu crains de verser.
Mais proscris, mais flétris qui l'ose renverser :
Plus son empire heureux s'étendra sur la France,
Plus tu verras fleurir ta gloire et ta puissance.
Arme-toi pour sa cause, et que l'autorité
De cent chaînes d'airain charge l'impiété.

Tels que la fable a peint les enfants de la Terre
Sur des monts entassés affronter le tonnerre,

Tels qu'on vit les Titans, que l'Orgueil déchaîna,
Lancer contre le ciel les rochers de l'Etna;
Tels on voit aujourd'hui de nouveaux Salmonées,
D'insolents Géryons, de fougueux Capanées,
Qui, la torche à la main, embraseroient les cieux,
Monteroient hardiment sur le trône des dieux,
D'où, tournant leurs regards vers le globe où nous sommes,
Hommes exigeroient les hommages des hommes.
Malheureux, dont l'esprit rebelle et resserré
S'indigne du bandeau dont il est entouré!
L'Orgueil, qui les forma semblables à lui-même,
Leur dit: « Foulez aux pieds l'autel, le diadème,
Le glaive, et la balance, et le sceptre des rois;
Vos talents sont vos dieux, vos penchants sont vos lois:
Oui, l'homme est né monarque, il est roi de son être,
Et s'il est courageux, il n'a jamais de maître.
Secouez donc un joug que depuis six mille ans
Traînent avec frayeur des mortels indolents,
Qui, sur leurs préjugés négligeant la victoire,
Tremblent de rejeter ce qu'ils ont peine à croire. »
C'est ainsi que l'erreur égare les mortels,
Qu'elle ébranle le trône et sape les autels.
Il est temps d'enchaîner cette hydre révoltée,
D'étouffer les clameurs de sa bouche infectée,
D'éclairer de ses pas les détours tortueux,
Et de faire tomber son masque fastueux.
O toi, qui, par des nœux que la raison resserre,
Unis l'ame à sa source et le ciel à la terre,
Qui du devoir en nous fais éclater la voix,
Soumets le peuple au prince et le monarque aux lois,

O toi, Religion terrible et nécessaire,
J'implore ton secours : que ton flambeau m'éclaire!
Descends et soutiens-moi. Je porte dans mes mains
La gloire de Dieu même, et le sort des humains.
De ton sein enflammé fais couler dans ma veine
Cette active chaleur par qui la grâce entraîne;
Sauve-moi des erreurs que je vais découvrir.
Tu m'entends; Dieu m'appelle; et les cieux vont s'ouvrir.
Avant le temps, le monde, et le jour qui l'éclaire,
Dieu régnoit en lui-même, unique et solitaire,
Nourri des purs rayons de sa divinité,
Planant sur l'océan de son immensité;
Il jouissoit en paix de sa propre existence,
Et n'avoit pas encore exercé sa puissance :
Il la manifesta tout entière en créant;
Son souffle en un clin-d'œil féconda le néant.
La lumière brilla, le sublime empyrée
Se peupla de témoins de sa gloire sacrée;
Esprits purs, immortels, nés libres, mais, hélas!
Quoique comblés de dons, capables d'être ingrats.
L'ange de l'Éternel fut le premier ouvrage;
Et, né pour louer Dieu, le ciel fut son partage.
La terre prit naissance; et l'homme vit le jour,
Aussi libre que l'ange, et créé pour l'amour.
Mais, avant que de Dieu la sagesse profonde
Eût tiré de son sein les éléments du monde,
La sombre éternité, sans terme dans son cours,
Enveloppoit le temps qui mesure nos jours;
L'horloge étoit muette, et l'ombre mensongère
Ne traçoit pas le vol de l'heure passagère.

L'instant où Dieu créa fut le premier instant,
Et le temps prit naissance où finit le néant.
O profondeur divine ! ô grandeur infinie !
Abîme impénétrable où se perd le génie !
Quel esprit du grand être atteindra la hauteur?
On ne la voit briller qu'au sein du créateur;
Sans la création, la nuit la plus obscure
Enveloppe le monde et voile la nature.
Dieu créa l'ange et l'homme innocents et parfaits,
Pour partager entre eux sa gloire et ses bienfaits.
Les habitants du ciel, substances immortelles,
Eurent pour compagnon l'homme, immortel comme elles;
Mais l'Orgueil perdit l'ange, et l'ange révolté
Nous enleva le don de l'immortalité.
Telle fut, ô mortels, notre noble origine;
Telle fut notre chute, et l'affreuse ruine
Qu'entraîna le progrès de la première erreur.
De ce fameux revers je vais peindre l'horreur.
Roi pasteur, roi prophète, et chantre si sublime,
Viens m'embraser du feu dont ta harpe s'anime
Quand tes puissants accords annoncent en tout lieu
Les misères de l'homme et la grandeur de Dieu.
L'Orgueil, qui sur la terre a rendu si puissante
L'erreur, toujours détruite et toujours renaissante;
Ce funeste inventeur des dogmes dangereux
Qui, flattant nos désirs, nous rendent malheureux,
N'étoit point lorsque Dieu, subsistant par lui-même,
Nageoit dans les trésors de sa grandeur suprême;
La puissance, pour lui sans borne et sans écueil,
Le sauve également de foiblesse et d'orgueil :

Qui n'a point commencé ne peut se méconnoître.
L'Orgueil avant le monde étoit encore à naître :
Mais quand, au sein fécond de son éternité,
Dieu créa l'univers, vaste, mais limité,
L'erreur audacieuse annonça la foiblesse,
Et l'Orgueil s'échappa du sein de la bassesse.
Ce fier Orgueil à peine avoit les yeux ouverts,
Qu'il frémit de trouver un maître à l'univers,
Un maître intelligent, dont l'œil infatigable
L'éclaire, le poursuit, le pénètre, et l'accable :
Jaloux de la puissance, il voudroit la trahir;
Et, né pour être esclave, il ne peut obéir.
Qui croiroit que, rempli d'une folle espérance,
Vers le sommet des cieux il perce en assurance,
Et qu'élevant son vol jusqu'au trône sacré,
Il brave les carreaux dont il est entouré,
Qu'il soulève de Dieu les vivantes images,
Et déchire l'auteur, en perdant ses ouvrages?
Assis dans son palais, sur le trône des airs,
Dieu, tranquille et serein, contemploit l'univers;
Il soumettoit les cieux à ses lois souveraines,
Et du monde naissant sa main guidoit les rênes;
Une foule d'esprits, ministres de ses lois,
L'adoroient en silence et trembloient à sa voix.
Brûlant de son amour et brillant de sa gloire,
Comment de ses bienfaits perdroient-ils la mémoire?
Accablés sous le poids de la divinité,
Ils craignent que l'éclat de tant de majesté,
Pénétrant à la fois leur ame tout entière,
Ne les anéantisse à force de lumière :

Mais l'Orgueil lentement leur verse son poison,
Et, d'un philtre insensible enivrant leur raison,
Il traite cet esprit, si simple et si sublime,
De tyran que la force a rendu légitime,
Que le hasard servit, que l'audace fit roi,
Et dont l'empire injuste est fondé sur l'effroi :
Cet empire est le leur s'ils osent y prétendre,
Et Dieu même à son gré ne peut plus le défendre.
L'ange alors vers le trône élève ses regards.
Mais le palais des cieux s'ouvre de toutes parts,
De l'Olympe ébranlé la voûte tombe en poudre.
Dieu pour l'anéantir n'y lança point la foudre,
Sa voix n'éclata point; son œil toujours serein
Fondit d'un seul regard et le marbre et l'airain;
Tranquille, aux éléments il déclara la guerre,
Dans le sein de la paix il fit trembler la terre.
Comment donc, sans sortir d'un si profond repos,
Dieu put-il rappeler l'image du chaos,
Et des débris des cieux remplir la terre et l'onde?
Il voulut; c'est assez pour détruire le monde.
Il falloit que l'Orgueil fût soumis à sa voix,
Qu'il reconnût un culte et respectât des lois :
De l'Olympe aussitôt les voûtes enflammées
S'exhalèrent en l'air en épaisses fumées;
Et les anges, frappés d'un bras victorieux,
Roulèrent dans l'abîme, et perdirent les cieux.
Séjour où les remords n'effacent point l'offense,
Où le désespoir même irrite la vengeance,
Où toutes les douleurs habitent un seul lieu,
Où Dieu par les tourments fait sentir qu'il est Dieu;

Empire de la mort, de la rage et des crimes,
Soyez content du nombre et du choix des victimes :
C'est assez d'asservir les anges criminels,
Ne briguez pas l'honneur d'égarer les mortels.
Exilé pour jamais dans l'empire des ombres,
L'Orgueil erra long-temps sur les rivages sombres,
Et, contemplant de loin les anges dans les fers,
S'étonna d'avoir pu leur ouvrir les enfers.
Tel qu'Ajax triomphant sur les tours de Pergame,
Suivoit d'un œil serein les progrès de la flamme,
Admiroit la hauteur des palais embrasés,
Les immenses débris des temples écrasés,
Et, promenant partout sa tranquille furie,
Mesuroit lentement cet horrible incendie;
Tel l'Orgueil, appuyé sur son sceptre fatal,
Comptoit les noirs détours de l'empire infernal,
Et découvroit au loin les célestes puissances
Errantes sur les flots d'une mer de souffrances.
Content de son ouvrage, il élève la voix :
Tous les antres du Styx répondent à la fois;
Les milices du ciel, dans les ondes noyées,
Lèvent en frémissant leurs têtes foudroyées,
Et, se traînant sans ordre autour d'un large écueil,
Reprennent leur audace en revoyant l'Orgueil.
« La vengeance, dit-il, rend l'enfer habitable;
Qui la sent, qui la sert, n'est jamais misérable :
Ainsi que la vertu le crime a ses douceurs,
Il est de vrais plaisirs attachés aux fureurs.
C'est Dieu qui sous vos pas creusa les noirs abîmes;
C'est lui qui vous apprend à chercher des victimes;

Le soufre qui vous brûle est un encens pour lui;
Usez bien des leçons qu'il vous donne aujourd'hui :
S'il vous a défendu d'égaler sa puissance,
Essayez s'il permet d'imiter sa vengeance.
Ne découvrez-vous pas, malgré l'obscure nuit,
Cette aurore brillante et l'astre qui la suit,
Cette terre avec art dans les airs suspendue,
Cette mer dont vos yeux admirent l'étendue,
Ouvrage incomparable, où l'homme établi roi,
Moins éclairé que vous, soumet tout à sa loi?
Cet homme qu'aujourd'hui le créateur contemple,
Dont le cœur vertueux de Dieu même est le temple,
Cet homme (car déjà j'en crois à ma fureur),
Séduit par nos conseils, tombera dans l'erreur.
C'est lui que j'ai choisi pour venger notre injure :
Enfant chéri de Dieu, s'il lui devient parjure,
Si son cœur innocent est un jour criminel,
Des plus sensibles coups nous frappons l'Éternel.
Peut-être que le fils, victime volontaire,
Éteindra dans son sang la vengeance du père,
De nos forfaits peut-être il portera le poids;
C'est nous, anges, c'est nous qui dresserons sa croix.
Cessez donc de gémir à l'aspect de vos chaînes;
Vos maux n'égalent point la moindre de ses peines;
En lui tout est immense, en vous tout est fini.
S'il n'a pu de l'Olympe être encore banni,
Que sur la terre au moins sa vengeance stérile
Des vices des mortels soit le frein inutile;
Qu'au mépris de ses lois les profanes humains
Consacrent des autels aux œuvres de leurs mains;

Que ses plus saintes lois soient toujours contestées;
Que de mon sein fécond renaissent les athées,
Le doute conducteur de l'irréligion,
L'hérésie au front double, et la corruption,
Le savoir orgueilleux, l'erreur opiniâtre,
Et l'ignorance enfin d'elle-même idolâtre,
Monstres que j'ai nourris d'arrogance et de fiel,
Monstres que j'ai sauvés de la foudre du ciel,
Pour rendre à l'ennemi dont le bras nous accable
Les tourments éternels qu'il prépare au coupable.
Mais il faut seconder ma haine et mes projets;
Il faut oser enfin n'être plus ses sujets :
L'oser c'est réussir, le succès suit l'audace. »
Il dit. Dans tous les cœurs le repentir s'efface,
Le crime se réveille, et la honte s'endort :
Tous quittent à l'instant l'empire de la mort;
Et, suivis dans les airs par le bruit du tonnerre,
Comme un noir tourbillon s'élancent sur la terre.

L'IDOLATRIE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Paradis terrestre. L'Orgueil, séducteur des anges, séduit le premier homme. Meurtre d'Abel. Portrait de l'Orgueil dans le cœur de l'homme. Corruption générale. Le déluge universel. L'Orgueil et la Volupté établissent le polythéisme. L'Idolâtrie conduit à l'athéisme.

Jardins où le plaisir, varié sans efforts,
Naissoit sans amertume et régnoit sans remords;
Où la félicité, toujours pure et nouvelle,
Unie à la vertu, s'augmentoit avec elle;
Où tout étoit commun, rien n'étoit étranger,
Les champs sans laboureur, les troupeaux sans berger,
Les vignes sans appui, la terre sans culture,
Puisoient tous leurs trésors au sein de la nature;
Éden, ô paradis, ô fortuné séjour,
Où l'homme et sa compagne, enivrés tour à tour
Du plaisir de se voir, du bonheur de s'entendre,
Trouvoient la volupté sans la craindre ou l'attendre;
Frères, amants, époux, amis, et tous deux rois,
La même volonté déterminoit leur choix;

Deux cœurs formoient un cœur; l'ame unie avec l'ame
Échangeoit ses désirs et partageoit sa flamme;
Sans trouble, sans tiédeur, tous deux la nuit, le jour,
Dormoient dans l'innocence, ou veilloient dans l'amour.
Dieu, répandant sur eux sa lumière incréée,
Couvroit leur nudité de sa gloire sacrée;
Et pour eux le soleil, naissant du sein des fleurs,
Leur ramenoit des jours aussi purs que leurs cœurs.
Beaux lieux, quand vous cachiez la paisible innocence,
Vos champs brilloient au loin des dons de l'abondance.
Mais l'Orgueil s'est glissé sous vos feuillages verts;
Renoncez au printemps et cédez aux hivers:
Son souffle empoisonné perdit l'ange rebelle,
La voix de ce serpent corrompt l'homme infidèle;
Par ses lâches conseils Adam trop prévenu
Désira trop connoître; il s'est trop méconnu:
Dans la prison du corps son ame renfermée
Cherchoit plus de lumière, elle eut plus de fumée;
Un brouillard éternel obscurcit sa raison,
Et le besoin honteux assiégea sa maison.
Tout change en un instant: la terre consternée
Redemande les fruits qui l'avoient couronnée;
Confuse, elle s'abaisse, et s'éloigne des cieux;
L'innocence s'enfuit en détournant les yeux.
Le premier crime, hélas! ouvrit la porte aux crimes;
L'abîme en se formant creusa d'autres abîmes.
Fuis ton frère orgueilleux, Abel, ô juste Abel!
Toi qu'on vit le premier sur un rustique autel
Offrir avec des fleurs au maître du tonnerre
L'hommage de tes vœux et l'encens de la terre;

Toi le premier pontife, et l'heureux inventeur
Du culte solennel qu'on doit au créateur;
De ton frère jaloux évite la furie!
L'Orgueil qui le domine est père de l'Envie;
Elle arme de Caïn le bras désespéré;
Fuis les regards sanglants de ce monstre altéré!
O sang du juste! ô crime! ô nature! ô ma mère!
Ton front est assiégé d'une tristesse amère;
Tes yeux, dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma?
« L'Orgueil, me répond-elle; il trahit la nature:
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure;
Dès qu'il put les connoître il brisa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels:
Là, comme en un miroir, le monstre se contemple;
Il y règne adoré tel qu'un dieu dans son temple;
L'illusion du fard, l'art d'un masque emprunté,
Donnent à sa laideur l'ombre de la beauté;
Les parfums les plus doux et l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare;
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
Et les vertus d'autrui sa honte et son tourment:
Il n'est rien de si pur que l'Orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'Orgueil ne condamne.
Vil scrutateur des cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.

Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour;
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quels attentats affreux! quels crimes! quelle horreur!
L'Orgueil humilié devient bientôt fureur:
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre;
C'est un géant armé qui brave le tonnerre,
Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité
Percer de mille coups sa rivale étonnée,
Et blasphêmer le Dieu dont elle est émanée. »
Comme on voit au printemps le ciel le plus serein
Se voiler, s'obscurcir, et s'enflammer soudain,
L'effroi, le bruit, la mort, s'assembler sur nos têtes,
Et la moisson périr sous la faux des tempêtes;
Ainsi l'on vit briller le monde en son berceau,
Ainsi de la vertu s'éteignit le flambeau:
A la voix de l'Orgueil, de ce serpent immonde;
La mort avec le crime entrèrent dans le monde;
Le père des humains par son souffle infecté
En transmit le poison à la postérité.
Caïn, l'affreux Caïn, teint du sang de son frère,
Forma vers l'Orient un peuple sanguinaire
De Titans révoltés, de géants fastueux,
Des filles du vieux Seth époux incestueux.
Alors la Trahison, la Fureur, la Vengeance,
L'Ignorance brutale, et la fière Arrogance,

Et la Débauche ardente, et le Blasphême affreux,
Compagnons éternels de l'ange ténébreux,
Tous enfants de l'Orgueil, tous ligués, tous en guerre,
Ainsi que des torrents fondirent sur la terre.
  Un homme, un homme seul, fidèle au créateur,
Nourrit avec la foi l'espoir du rédempteur;
Lui seul et ses enfants, tels que des perles pures,
Se conservent sans tache au milieu des souillures.
O Noé, prends la hache, et construis ce vaisseau
Du monde renaissant l'asile et le berceau;
Déjà l'iniquité jusqu'au ciel est montée,
Et la mort va frapper la terre épouvantée.
  Ils dorment ces mortels dévoués aux forfaits,
Ces ingrats que le ciel a comblés de bienfaits,
Qui contre le ciel même osent lever la tête;
Ils dorment; mais Dieu veille, et sa vengeance est prête.
  Un vent impétueux, entouré de brouillards,
Se lève, et du soleil obscurcit les regards;
Le jour pâlit, expire, et la lune sanglante
Laisse à peine entrevoir une lueur tremblante;
Le tonnerre effrayant gronde au milieu des airs,
Il ébranle la terre, il fait rugir les mers;
Et les volcans cachés sous l'abîme de l'onde
Découvrent en s'ouvrant les fondements du monde.
L'Océan déchaîné s'élève à gros bouillons,
Franchit ses bords, s'élance, inonde les sillons,
Et, rassemblant ses flots sur la terre noyée,
Surmonte du Liban la tête foudroyée :
L'univers est en proie aux fureurs du verseau;
Le ciel lui-même cède à l'empire de l'eau;

L'onde couvre, dévore, engloutit les campagnes;
Les poissons étonnés nagent sur les montagnes,
Et, portés sur le dos de ce gouffre écumant,
Les cèdres de leurs fronts touchent au firmament.
Dieu, l'auteur des bienfaits prend le glaive de juge,
Condamne son ouvrage, et le livre au déluge;
Tout périt dans ce lac profond, universel;
Et l'homme, si superbe, apprend qu'il est mortel.
Sur son axe affaissé le globe qui chancelle
Du dernier des humains voit la foible nacelle
Lutter contre les vents, fendre les flots amers,
Et porter dans son sein l'espoir de l'univers.
Image de l'antique et nouvelle alliance,
L'arche vers Ararath vogue avec confiance;
La colombe y rapporte un rameau d'olivier,
Présage de la paix rendue au monde entier :
La vertu d'un seul homme a sauvé la nature.
Le Nord souffle, l'air s'ouvre, et l'Olympe s'épure;
Le soleil reparoît sur un char plus ardent;
L'Océan dans son lit se replie en grondant;
Il laisse au sein des monts ces brillants coquillages
Des vengeances du ciel éternels témoignages.
Dieu fait grâce aux mortels, et son arc radieux
Se courbe vers la terre et la rejoint aux cieux.
Ainsi donc l'univers sortant de ses ruines,
Se soumettra sans peine au joug des lois divines;
Le démon de l'orgueil, content de nos malheurs,
N'empoisonnera plus les esprits et les cœurs.
Vain espoir! aux serpents succèdent les vipères;
Les fils dénaturés, plus méchants que leurs pères

Auront pour héritiers des enfants plus ingrats;
On se livroit au crime, on vole aux attentats.
Pour corriger la terre il faut donc la détruire!
La raison vainement s'offre pour la conduire;
L'homme, toujours guidé par l'Orgueil corrupteur,
Va changer en cités les tentes du pasteur,
Et la houlette en sceptre, et le soc en épée.
L'ambition s'étend sur la terre usurpée :
Fidèles à sa voix, les arts capricieux
Élèvent de Babel les murs audacieux;
La force et la fierté s'arrogent la puissance,
L'égalité succombe où périt l'innocence,
La fortune établit et distingue les rangs,
L'audace et le succès couronnent les tyrans.
  Ainsi Nemrod, Bélus, oppresseurs sanguinaires,
A l'exemple de Dieu, veulent des tributaires:
Du reste des humains on doit les séparer;
C'est peu de les servir, il faut les adorer;
Ils exigent le culte avec l'obéissance:
L'Orgueil place l'idole, et la Crainte l'encence.
  Conquérants à leur tour, l'amour, la volupté
Élèvent de concert un temple à la beauté;
Les peuples de Sydon, de Tyr, et d'Amathonte,
Y chantent Adonis, y consacrent leur honte.
Tel est de nos erreurs le principe odieux:
L'Orgueil et les plaisirs firent les premiers dieux.
  Ainsi de déités la terre fut remplie;
L'Orgueil les établit, l'Erreur les multiplie.
Toutes les passions obtinrent des autels;
Et tandis qu'à Paphos des berceaux éternels

Déroboient l'adultère égaré sous leurs ombres,
Que Bacchus, amoureux des grottes les plus sombres,
Versoit le vin, la joie, et l'ivresse, et l'erreur,
Le sang couvroit plus loin l'autel de la fureur.
Moloch et Belphégor usurpèrent des temples;
Ils donnèrent pour lois leurs infâmes exemples;
Et la terre livrée à leurs corruptions,
Réserva pour l'enfer ses adorations.
Alors du préjugé, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monstre affreux que le faux zèle éclaire,
Qui, respecté du peuple et redouté des grands,
Sur ce vaste univers traîne ses pas errants :
L'Égypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monstre vola sur toute la nature.
Les Mèdes, les Persans, les Grecs et les Romains,
Sucèrent le poison préparé par ses mains.
Erreurs du plébéien, politique des sages,
Vous triomphiez alors; augures et présages,
Inventions du prêtre, et maximes des rois,
Sur le trône et l'autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'est plus; mais votre souveraine
Des aveugles mortels sera toujours la reine.
Les états ont changé; la superstition,
Toujours ferme, a suivi leur révolution;
Par elle la terreur, dans des retraites sombres,
Vit, en tremblant, des corps qu'elle prit pour des ombres;
De spectres et d'esprits peupla l'air et les cieux,
Et fit un point de foi des erreurs de nos yeux.
Tels sont les maux légers que sa fureur prépare :
Mais qu'ils sont effrayants quand d'une main barbare

Elle allume le feu de la sédition!
C'est alors qu'on connoît la superstition;
Les peuples soulevés accourent en tumulte,
Par des torrents de sang ils cimentent le culte
D'un juge paternel dont le bras suspendu
Tonne avant de frapper le coupable éperdu.
Alors nature, amour, lois, bienfaits tout s'efface;
Le pouvoir le plus juste est en butte à l'audace;
Et le fer, le poison, renaissant mille fois,
Des trônes au cercueil précipitent les rois.
Compagne de la vaine et folle astrologie,
La superstition inventa la magie.
Après avoir peuplé le monde d'immortels,
Aux plus vils animaux consacré des autels,
Divinisé les rois par ses apothéoses,
Les insectes rampants par ses métamorphoses,
Elle enleva l'encens au Dieu de la bonté,
Pour l'offrir à la rage, à la férocité;
Le temple d'Ariman fut orné de guirlandes;
Le ciel perdit nos dons, l'enfer eut nos offrandes.
Fausses divinités, oracles imposteurs,
Brillantes fictions des prêtres séducteurs,
Fantômes trop chéris de la terre obsédée,
Qui de l'être suprême obscurcissez l'idée,
Que vos autels sanglants, tout à coup démolis,
Dans la nuit des enfers tombent ensevelis!
Le soleil a paru; fuyez, foibles mensonges:
Le jour luit; perdez-vous dans la foule des songes.
Vous trouverez encor des peuples aveuglés,
Ardents à soutenir vos temples ébranlés;

Mais, malgré leurs efforts, des hommes indomptables
Au bout de l'univers démentiront vos fables.
N'épargnez pas leurs jours, frappez en liberté;
Des vapeurs de leur sang naîtra la vérité.
Et vous, rives du Gange, ô terres fortunées,
De perles, de saphirs, de rubis couronnées,
Où l'or, de tous nos maux la source et l'aliment,
Réunit sa richesse au feu du diamant;
Indes, qui nourrissez notre luxe et nos modes,
A qui consacrez-vous vos superbes pagodes?
Vous refusez un culte au Dieu juste, au Dieu bon,
Pour prodiguer l'encens et vos vœux au démon!
Les déserts africains, que le soleil embrase,
Adorent Ariman, négligent Oromase:
L'Amérique aux enfers ouvre encore ses bras:
La crainte et l'intérêt sont les dieux des ingrats.
O foiblesse de l'homme! ô misère profonde!
Un seul Être, un seul Dieu peut gouverner le monde.
Seroit-il souverain s'il avoit un rival?
Seroit-il infini s'il avoit un égal?
Non : l'Orgueil, en créant l'affreux polythéisme,
Voulut sans doute ouvrir la porte à l'athéisme;
Il n'admit tous ces dieux insensés et jaloux,
Que pour avoir le droit de les proscrire tous.
L'homme, désabusé des erreurs de la fable,
Se soumet avec peine au culte véritable;
Libre du joug honteux de la prévention,
Il tremble de rentrer dans son illusion:
Il prodiguoit l'encens devant des dieux de plâtre,
Il renonce au vrai Dieu crainte d'être idolâtre;

Sorti de l'ignorance, il s'en croit le vainqueur :
En vain la vérité parle au fond de son cœur,
Il méconnoît sa voix, étouffe le scrupule ;
Il crut trop aisément, il devient incrédule.
C'est ainsi que l'Orgueil dirige les humains ;
Il leur fait adorer les œuvres de leurs mains ;
Et proscrivant toujours l'erreur la plus grossière,
Par une autre à l'instant il leur rend la première ;
Il les conduit enfin jusqu'à l'impiété
Par les sentiers obscurs de la crédulité.

L'ATHÉISME.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Examen des principes de nos erreurs et de nos préjugés. L'idée de Dieu ne dérive point de ces principes. Preuves morales et physiques de l'existence de Dieu. Opinion de Bayle réfutée. L'île des athées.

Ainsi que sur ces monts qui bordent l'Italie
Le rideau de la nuit s'élève et se replie
Au moment que l'aurore, à son premier réveil,
Annonce à l'univers la marche du soleil :
Déjà de l'orient la rive est éclairée ;
Le midi s'ouvre aux traits d'une clarté dorée ;
Le couchant s'embellit et s'anime à son tour,
Mais la nuit vers le nord conserve encor sa cour :
Un feu pur cependant fait pâlir les étoiles ;
L'obscurité s'enfuit en déchirant ses voiles ;
Les parfums du matin s'exhalent dans les airs ;
L'éclat de l'orient réfléchit sur les mers :
Enfin le jour triomphe, et la nature entière
S'abandonne au soleil, qui lui rend la lumière.

Ainsi ta clarté pure, auguste Vérité,
Perce insensiblement la triste obscurité
Que répandit jadis l'erreur du paganisme;
Devant toi disparoît le vain polythéisme;
Et tes rayons, croissant comme l'astre des cieux,
Des peuples aveuglés vont éclairer les yeux.
L'Orgueil, qui voit en paix finir l'idolâtrie,
Par des excès nouveaux signale sa furie;
Il triomphe toujours : les sages abusés
Ont refusé l'encens à des dieux supposés;
Mais, s'ils ont rejeté des fables contestées,
Ils lèvent aujourd'hui l'étendard des athées;
Ils refusent un maître aux éléments divers;
C'est la fatalité qui régit l'univers;
L'intelligence en vain réclame l'harmonie,
Ils ne reconnoîtront de dieu que leur génie.
Je t'annonce aux mortels; pardonne, Être puissant:
Ton nom seul prouve un Dieu; qui te nomme te sent.
Pourquoi par des discours confondre l'imposture?
L'esprit devroit se taire où parle la nature.
Qu'on démasque le faux par le raisonnement;
Pour connoître le vrai cédons au sentiment.
C'en est donc fait, grand Dieu, je sors de la carrière!
Mais ton bras m'y retient et ferme la barrière :
Tu veux que de l'Orgueil j'abatte les remparts;
Que sur toi malgré lui je fixe ses regards;
Que je lève le voile étendu sur ta gloire;
Qu'il l'adore lui-même en refusant d'y croire;
Qu'offusqué, poursuivi par l'éclat de tes yeux,
Il regrette l'horreur qui règne aux sombres lieux,

Surpris de ne pouvoir enfanter des systèmes,
Qu'au sein même de Dieu, qu'attaquent ses blasphêmes.
J'obéis à tes lois : guide mes pas tremblants,
Et réunis ta force à mes foibles talents.
Si l'homme veut sonder la source intarissable
De toutes les erreurs dont le fardeau l'accable,
Il verra surnager dans ce gouffre profond
La croyance d'un Être éternel et fécond.
Cette foi, qui remplit le ciel, la terre, et l'onde,
Plus vieille que l'erreur, touche au berceau du monde;
Inaccessible aux sens elle naît de l'esprit,
La raison la soutient, et le cœur la nourrit;
Rien ne peut arracher ses profondes racines;
Ses rameaux se font jour à travers les ruines
Des empires, des mœurs, des âges inconstants;
Elle embrasse le cours de la marche du temps,
Et son trône repose au sein de la nature.
L'ordre de l'univers, sa superbe structure,
Ses membres assortis, en tout temps, en tout lieu,
Appelés à témoins, nous annoncent un Dieu;
Nous, nos biens et nos maux, nos vertus et nos crimes,
Attestons les effets de ses décrets sublimes :
Enfin, par les devoirs de la société,
Par la rigueur des lois, par leur nécessité,
On voit que si jadis nos voisins, nos ancêtres,
Forcés par le besoin, se donnèrent des maîtres,
L'assemblage étonnant de tant d'être divers
Demande et reconnoît un maître à l'univers.
Cherchons si cette foi, cette antique croyance,
Dans nos vains préjugés a pu prendre naissance.

La raison, ce flambeau que le souffle divin
Alluma pour guider chaque homme vers sa fin,
Ne nous trompe jamais quand l'objet qu'elle éclaire,
Limité, naturel, répond à sa lumière,
Et quand, à notre esprit clairement présenté,
Par l'erreur de nos sens il n'est point infecté.
Notre ame ambitieuse excède sa puissance,
Et nos sens quelquefois offusquent l'évidence :
Ainsi quand la raison nous égare et se perd,
Son objet est toujours trop grand, ou mal offert.
Trop peu voir est le sort de l'humaine nature,
Juger mal est en nous l'effet de l'imposture :
De ce double défaut naissent les préjugés
Dont depuis six mille ans nous sommes assiégés.
L'existence d'un Dieu constamment reconnue
De ces sources d'erreurs est-elle descendue?
Seroit-ce des humains surpasser le pouvoir
Que d'adorer un Dieu, d'y croire sans le voir?
Il est vrai que l'objet est immense et suprême,
Qu'il ne sera jamais compris que par lui-même.
Mais, sans nous arrêter à des subtilités,
Séparons l'existence et les propriétés.
Je sens une ame en moi que je ne puis comprendre :
Des doutes vainement cherchent à me surprendre;
Son action me frappe, et dans ses attributs
Mon esprit égaré ne se retrouve plus.
Leibnitz, qui parcourut d'une rapide vue
Le sein de l'infini, vit-il son étendue?
Et put-il asservir aux lois de son compas
L'espace qui renaît et s'étend sous nos pas?

Il suffit donc, grand Dieu, pour t'aimer, te connoître,
De sentir le besoin que le monde a d'un maître!
Terrassé par l'éclat de la Divinité,
L'Orgueil même souscrit à sa nécessité.
Ainsi ton existence, offerte à nos lumières,
N'a jamais excédé nos facultés grossières:
L'objet leur étoit propre; a-t-on pu l'altérer?
Ou l'a-t-on obscurci pour mieux nous égarer?
Deux principes d'erreur ont couvert d'un nuage
Les différents objets que notre ame envisage:
L'un, séparé de nous, tel que l'illusion
Que produisent l'exemple et l'éducation,
Les faux raisonnements, l'habitude commode,
Et le torrent enfin du siècle et de la mode;
L'autre, inhérent à nous, tel que l'effet trompeur
Des images, des sens, des passions du cœur.
Principes des erreurs dont l'univers abonde,
Est-ce vous qui donnez un souverain au monde?
La seule instruction a-t-elle en mon berceau
Éclairé mon esprit sur cet être nouveau?
Je le sais, les discours, l'exemple de nos pères,
Impriment dans nos cœurs de profonds caractères
Qui résistent au temps et même à la raison;
Le vice et la vertu, dans la jeune saison,
Peuvent facilement, par la voix de nos maîtres,
Nous rendre à nos devoirs ou fidèles ou traîtres.
L'instruction commande au reste de nos jours;
Dans le bien ou le mal elle fixe leur cours:
Mais comme elle dépend et des mœurs et des âges,
Que des états divers elle suit les usages,

Seule auroit-elle pu conserver en tout lieu
Ce sentiment commun qui nous attache à Dieu?
De l'éducation la méthode est errante,
Elle suit de nos mœurs la forme différente;
Sauvage chez le Scythe, et molle à Sybaris,
Elle endurcit les cœurs, énerve les esprits.
Ici par ses leçons nous devenons féroces,
Elle érige en exploits nos vengeances atroces,
Et, soumettant la gloire aux décrets des hasards,
Proscrit l'humanité qui fuit avec les arts;
Plus loin elle forma ces nations barbares
Qui s'enivrent d'un sang dont les rois sont avares,
D'un sang sur qui Dieu seul et l'état ont des droits,
Et qui ne doit couler que pour venger les lois.
  C'est elle en même temps qui dans les murs de Rome
Éclairoit les humains sur la grandeur de l'homme,
Qui, pour former les cœurs des Catons, des Brutus,
Paroissoit inventer de nouvelles vertus.
Pourquoi donc tour à tour ses diverses maximes
Ont-elles protégé l'innocence ou les crimes?
C'est qu'imparfaite en soi, sujette au changement,
Elle n'est pas toujours unie au sentiment:
L'instruction varie, et non pas la nature;
On ne peut l'effacer quoiqu'on la défigure;
Vivante au fond des cœurs, malgré tous nos mépris,
Elle épouvante encor le vice par ses cris.
L'instruction, la mode, et la fausse éloquence,
Sur des peuples entiers étendent leur puissance:
Mais leur foible pouvoir n'est jamais général;
Étranger à leur cœur, il s'y soutiendra mal.

Toute la terre a cru qu'il est un premier Être;
L'univers est toujours soumis à ce grand maître :
Ce sentiment commun ne s'est point démenti;
Des sources de l'erreur il n'est donc point sorti :
Les peuples ont changé de mœurs et de langage;
Dieu seul, toujours connu, subsiste d'âge en âge :
La nature l'offroit à nos premiers aïeux;
Elle doit l'annoncer à nos derniers neveux :
Notre œil s'ouvre aux rayons de sa gloire éternelle;
Notre ame le publie; et l'ame est immortelle.

Qu'on ne dise donc plus que nos législateurs,
Pour nous donner un frein, devenus imposteurs,
Nous ont transmis d'un Dieu la fable politique.
Nous connoissons l'auteur de chaque république,
L'âge brillant des arts ne s'est point effacé;
Et le culte d'un Dieu se perd dans le passé.
Ainsi Numa, Lycurgue, ont vu son existence
Sur l'univers soumis régner sans résistance :
Leur adresse abusa de la foi des humains,
Ce trésor précieux s'altéra dans leurs mains;
Par-là l'instruction, loin de donner l'idée
D'un Être universel, l'a souvent dégradée.

Le principe éloigné de nos faux jugements
N'a donc pas de son culte assis les fondements.
Voyons si les erreurs dont la cause est prochaine
Ont pu rendre de Dieu l'existence incertaine.

L'illusion des sens, les penchants de nos cœurs,
Ont soumis l'univers à leurs charmes trompeurs;
Rien n'a pu résister à leurs armes fatales;
C'est par eux qu'ont régné les erreurs générales.

Ainsi, sur le rapport de nos sens effrayés,
Nous n'avions pu comprendre un monde sous nos piés;
Cette grossière erreur agita des synodes,
Et la raison bien tard sauva les antipodes.
Ainsi, de siècle en siècle et dans tous les pays,
Par l'erreur de leurs sens les peuples éblouis
De l'obscure ignorance ont respecté les voiles,
Et cru l'astre du jour plus grand que les étoiles.
Qu'on ajoute à ces traits le long aveuglement
Que Copernic reproche à notre entendement;
Chaque jour nous arrache à nos erreurs premières,
Et répand sur nos yeux de plus pures lumières.
Passions de nos cœurs, prestiges de nos sens,
Contre l'Être éternel vous êtes impuissants.
Invisible, les yeux ont refusé d'y croire;
Immense, notre esprit s'est perdu dans sa gloire;
Juste, nos passions ont rejeté ses lois :
Malgré tant d'ennemis déchaînés à la fois,
Il triomphe toujours, et sa brillante image
De nos sens obscurcis dissipe le nuage.
Il est vrai que long-temps son culte révéré
Dans le sein de l'erreur languit défiguré;
Nos sens, trop attachés à des signes frivoles,
Chargèrent les autels de bustes et d'idoles;
L'imagination, craignant de rassembler
Des attributs qu'à peine elle peut démêler,
Peupla les éléments de déités nouvelles;
La fable les rendit faciles ou cruelles;
Bientôt l'autorité consacra nos désirs,
Et la Religion s'unit à nos plaisirs.

Partout les préjugés ont voulu te détruire,
Dieu puissant! Croyons donc qu'ils ne pouvoient produire
Un sentiment commun à tant de nations,
Si contraire à nos sens, si dur aux passions.
Que l'incrédulité renonce à son système :
La vérité se montre, et s'accroît d'elle-même :
On l'obscurcit en vain ; sitôt qu'elle a parlé
L'illusion n'est plus, et son temple a croulé.
Nous avons de l'erreur éclairé l'origine,
Suivi les vains détours que l'impie imagine ;
Ainsi, sans dévoiler par des traits plus nouveaux
L'autorité du vrai, l'illusion du faux,
Cherchons Dieu dans nos cœurs, et non dans l'imposture :
Il est toujours sans voile où règne la nature.
Des sources de l'erreur il est temps de sortir,
Et de sonder notre ame où Dieu se fait sentir.
Quoi ! la fatalité gouverneroit le monde !
Le destin règneroit sur cette terre immonde !
L'injuste impunément de son pied fastueux
Écraseroit le front de l'homme vertueux !
La crainte qui retient la licence effrénée,
Et l'espoir qui nourrit l'innocence enchaînée,
Ce charme de nos cœurs, la douce humanité,
S'éteindroit sous le joug de la nécessité !
Quel monstre a pu vomir ces affreuses maximes,
Qui chassent les vertus et couronnent les crimes ?
C'est l'Orgueil, l'ennemi de l'ordre et de la loi :
Il a su tout corrompre, il veut seul être roi.
Si la Religion est cette union pure
De l'Être créateur avec la créature,

Où Dieu se manifeste aux yeux de notre esprit,
Où l'homme connoît Dieu, l'adore et le chérit,
Il ne faut que nous voir dans un miroir fidèle
Pour croire qu'elle existe et qu'elle est naturelle :
Je suis, je vis, je sens, je raisonne, et je veux;
Attributs séparés que l'homme unit entre eux.
S'il n'existe ici-bas que pour traîner son être,
Quelle aveugle puissance a pu le faire naître?
S'il n'a dû que penser, d'où vient le sentiment?
S'il n'a dû que sentir, d'où part l'entendement?
Quel est donc le destin de l'homme sur la terre?
Faut-il qu'à sa raison il déclare la guerre,
Qu'il s'éloigne toujours de la voix qui l'instruit
Pour suivre aveuglément l'erreur qui le séduit?
Odieuse chimère, erreur insoutenable!
Ton destin, ô mortel, est d'être raisonnable.
Mais quel sera l'emploi de ce flambeau serein
Qu'une main invisible a caché dans ton sein?
Où tendront tes projets, tes soins? A te connoître,
A sentir le rapport du serviteur au maître,
A comparer les biens par l'esclave reçus
Au peu d'encens qu'il offre, à ses foibles tributs,
A comprendre surtout qu'une main étrangère
A tissu de tes jours la trame passagère,
Qu'accident fortuit, Dieu te fait subsister.
  Sur le bord du néant tu daignes m'arrêter,
O Principe éternel dont j'ai conçu l'idée!
Chaque instant par tes lois ma mort est retardée;
Si l'aurore à mes yeux annonce encor le jour,
Si je jouis des biens qu'enfante son retour,

Si mon sang, dirigé par des lois immuables,
Parcourt de mes vaisseaux les branches innombrables,
Si j'existe, en un mot, je le dois à tes soins :
Tu veux que mes plaisirs tiennent à mes besoins,
Que mes goûts soient liés à mon foible génie,
Que les biens et les maux forment une harmonie
D'où résulte en mon cœur plus de simplicité,
Moins d'orgueil, plus de force, et plus d'humanité.
Je vois que mes penchants ont trop de violence,
Qu'il faut que la vertu pèse dans la balance,
Que je désire moins, que je raisonne plus :
Loin de la pauvreté, loin des biens superflus,
J'aperçois que l'amour, devenu légitime,
Unit les citoyens par les nœuds de l'estime;
Que les impressions d'une pure amitié
Réveillent dans nos cœurs cette douce pitié,
Cet intérêt connu des ames délicates,
Par qui l'heureux Titus, plus grand que les Socrates
Montra qu'il étoit homme, et qu'on ne l'est jamais
Qu'en soumettant les cœurs à force de bienfaits :
Je sens par mes besoins qu'il faut que ma tendresse
Pour mes concitoyens s'alarme et m'intéresse;
Que la société demandera de moi
Le zèle, l'union, l'honneur, la bonne foi.
Alors, sans consulter les leçons des Chrysippes,
Je vois mon cœur rempli des plus sages principes;
Et je m'écrie : O Dieu! s'il est si naturel
De rendre aux bienfaiteurs un tribut solennel,
Dois-je donc épargner l'encens et les guirlandes,
Craindre de trop charger l'autel de mes offrandes?

Pour toi, par qui ces biens m'ont tous été remis!
Pour toi, qui m'as donné la vie et des amis!
Non, le fils ne doit pas tant d'amour à son père,
La fille tant de soins au salut de sa mère,
Les peuples tant de zèle et d'honneurs à leurs rois,
Que je rends de respects et de culte à tes lois.
Mon père est l'instrument par qui ta main féconde
Du néant où j'étois me plaça dans le monde :
Le roi qui me gouverne est un ambassadeur
Chargé de tes bienfaits, chargé de ta grandeur;
De l'encens des François heureux dépositaire,
Je vois qu'il le rapporte au pied du sanctuaire;
Tous les honneurs qu'on rend en ces terrestres lieux,
Échappés aux mortels, retournent dans les cieux.
A la Religion la nature enchaînée,
En servant son auteur, remplit sa destinée,
Quand elle vient en nous par de cuisants remords
Réveiller nos devoirs et susciter nos torts :
Il n'est point de sauvage enterré sous sa hutte
Dont le cœur ne se trouble au moment de sa chute;
Une affreuse lueur l'éclaire tristement,
Un sentiment confus le presse sourdement;
L'une lui peint l'horreur du crime qu'il médite;
L'autre, plus vif encor, l'alarme sur sa suite.
D'où sortent ces lueurs et cette émotion?
Sont-ce les fruits tardifs de l'éducation?
Errant dans les forêts, il n'a connu de maître
Que l'aveugle besoin d'une guerre champêtre;
Né libre, il est lui seul sa justice et sa loi :
Cependant près du crime il est saisi d'effroi.

Ah ! sans doute il respecte une voix qui le guide,
Une main qui lui lâche ou lui retient la bride :
Sans doute Dieu caché dans le cœur des méchants,
Présente le miroir à leurs affreux penchants.
Esclaves révoltés, ils ont brisé leurs chaînes;
Il les effraie alors par la crainte des peines,
Les poursuit en courroux, et sur leurs noirs forfaits
Ouvre des yeux vengeurs qu'il ne ferme jamais.
Tout remords avertit qu'en tombant dans le vice
On trahit la nature, on arme la justice.
Ainsi notre ame annonce un Principe éternel
Reconnu par le juste et par le criminel.

Si je sors de mon cœur pour mieux te reconnoître,
Quel spectacle éclatant devant moi va paroître !
Quel ordre ! quels rapports ! Les prodiges des cieux
T'annoncent à la terre, et la terre à nos yeux.
Dévoile donc, Seigneur, dévoile ton ouvrage,
Et que l'aveugle même y trouve ton image.

Dans ce cercle infini de principes nombreux,
De ressorts différents qui s'unissent entre eux,
N'est-il aucun dessein, aucune fin prochaine,
Nulle main qui soutienne et dirige la chaîne
De tant de corps brillants dans les airs suspendus,
De tant d'êtres divers et jamais confondus ?
Partout où les effets émanent de leurs causes,
Où l'on voit rayonner le principe des choses,
Croyons sans examen qu'un habile artisan
D'un chef-d'œuvre pareil a dessiné le plan.
Ainsi quand nous sondons l'étonnante nature
Du corps dont notre esprit anime la structure,

Nous jugeons que nos yeux, voilés par le sommeil,
Se ferment quand la nuit a chassé le soleil;
Qu'inutile au repos du corps qui se délasse,
La lumière du jour s'obscurcit et s'efface :
Mais lorsque du sommeil le voile est déchiré,
Mon œil cherche le ciel, et le trouve éclairé.
  Prodige encor plus grand ! mon estomac digère,
Et change en ma substance une sève étrangère
Qui dilate mon cœur, anime mon cerveau;
L'onde que ce matin j'ai bu dans le ruisseau
Vient de grossir un sang dont les flots invisibles
Chargent mes nerfs d'esprits et les rendent flexibles :
Semblables au Méandre, ils paroissent errer;
Mais je ne vivrois plus s'ils pouvoient s'égarer.
Quel auteur, quelle main a dirigé l'enceinte
Et les détours subtils de ce grand labyrinthe?
  Si nous considérons l'accord harmonieux
Des autres corps placés sous la voûte des cieux;
L'air, ce pur aliment de la nature entière,
En rayons colorés nous porte la lumière;
Il rafraîchit la terre, il émaille les fleurs,
De l'arc brillant d'Iris nuance les couleurs;
Il nourrit les accords des modernes Orphées,
Et les accents flatteurs de ces trompeuses fées
Qui chantent nos plaisirs, nos passions, nos cœurs,
Et tracent dans les airs l'histoire de nos mœurs.
Otez l'air, à l'instant la nature appauvrie
Est sans sève, sans fruits, sans chaleur et sans vie.
D'où viennent ces rapports, ce commerce établi
Entre les corps divers dont le monde est rempli?

Pourquoi les cieux, roulant dans leur vaste étendue,
Animent-ils un point qui s'échappe à la vue?
Et pourquoi ce ciron, cet atome impuissant,
Est-il lui-même un monde instructif, agissant?
L'ordre le plus exact sur toutes ses parties
Règne sans intervalle et les tient assorties;
Mille insectes vivants nagent dans ses vaisseaux,
Eux-mêmes habités par d'autres animaux :
Mécanisme certain, dont l'heureux Fontenelle
Donne au sexe étonné la première nouvelle.
Les astres, l'air, le feu, jusqu'aux marbres glacés,
Renferment dans leur sein des mondes enchâssés;
Tout est peuple, tout vit : tout parle donc, tout crie
Qu'il est un être, un Dieu, dont la sage industrie
Façonna ces ressorts, régla ces mouvements,
Et par des nœuds secrets lia ces éléments.
Mais toi, qui sur le front portes le nom d'athée,
Écoute la nature en ton cœur révoltée :
Il est un Dieu, dit-elle, apprends qu'il est un Dieu;
Les prodiges du ciel l'annoncent en tout lieu;
La terre qui te porte et l'air que tu respires,
Toi, ton corps, ton esprit, même quand tu conspires
Contre l'auteur divin qui prolonge tes jours,
Soulevés contre toi, te l'annocent toujours :
Ce concert éternel de toute la nature
N'est pas, ainsi que nous, sujet à l'imposture;
C'est le cri général des êtres arrangés,
Exempts de passions, exempts de préjugés.
Tu vois étinceler ces brillants météores,
Rayonner vers le nord ces nouvelles aurores,

Ces globes enflammés qui traversent les airs :
D'un maître universel ils respectent les fers;
Sans lui, comme un torrent on les verroit descendre,
S'abîmer sur la terre; et la réduire en cendre.
Tu vois ces vastes mers dont les flots écumants
Semblent vouloir s'unir aux autres éléments :
Une montagne d'eau roule vers le rivage,
Tous les écueils blanchis annoncent le naufrage;
Cependant l'onde approche et menace ses bords;
Mais un bras invisible en soutient les efforts;
La mer, à son aspect soumise et consternée,
Abaisse devant lui son onde mutinée.
Si le monde physique exige un créateur,
Dans le monde moral il faut un conducteur,
Un juge intelligent, qui par sa vigilance
Excite la langueur, calme la violence,
Et qui, toujours armé, ne laisse au criminel
Que le fragile espoir d'un bonheur temporel :
Sans le culte établi de ce juge suprême
Toute société se détruit d'elle-même.
Non loin d'un bord connu des nochers effrayés,
On voit sortir encor sous des murs foudroyés,
Restes trop malheureux d'une île consumée,
D'effrayants tourbillons de soufre et de fumée.
La nature, autrefois prodigue en ces climats,
Prévenoit les humains, répandoit sur leurs pas
Les faveurs du printemps, les trésors de l'automne,
Et bannissoit les soins que la culture donne.
Un peuple d'écrivains, de l'Europe proscrit,
Aveuglés, corrompus par l'erreur de l'esprit,

Et lassés des erreurs dont l'univers abonde,
Pour sauver leur raison cherchoient un nouveau monde,
Où loin des tribunaux on pût en liberté
Asseoir les fondements de l'incrédulité,
Et sur des bords exempts du pouvoir monarchique
Établir sans péril leur folle république.
Bayle leur enseignoit qu'avec de sages lois
On se passe aisément de prêtres et de rois;
Qu'un sénat composé d'hommes incorruptibles
Retient mieux que la peur des enfers invisibles;
Que la crainte est un frein inutile aux méchants;
Que la raison suffit pour régler nos penchants.
Les voilà rassemblés dans un coin de cette île :
Maîtres indépendants d'une terre fertile,
Ils jouissent d'abord avec sobriété
Des commodes abus d'une ample liberté;
Mais leurs cœurs, amoureux d'une gloire trop vaine,
Étrangère aux vertus et toujours incertaine,
Entraînés à la fin par l'aimant naturel,
Se lassèrent bientôt d'un bien si peu réel.
D'abord la Volupté, mère de tous les vices,
Peupla ces bords heureux de Phrynés, de Narcisses,
De leurs propres attraits lâches adorateurs,
Tour à tour corrompus, tour à tour corrupteurs,
Qui, fiers de n'encenser de Dieu que la nature,
Loin d'écouter sa voix, étouffoient son murmure.
Alors les passions, s'animant par degrés,
Brisèrent du devoir les nœuds les plus sacrés :
L'Orgueil, sous le manteau de la philosophie,
Déroboit ses hauteurs; l'Orgueil se déifie :

Tel le chêne, caché sous l'écorce du gland,
S'élève et porte au ciel son feuillage ondoyant.
Tout change : plus de lois, plus de patriotisme ;
La bienfaisance expire au sein de l'égoïsme.
A qui se plaindre alors? Quel est le tribunal
Réformateur d'un peuple où chaque homme est égal?
Des maîtres, disoient-ils, dans la terre où nous sommes!
Aurions-nous quitté Dieu pour adorer des hommes!
Non, non; notre destin est enfin éclairci :
On est esclave ailleurs, nous sommes rois ici;
Le pouvoir est commun, tout est dans l'équilibre;
Qui respire notre air est sûr de vivre libre.
Mais comment se soustraire aux fureurs d'un jaloux?
Contre un traître, un ingrat, qui nous défendra? Nous;
Nous-mêmes, juges nés de nos propres injures,
Sans secours étranger punirons les parjures.
Tels étoient leurs discours. Mais par l'impunité
Le vice en peu de temps surprit l'autorité;
Et la licence enfin, rompant toutes les digues,
Inonda leur pays de piéges et d'intrigues,
De trahisons, de vols, de meurtres, et d'excès,
Qui, par les citoyens réprimés sans succès,
Désolèrent bientôt ces plaines fortunées,
Et rougirent de sang leurs rives étonnées.
Alors un cioyen, moins fou, moins criminel,
Élevant ses regards vers le trône éternel :
Je reconnois, dit-il, ô toi, dont mon ivresse
M'a caché trop long-temps la profonde sagesse,
Que Dieu seul est l'appui de toutes les vertus;
Nos cœurs par nos désirs sont trop tôt combattus;

La raison luit trop tard, sa lumière obscurcie
Pénètre sans succès dans une ame endurcie;
La probité vulgaire est un masque flatteur
Peu nécessaire au juste, utile à l'imposteur;
Le fantôme des lois est un géant d'argile
Dont on trahit souvent la puissance fragile :
Toi seul, présent à tout, pèses nos actions,
Enhardis nos vertus, brides nos passions :
On échappe aux mortels, mais non pas à ta vue;
L'ame qui fuit tes bras y retombe éperdue :
Il faut (et j'aurois dû, grand Dieu, moins différer),
Pour être vertueux, t'aimer et t'adorer :
Éclaire donc, Seigneur, cette coupable terre !
Il dit. Dieu l'éclaira par le feu du tonnerre.
Un seul, sauvé des traits lancés du haut des cieux,
Dans un fleuve brûlant vit fondre ces beaux lieux;
La flamme les dévore, et cette île charmante
Sous les coups de la foudre est encore fumante.
  Le démon du blasphème est enfin étouffé,
L'athéisme est vaincu; le ciel a triomphé.
Découvrons si jadis la matière agissante
Put rendre par degrés la matière pensante,
Ou si l'intelligence, unie à tous les corps,
De l'univers entier fait mouvoir les ressorts.

LE MATÉRIALISME

D'ÉPICURE.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

L'Orgueil, ne pouvant établir le pur athéisme, invite les philosophes à chercher Dieu dans les seules forces de la nature. Réfutation du système des atomes, embelli par Lucrèce. Éloge du cardinal de Polignac. Spiritualité, immortalité de l'ame. Le matérialisme des anciens philosophes de la Grèce est renouvelé par Spinosa.

Forcé de reconnoître un principe suprême
Qui ne dût son pouvoir et son rang qu'à lui-même,
Le superbe ennemi de la Divinité,
L'Orgueil, alloit plier sous son autorité,
Quand de nouveaux auteurs, instruits à son école,
Ivres des vains succès d'une étude frivole,
S'érigèrent en dieux, et, le compas en main,
Aux mondes débrouillés tracèrent un chemin.
Leucippe, Démocrite, Épicure, Lucrèce,
Cratès, Straton, Zénon, partagèrent la Grèce.
Leur système eût péri dans la nuit du tombeau;

Mais le chantre romain leur prêta son pinceau :
Enflé du fol espoir d'arranger la nature,
Lucrèce osa tracer les effets, la figure
Des atomes roulants dans le vide des airs,
Et de leur sein confus arracher l'univers;
L'ame cessa pour lors d'être immatérielle;
La matière essaya de se croire éternelle;
Et l'enfer, ranimé par ce nouveau poison,
A l'Être tout-puissant ne laissa qu'un vain nom.
O vous, si nos accents touchent encor les ombres,
Si ma voix peut percer dans les royaumes sombres,
Disciple séduisant d'un maître dangereux,
Lucrèce, abandonnez le séjour ténébreux;
Contemplez vos lauriers épars et mis en poudre :
Polignac le premier y fit tomber la foudre.
Votre règne est passé, votre empire est détruit :
Vous trompiez les mortels; Polignac les instruit :
Vénus devant vos pas faisoit marcher les Grâces;
Minerve avec fierté les conduit sur ses traces :
Aussi brillant que vous, plus sage, plus profond,
Du gouffre où vous errez il a percé le fond.
Que les arts réunis consacrent sa mémoire,
Et couvrent son tombeau des rayons de leur gloire :
En saisissant les traits à sa muse échappés,
J'assurerai les coups que sa main a frappés;
La matière apprendra qu'aveugle et fortuite
De l'horreur du néant l'Éternel l'a conduite
Jusqu'à ce jour serein qui l'éclaire aujourd'hui;
Qu'impuissante, inactive, elle a besoin d'appui :
Quoiqu'esclave des corps, exempt de leur ruine,

L'esprit reconnoîtra sa céleste origine,
Et, secouant enfin ses fers embarrassants,
Volera vers le Dieu qui l'enchaînoit aux sens :
L'incrédule, partout éclairé dans son doute,
Verra luire sur lui le flambeau qu'il redoute.
Heureux, en combattant vos principes pervers,
Si ma muse empruntoit le charme de vos vers !

Je vis; mais quelle main, animant la poussière,
A mes yeux étonnés fait briller la lumière?
Retiré tout à coup des ombres du néant,
Me suis-je précédé moi-même en me créant?
Non; la terre échauffa dans ses veines profondes
Des divers animaux les semences fécondes,
Et, s'ouvrant aux efforts d'un feu trop concentré,
Me laissa voir le jour qui m'étoit préparé :
Heureux si les glaçons d'une prompte vieillesse
Sur mon front à jamais respectoient la jeunesse !
Mais le sort des humains m'assure assez mon sort;
Tout en moi doit payer un tribut à la mort :
Assis tranquillement sur un trône de sable,
L'espoir annonce en vain un terme invariable;
La nature est un gouffre où tout court se plonger,
Où tout meurt pour renaître, et renaît pour changer.
Constante, variée, et toujours immortelle,
Elle est tout à la fois uniforme et nouvelle;
Les diverses couleurs dont brillent ses attraits
Raniment sa beauté sans altérer ses traits.

Mais quel heureux hasard, ou quelle intelligence
Des atomes errants a fixé l'inconstance?
Sans doute, dans ce vide, où, poursuivant leur cours,

Ils se cherchoient sans cesse et s'évitoient toujours,
Le temps détermina leur course vagabonde,
Et bannit pour jamais la discorde du monde;
A l'instant, d'un chaos si long-temps répandu
Sortit ce globe immense où rien n'est confondu,
Où tout marche, où tout vit, et sans aucun obstacle
Le miracle toujours est suivi du miracle.

Qu'ai-je dit? quel démon, quel fantôme odieux
A charmé mon esprit et fasciné mes yeux?
Vaines illusions, cessez de me séduire!
Un Dieu, mortels, un Dieu pouvoit seul nous produire.
Eh! quel autre que lui par des liens puissants
Uniroit à nos corps la reine de nos sens,
Notre âme? A ce grand nom, mes doutes volontaires
Vont céder sans effort aux rayons salutaires
Que sur moi la raison s'empresse de lancer,
Et que la sombre erreur ne sauroit effacer.

Croirai-je qu'un amas d'atomes invisibles,
Étendus, figurés, sans être divisibles,
Toujours prêts à s'unir, et toujours séparés,
Par les jeux du hasard furent incorporés?
Puis-je, sans la trahir, assurer que mon ame
Soit l'ardente vapeur d'une subtile flamme
Que son activité fait mouvoir en tous sens?
Esclave de la mort, tributaire des sens,
Elle se juge en vain immuable, éternelle;
Jusqu'à ses jugements, tout est matière en elle;
L'ame n'est qu'un tissu d'invisibles ressorts.
Mais quoi! le mouvement fait-il penser les corps?
Il donne, j'en conviens, la stérile puissance

De remplir, parcourir l'espace et la distance;
Mais j'ignorois encor que son vaste pouvoir
Nous fît douter, juger, comparer, et vouloir;
Qu'il fût l'auteur des lois, l'inventeur des maximes,
L'orateur des vertus, le scrutateur des crimes;
J'ignorois qu'un léger ou fort ébranlement
Semât dans nos écrits la force ou l'agrément,
Que l'agitation d'une poussière fine
Guidât le grand Corneille et le tendre Racine,
Et que d'un tourbillon imperceptible aux yeux
Sortissent les projets des hardis Richelieux.
O honte ! il est encor, dans le siècle où nous sommes,
Des hommes empressés à dégrader les hommes,
A priver lâchement toute l'humanité
D'un bien qui l'associe à la Divinité !
Qui put leur inspirer ces horribles systèmes?
Narcisses indulgents, ils s'adorent eux-mêmes.
Ah ! que ne viennent-ils, puisqu'ils savent s'aimer !
Apprendre à se connoître, apprendre à s'estimer!
  Je vais de leurs erreurs dissiper les fantômes,
Définir le hasard, proscrire les atomes,
Qui, dans le vide immense émus comme des flots,
Ne pouvoient en effet enfanter qu'un chaos.
  Quand je jette les yeux sur la nature entière,
Je vois, parmi les corps soumis à la lumière,
Que la moitié s'agite et se meut par degré;
L'autre pense, raisonne, et décide à son gré.
  Si la terre n'a pu de sa propre substance
Tirer ce mouvement et cette intelligence,
Il faut qu'un bienfaiteur prompt à la soulager

Ait caché dans son sein ce trésor étranger.
Examinons d'abord, en suivant ce système,
Si la matière a pu se mouvoir d'elle-même.
Le globe que j'habite a-t-il toujours été?
Doit-il son existence à la nécessité?
Dirois-je avec raison de tout corps, de tout être :
Ce corps est éternel; s'il est, il devoit être;
Ainsi que le néant existe sans secours,
Uniforme en ce point, l'être exista toujours?
Étrange aveuglement des modernes sophistes!
Inutile détour des matérialistes!
On parle du néant : à rien il ne faut rien;
Mais quel être ici-bas existe sans soutien?
Nommez l'esprit de l'homme accident ou substance,
Un certain mouvement lui donna l'existence.
Par qui fut imprimé ce mouvement nouveau?
Quel être antérieur alluma ce flambeau?
La matière auroit-elle une essence divine?
Mais tout annonce en elle et marque une origine;
Indigente et prodigue, elle acquiert chaque jour
Tous les biens qu'elle absorbe et répand tour à tour.
Cette terre brillante étoit hier obscure;
Brute, elle se polit; immonde, elle s'épure;
Elle emprunte ses dons, subsiste de bienfaits;
En un mot elle rend, et ne donne jamais.
Qu'on sonde sa nature, aujourd'hui moins cachée;
Y verra-t-on jamais l'existence attachée?
Son mouvement enfin, commun ou différent,
Est à son sein stérile encor moins inhérent.
Dans un profond repos je conçois la matière;

Docile, elle obéit à la cause première
Qui, d'un souffle étranger agitant ses ressorts,
Communiqua la vie et l'ame à tous les corps.
Mais comment expliquer le monde d'Épicure,
Où tous les mouvements naissent de la nature?
S'ils sont essentiels que devient le repos?
Écoutons son disciple; il l'explique en ces mots:
Au sein des corps, dit-il, qu'on appelle sensibles,
Le mouvement produit des guerres invisibles,
Où l'atome subtil, à l'abordage enclin,
Tourne autour de l'atome, et le surprend enfin;
De cet effort égal de toutes leurs parties,
Par des liens communs fortement assorties,
Naît le calme apparent, le repos simulé
De ce peuple inquiet dans les corps rassemblé...
Quel paradoxe absurde! et quel honteux système!
Laissons les corps à part. Mais l'atome lui-même,
Mais les points différents dont il est composé,
Ou sont dans un repos follement supposé,
Ou dans un mouvement aveugle et nécessaire.
Aux lois de l'univers l'un et l'autre est contraire:
S'ils sont dans le repos, tout se livre au sommeil,
Et rien ne peut du monde assurer le réveil;
Il faut pour le hâter qu'un moteur plus habile
Ébranle le premier la matière immobile:
S'ils sont en mouvement, ils portent dans le sein
De la corruption le principe certain.
De ce raisonnement achevons de conclure
Qu'un mouvement reçu fait durer la nature;
Mais s'il est à son sein par elle-même uni,

La nature s'altère, et le monde a fini.
  Le hasard, qui du peuple a fasciné la vue,
N'est que le simple effet d'une cause inconnue;
Ainsi, quand pour ranger le monde avec tant d'art,
On emprunte les noms de destin, de hasard,
On convient que le monde a reçu l'harmonie,
Sans vouloir remonter à sa source infinie.
Quand on ignore tout, pourquoi donc enseigner?
Quand on porte des fers, pourquoi vouloir régner?
L'homme, si pénétrant, est pour l'homme un problème:
Il sonde l'univers; qu'il se sonde lui-même.
Le néant nous entoure, il nous presse, il nous suit;
Et nous voulons percer l'infini qui nous fuit!
Quelle étrange fureur d'ennoblir la matière,
Et d'enchaîner l'esprit au sein de la poussière!
Assurons le haut rang d'où l'on veut le chasser,
Et dépouillons le corps du pouvoir de penser.
  La matière n'a pu se donner la pensée;
Maxime que je trouve en mon ame tracée.
Est-ce de son repos, ou de son mouvement,
Que partent les rayons de notre entendement?
Son repos est l'effet d'un état léthargique,
Inhabile à répondre à la force énergique
De l'esprit, qui s'élance au milieu des éclairs,
Et qui, dans un clin-d'œil embrasse l'univers.
Est-ce le mouvement, devenu plus rapide
Par les chocs redoublés d'un tourbillon fluide,
Qui pourroit triompher, par ses efforts hardis,
De la stupidité de nos sens engourdis?
Quel prodige inouï! quelle métamorphose!

L'effet de la matière est plus grand que sa cause !
Le pouvoir de s'étendre et de changer de lieu
Enfanteroit l'esprit, cette image d'un Dieu !
Mais comment le transport de l'espace à l'espace,
Le droit d'avoir deux bouts, un centre, une surface,
De fuir, de retourner avec célérité,
Donneroit-il au corps cette sublimité ?
L'atome, renfermé dans sa courte atmosphère,
Peut-il, comme mon ame, étendre sa carrière,
Échapper sans effort aux chaînes de mes sens,
S'ouvrir même les cieux par ses regards perçants ?
Peut-il dans le passé chercher les faits célèbres,
Du profond avenir éclairer les ténèbres,
Créer, ressusciter les arts et les talents,
Et fixer en un point l'immensité du temps?
Peut-il, pour dire plus, recourbé sur lui-même,
Réfléchir, consulter s'il me hait ou s'il m'aime,
Revenir sur ses pas, et variant toujours,
D'un mouvement physique interrompre le cours?
Dans des abstractions où l'esprit le plus sage
S'enfonce avec frayeur, et souvent fait naufrage,
Pourroit-il démêler jusqu'aux linéaments
Qui nuancent entre eux nos divers sentiments,
Diviser des degrés obscurs, métaphysiques,
Et suivre des calculs profonds, géométriques?
L'homme de ses plaisirs comme de ses douleurs
Dans un prisme épuré sépare les couleurs;
Une teinte de plus en fait la différence :
Il saisit finement cette foible nuance;
Il perce la nature avec sagacité,

Et sonde ses replis avec subtilité;
Le compas à la main, il mesure, il divise
Jusqu'au point idéal que l'esprit analyse :
Mais quel est le compas habile à mesurer
Le doute, le remords qui vient me déchirer?
Ajoutons à ces traits ces élans de notre ame,
Ces désirs infinis d'un bonheur qui l'enflamme,
Ce vide de nos cœurs, cette ardeur de chercher,
Cette soif qui demande un Dieu pour l'étancher :
De là ce sentiment, cette intime assurance
De voir finir le corps et non pas l'espérance,
Ce gage précieux de l'immortalité,
Cet enfant de nos cœurs et de la vérité.
L'être simple n'a rien qui puisse le dissoudre;
Tout être composé doit se réduire en poudre;
Il faudroit que Dieu même anéantît l'esprit:
Pur, il est séparé du germe qui périt.
Dans les êtres vivants la mort est la rupture
Du pivot qui soutient leur foible architecture :
Qui n'a point de ressorts l'un dans l'autre enchâssés
Ne craint point de les voir rompus et dispersés.
L'ame est inaltérable; et, grand Dieu, ta justice
Demande qu'elle vive, ou pour punir le vice
Des tributs des mortels et d'honneurs entouré,
Ou pour aider le juste indigent, ignoré,
Qui, fui par les grandeurs, les méprise en silence,
Et borne à la vertu toute son opulence.
Ainsi s'annonce à nous l'éternel Créateur;
De l'esprit et des corps sage modérateur.
Des êtres dispersés la terre est la semence,

Tout change, dit Lucrèce, ainsi que tout commence;
Plus la fatale mort ensanglante ses mains,
Plus les tombeaux féconds reproduisent d'humains :
Ainsi tout est sorti du sein de la nature,
Et tout ce qui périt devient sa nourriture.

Lucrèce, ouvre les yeux, vois l'immense grandeur
Du gouffre dont tu veux sonder la profondeur;
Vois ce globe étonnant dont tu n'es qu'un atome,
Ces astres où se perd l'orgueil de l'astronome;
Et toi-même, égaré dans l'abîme des cieux,
Tremble d'avoir proscrit leur maître impérieux.
Ah! si des passions la voix séditieuse
N'eût armé contre lui ta muse ambitieuse;
Si l'Orgueil, cet opprobre et le fils des talents,
N'eût guidé dans l'erreur tes pas encore tremblants,
Tu n'eusses point osé dans des écrits impies
Vomir contre le ciel le poison des harpies,
Au rang des animaux abaisser les mortels,
A la face des dieux foudroyer les autels,
Et, pour combler enfin ta vanité profonde,
Te nommer l'architecte et le moteur du monde.

Puissance du Très-Haut, foiblesse des humains,
Que vous distinguez bien les œuvres de leurs mains!
Quel œil si fasciné pourroit y méconnoître
La marque de l'esclave et l'empreinte du maître?
Dieu créa l'univers : l'univers a duré;
Dans ses vieux fondements il n'est rien d'altéré;
Le temps qui détruit tout ne sauroit le détruire :
Mais si la même main qui daigna le produire
Brise de ses ressorts les liens mutuels,

Ou retire un instant ses secours actuels,
La nature aussitôt, ardente et consumée,
Se détruit d'elle-même, et s'exhale en fumée.
Tel est l'abîme immense où Lucrèce est entré;
Le flambeau dans les mains, il s'y trouve égaré :
Trop vain pour recourir au principe suprême,
Il cherche un créateur dans la nature même :
Des atomes flottants il combine le cours :
Mais la nuit du chaos l'environne toujours;
Renfermé sans espoir dans ce dédale énorme,
La nature à ses yeux paroît toujours informe;
Il n'a jamais conçu les ressorts différents
Qui guident vers leur fin les atomes errants.
Quel souffle répandu sur cette masse aride
Fit mouvoir tant de corps suspendus dans le vide?
S'ils furent séparés, qui put les réunir?
S'ils furent assortis, qui put les désunir?
Partout où la raison ne tient pas la balance,
D'un aveugle pouvoir règne la violence;
Il n'est plus de rapports, de penchant, ni de choix;
L'immuable destin dicte toutes les lois.
Ainsi par un seul coup l'on renverse Épicure :
Le chaos qui régna sur toute la nature,
Et que Lucrèce en vain s'imagina percer,
N'a dû jamais finir, ni jamais commencer.
Le hasard est un nom qu'inventa l'ignorance,
Et qui de nos esprits marque l'insuffisance;
Enfant de la discorde et de l'aveuglement,
Pouvoit-il imprimer ce sage mouvement,
Cet ordre, cet accord, et cette sympathie

Qui depuis six mille ans ne s'est point démentie?
Mais c'est trop dissiper la ténébreuse horreur
Où cherche à s'engloutir le démon de l'erreur.
Cessons de l'attaquer dans ses retraites sombres :
Le soleil est-il fait pour éclairer les ombres?
Qu'on préfère au grand jour la lueur du tombeau;
Enfants de la lumière, adorons son flambeau.
Que des mortels nourris dans le sein de l'ivresse
Révèrent le chaos où s'est perdu Lucrèce;
Que l'Orgueil, si docile à ce législateur,
Élève des autels au hasard créateur :
Plus sage et moins hardi, j'aime mieux reconnoître
Un esprit éternel, que le destin pour maître.
Si tout par le hasard fut jadis assorti,
Tout par lui désormais peut être anéanti :
Qui fut assez puissant pour mouvoir, pour produire,
Doit l'être encore assez pour dissoudre et détruire.
Enfin, par mes vertus et mes déréglements,
Je monte jusqu'au Dieu juge des sentiments,
Qui sans cesse m'instruit, me corrige, et m'éclaire;
Objet de ses bontés, objet de sa colère,
Je lui dois tour à tour mon trouble, mes remords,
Ma crainte, mon espoir, mes succès, mes efforts.
En cherchant ce qu'il est je vois ce que nous sommes;
Et, par l'abaissement et la grandeur des hommes,
Je dois avec transport reconnoître aujourd'hui
Qu'on est tout avec Dieu, mais qu'on n'est rien sans lui.
Telle qu'on vit jadis dans les marais de Lerne
L'hydre exhaler au loin les vapeurs de l'Averne :
Sept dragons s'élevoient de son corps tortueux;

Le fer frappoit en vain ce monstre impétueux;
Du fils de Jupiter la massue impuissante
Écrasoit sans succès sa tête renaissante;
Son sang donnoit la vie à des dragons nouveaux;
Même en les partageant la mort brisoit sa faux:
Alcide ne soumit cette hydre révoltée
Qu'en opposant la flamme à sa rage indomptée.
Telle on a vu l'erreur, dans des siècles obscurs,
Répandre le venin de ses dogmes impurs :
Rien ne put arrêter ses funestes ravages;
Son poison circula dans les veines des âges,
Y porta le levain de la corruption,
Le germe de la fraude et de l'illusion.
En tout temps, en tout lieu, l'erreur fut combattue,
Jamais exterminée, et toujours confondue.
La seule vérité par son feu pénétrant
Peut consumer enfin ce monstre dévorant.
 Ainsi Cratès, Zénon, et leur superbe école,
De l'immense nature avoient fait leur idole;
Une ame universelle agitoit ce grand corps.
Spinosa, remuant la poussière des morts,
Ressuscita l'erreur d'une substance unique;
Il osa rejeter tout mal, même physique,
Du terrible avenir écarter les horreurs,
Étouffer des remords les utiles terreurs;
Tout fut Dieu, tout fut bien : et cet affreux système,
Embelli de nos jours, corrompt la raison même.
De cette secte impie ébauchons le tableau.
 Sublime vérité, prête-moi ton pinceau!
Loin du faste et du bruit, viens dans la solitude

Transformer en lauriers les ronces de l'étude.
Il faut, et je le sens, pour entendre ta voix,
Unir la paix du cœur au silence des bois.

LE SPINOSISME.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Exposition poétique du spinosisme. Absurdité de ses principes. Conséquences de ce système par rapport à la morale. Portrait de la cour. Puissance de la vertu. Réfutation de l'optimisme. L'Orgueil ne pouvant déterminer les hommes à l'athéisme, leur fait embrasser le système plus spécieux des déistes.

Enfin je vous revois, bois antique et sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage
Au luxe des cités, à la pompe des cours;
Où, quand la raison parle, elle convainc toujours;
Où l'ame, reprenant l'autorité suprême,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même :
Esclave dans Paris, ici je deviens roi;
Cette grotte où je pense est un Louvre pour moi.
La sagesse est mon guide, et l'univers mon livre;
J'apprends à réfléchir, pour commencer à vivre.
C'est ici que la saine et profonde raison
De mon esprit captif élargit la prison,
Quand, armé du flambeau de la philosophie,
Je démasquai l'erreur, que l'Orgueil déifie,

Que toléra long-temps le Batave séduit,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude,
Muse, rappelez-moi le mémorable jour
Où la vérité même, éclairant ce séjour,
Du dieu de Spinosa m'offrit la vive image :
Elle étoit sans bandeau; peignons-la sans nuage.
Loin du faste imposant et toujours onéreux,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux;
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du profond Spinosa je creusois le système,
Et, de son athéisme éclairant les détours,
A Dieu qu'il outragea j'adressois ce discours :
Descends, grand Dieu, descends dans ma retraite obscure;
Pénètre mon esprit de cette clarté pure
Dont les sages, témoins de ta félicité,
Partagent avec toi l'heureuse immensité;
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse,
Enflamme mon esprit, et mûris ma sagesse;
Viens à moi, je t'implore... Un feu pâle et soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein.
Je crus être témoin de la chute du monde;
Les astres, égarés dans une nuit profonde,
Sous le grand arc du ciel vainement suspendus,
Roulèrent dans les airs, ensemble confondus.
Tout parut s'abîmer; moi seul, calme et tranquille,
Je vis l'affreux chaos entourer mon asile.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité.
Plongé dans le silence et dans l'obscurité,

Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre :
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant, que dis-je ? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier ;
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible,
Ses cheveux, des forêts ; son œil sombre et terrible
Une fournaise ardente, un abîme enflammé :
Je crus voir l'univers en un corps transformé ;
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines ;
Le profond océan écume dans ses veines ;
La robe qui le couvre est le voile des airs ;
Sa tête touche aux cieux, et ses pieds aux enfers.
Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare ;
Mais, dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, moins saisi qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité,
Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu ;
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu :
Spinosa le premier prouva mon existence ;
Je suis l'être complet, et l'unique substance :
La matière et l'esprit en sont les attributs :
Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres ;
Je suis le souverain de tous les autres maîtres :
Les membres différents de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout, dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre, et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde ;

Et c'est l'accord heureux des êtres réunis
Qui comble mes trésors, et les rend infinis.
Cesse donc de borner ma puissance divine.
Je suis tout; tout en moi puise son origine.
Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
Et selon leur structure anime leurs ressorts:
Mais le feu de l'esprit ne s'échappe et n'émane
Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'organe;
Si le voile est épais, l'esprit éclate moins;
S'il est plus délié, libre alors de tous soins,
Il brise le tissu de ses liens rebelles,
Et jusque dans le ciel lance ses étincelles.
De cet être ignoré, de cet être puissant
Admire, reconnois le principe agissant.
Mon corps est le monceau de toute la matière;
L'union des esprits forme mon ame entière. »
Il dit; mais, de cent coups à l'instant foudroyé,
Comme un foible cristal le colosse est broyé.
L'obscurité s'enfuit; le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.

Je vois, ô vérité, dans ce hardi tableau,
Que l'erreur sur le trône est près de son tombeau;
Tu peux seule briller et plaire toute nue.
La fraude découverte est déjà confondue:
Elle doit son prestige à son obscurité;
Mais ton juste pouvoir dépend de ta clarté.
Que ta flamme en tout lieu me guide et m'accompagne.
De mes premiers travaux sois la digne compagne.
Le colosse est tombé, mais ses vastes débris
Dérobent les serpents que son sein a nourris.

Spinosa, si vanté, puisa son imposture
Dans les membres épars du monde d'Épicure.
Le maître séducteur est déjà terrassé,
Et je vois le disciple à demi-renversé :
Qu'il convienne en ce jour qu'un énorme assemblage
Ne peut jamais d'un Dieu nous présenter l'image ;
Que la Religion règne au fond de nos cœurs,
Qu'elle maintient les lois, qu'elle sauve les mœurs ;
Et qu'enfin la vertu, qu'il traite de chimère,
Est de nos vrais plaisirs la compagne et la mère.

Tout est Dieu ! m'a-t-on dit. L'ai-je bien entendu?
Le vice le plus bas, la plus noble vertu,
Auroient le même auteur et la même naissance !
Dieu pourroit réunir le crime et l'innocence,
Et, poussant le contraste au degré le plus haut,
Remplir tout à la fois le trône et l'échafaud !
Tout est bien dans un siècle où la misère abonde,
Où l'Orgueil, la Folie, ont envahi le monde,
Où la chute est toujours voisine du succès,
Où l'excès est sans cesse à côté de l'excès !
Tout est Dieu ! disons-nous. Eh ! le siècle où nous sommes
A peine a-t-il produit, non des dieux, mais des hommes !

Quel étrange système et quel aveuglement
D'unir en un seul tout un long enchaînement
D'êtres qui, séparés par diverses essences,
Existent sans soutien, sont autant de substances !
Je veux que l'univers compose un même tout,
Mais ses membres distincts sont divisés partout :
Le cercle et le triangle ont diverse nature.
Grand Dieu, vous n'êtes plus cette substance pure

Que le souffle du temps ne pouvoit altérer,
Mais un vaisseau léger qu'Éole fait errer!
Vous prenez en un jour mille formes nouvelles;
Vos biens sont passagers, vos peines éternelles;
Vous êtes impassible, et toujours vous souffrez;
Vous êtes immortel, et, grand Dieu, vous mourrez!
Spinosa confondit et l'esclave et le maître.
Séparons Dieu de l'homme, et le néant de l'être;
Cessons de l'avilir en unissant à lui
Un monde dont il est le principe et l'appui:
Il seroit moins puissant s'il avoit nos richesses,
Et pour lui nos vertus ne sont que des foiblesses.
Suivons de l'univers les ordres différents;
Parcourons les états, et mesurons les rangs.
Le monde est une mer dont en tout temps les sages
Ont contemplé de loin le calme et les orages:
Du chaos de la cour sondons la profondeur;
Des dieux qu'on y révère observons la grandeur;
Démêlons la droiture, où démasquons les vices
Des modernes Burrhus et des nouveaux Narcisses;
Au politique habile arrachons le bandeau;
Au fourbe ténébreux présentons le flambeau:
Et nous verrons alors si Dieu, si la sagesse
Unit tant de grandeur avec tant de bassesse.
Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille et la haine et l'amour;
Où la vertu, modeste, et toujours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie!
Tout présente en ces lieux l'étendard de la paix:
Où se forge la foudre il ne tonne jamais;

Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes;
Théâtre de la ruse et du déguisement,
Le poison de la haine y coule sourdement.
Il n'est point à la cour de pardon pour l'offense;
Hommes dans leurs arrêts, et dieux dans leur vengeance,
Les courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Partout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui, cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié,
Appelle sur ses pas l'amour et la pitié,
Redouble les serments, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare son fiel en répandant des larmes;
La rage dans le cœur et la paix dans les yeux,
Même en les invoquant elle trahit les dieux;
Elle attaque à la fois le rang et la fortune;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de ce dragon les yeux étincelants;
Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talents.
    A ces traits que penser d'un horrible système
Où Dieu, tout à la fois favori de lui-même,
Rival ambitieux, et ligueur inconstant,
Fonde, élève, et détruit son empire flottant?
Tantôt adroit Ulysse, imprudent Salmonée,
Ajax blasphémateur, religieux Énée;
Objet de son estime, objet de ses mépris,
Il est Thersite, Hector, Ménélas et Pâris;
Assemblage imparfait de force et de foiblesse,
Infâme dans Tarquin, et chaste dans Lucrèce;

Fauteur de l'ignorance, inventeur des beaux-arts,
Foible comme Vénus, effrayant comme Mars,
Il fait voler ensemble et l'aigle et la colombe;
C'est un ruisseau qui fuit, c'est un torrent qui tombe;
Hardi dans ses projets, tremblant dans les revers,
Il a du vil esclave et l'orgueil et les fers;
Image de la paix, image de la guerre,
Réunissant en lui l'enfer, le ciel, la terre,
Protecteur du mensonge et de la vérité,
Quel trait lui reste-t-il de la Divinité?
  Sortez, sortez enfin de ce chaos énorme;
Abandonnez un dieu moins puissant que difforme,
Qui, malheureux auteur des vices des mortels,
Blasphème, et s'avilit jusque sur ses autels.
  Spinosa n'a fondé son nouvel athéisme
Que sur l'antique erreur du matérialisme:
Si l'ame qu'il unit à tant d'êtres divers
Est un esprit distinct des corps de l'univers,
Il faut qu'alors, frappé du feu de l'évidence,
Il reconnoisse au moins une double substance;
Si cette ame est matière, il tombe enseveli
Dans les sombres erreurs dont Lucrèce est rempli.
  Le trouble de nos cœurs s'oppose à l'optimisme;
Le cri des malheureux en détruit le sophisme.
Le bonheur, fugitif dans ces terrestres lieux,
Échappe à nos désirs, et ne règne qu'aux cieux.
Cette félicité que notre cœur espère,
Dont il ne jouit pas, à l'homme est étrangère.
  Que répond Spinosa? Libre de préjugés,
Il méprise le joug dont nous sommes chargés:

« Maintenez, nous dit-il, le frein des lois civiles,
La rigueur des sénats, la police des villes;
Dans le sang et les pleurs n'osez tremper vos mains;
Plus polis que les Grecs, plus grands que les Romains,
Soyez le germe heureux et la tige féconde
Des vertus des héros et du bonheur du monde;
Vos titres, non vos jours, deviendront immortels.
Mais qu'importent aux morts l'encens et les autels?
Dois-je m'inquiéter qu'un reste de ma cendre
Occupe avec éclat le tombeau d'Alexandre?
Le faste nous suit-il dans la nuit du cercueil?
La gloire est-elle utile à qui n'a plus d'orgueil?
Osez braver des lois que vous pouvez enfreindre;
Otez la foudre aux dieux en cessant de la craindre.
L'homme dans l'univers ne doit aimer que lui;
Son bonheur est sa loi, sa règle et son appui:
Ainsi que la vertu le crime est chimérique;
Tous deux sont les enfants de notre politique:
L'audace et la valeur nous ont donné les rois,
L'ignorance les dieux, et la crainte les lois:
Mais devant la raison rien n'est illégitime;
Le cruel assassin ainsi que sa victime
Par des moyens divers satisfont au devoir;
L'un doit porter le coup, l'autre le recevoir.
Pourquoi donc distinguer les saints et les profanes?
Toutes les passions dépendent des organes;
Que l'homme en soit esclave, ou qu'il en soit vainqueur,
Leur germe est dans les sens, et non pas dans le cœur.
Disons mieux: tous les maux dont notre orgueil murmure
Sont des ressorts cachés dont se sert la nature;

Et, pour tout renfermer dans un trait plus frappant,
Le bien est l'existence, et le mal le néant.
Effacez donc les noms de vertus et de crimes:
En est-il?... » Arrêtez, je connois vos maximes.
Selon vous tout est Dieu; selon vous tout est bien;
La vertu n'est qu'un nom, et le crime n'est rien.
Mais si de tous les deux j'établis l'existence,
Dieu pourra réunir le vice et l'innocence;
L'être simple et parfait aura le droit affreux
D'unir et d'allier les contraires entre eux.
Il est une vertu : qui méconnoît ses charmes
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes,
Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Il est une vertu dont la puissance active
Commande aux passions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre ame à la séduction,
Au sein de ses erreurs désabuse Ixion,
Et, d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage:
Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
Pourra-t-il la confondre avec son oppresseur,
Avec le vice impur, ce complaisant barbare
Qui souffle dans nos sens le poison qu'il prépare,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs?
Ouvrez de la nature, ouvrez le sein fidèle,
Vous y verrez briller une loi digne d'elle,
Dont le pouvoir s'étend sur les peuples divers,
Et que le ciel rendit commune à l'univers.

La nature établit trois principes durables,
Du devoir des mortels règles invariables.
L'un est cette équité qui, la balance en main,
Pèse d'un poids égal les droits du genre humain;
De la séduction redoutable ennemie,
Elle prévient l'erreur de Thémis endormie:
L'autre est ce frein heureux que l'homme modéré
Oppose aux passions dont il est dévoré,
Ce calme de l'esprit qui conserve un cœur libre,
Et de l'égalité rassure l'équilibre:
Le dernier est enfin ce sentiment flatteur
De notre ame qui s'ouvre aux dons du bienfaiteur,
La sensibilité de la reconnoissance,
Qui doublant le bienfait double la jouissance.
Ces lois ont précédé celles que nos auteurs
Reçurent les premiers de nos législateurs:
Qui les suit constamment écoute la nature;
Qui les méprise est fou; qui les trahit, parjure;
Qui détruit leur pouvoir blesse l'humanité,
Et brise tous les nœuds de la société.

Il est si naturel d'embrasser des maximes
Que l'intérêt commun doit rendre légitimes!
Spinosa pouvoit donc, par ce simple moyen,
Et distinguer le mal, et concevoir le bien.
La vertu n'est qu'un nom! Pourquoi donc l'innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance?
D'où vient qu'une bergère, assise sur les fleurs,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
Impose à ses amants surpris de sa sagesse?
Sévère avec douceur et tendre sans foiblesse,

Elle a l'art de charmer sans rien devoir à l'art;
Son devoir est sa loi, sa défense un regard,
Qui, joint à la fierté d'un modeste silence,
Fait tomber à ses pieds l'audace et la licence.
D'où vient qu'un villageois, assis sous cet ormeau,
Juge des différents qui naissent au hameau?
Pauvre, foible, et courbé sous le fardeau de l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le roi du voisinage?
Les pasteurs rassemblés viennent autour de lui
Chercher dans ses leçons leur joie et leur appui.
Eh! ne voyez-vous pas qu'amant de la sagesse,
Il est juste sans faste et prudent sans finesse,
Et que, l'intégrité conduisant ses projets,
De ses concitoyens il s'est fait des sujets?
La vertu sous le chaume attire nos hommages;
Le crime sous le dais est la terreur des sages.
Qui foule aux pieds les lois, le trône et les autels,
Est l'opprobre du monde et l'horreur des mortels.
Dire que tout est bien, c'est dire aux parricides,
Frappez, ensanglantez vos armes homicides;
Sujets, révoltez-vous; rois, soyez des tyrans;
Fiers vainqueurs, insultez aux vaincus expirants;
C'est rompre tout lien, franchir toute barrière;
C'est d'opprobre et de sang couvrir la terre entière.
Tout est bien! dites-vous. Qui peut le concevoir
Est un monstre rebelle à la gloire, au devoir;
Aussi froid pour l'honneur qu'insensible à la honte,
Est-il d'affreux excès où sa fureur ne monte?
Teint du sang de ses rois, teint du sang paternel,
Il se refuse encor le nom de criminel.

Aux meurtres, à l'inceste, ajoutez le blasphème;
Enfoncez le poignard dans le sein de Dieu même;
Faites rougir l'honneur, la nature et l'amour;
Par des crimes nouveaux épouvantez le jour:
Déjà tout votre sang se glace dans vos veines;
Mais son cœur est tranquille, et vos terreurs sont vaines.
O toi, viens enchaîner ce monstre furieux,
Auteur de la vertu, descends du haut des cieux!
Pour confondre l'orgueil de ces sectes frivoles
Il faudroit un tonnerre, et non pas des paroles.
Mais, hélas! l'amour-propre égare leurs esprits;
Contempteurs de la foudre, ils craignent le mépris.
Achevons d'éclairer l'adresse et l'imposture
Dont ils voilent l'horreur de leur morale impure:
« Faire Dieu créateur d'un monde malheureux
Où les jours les plus purs sont des jours ténébreux,
Où le travail, la faim, les pleurs et l'esclavage,
De la mort qui les suit offrent partout l'image,
N'est-ce pas lui ravir l'amour et la bonté,
Attributs éternels de la divinité? »
Quoi donc! vous refusez à ce juge équitable
Le pouvoir de punir un esclave coupable;
Et vous pensez que Dieu, prisonnier dans nos corps,
Partage nos douleurs, nos craintes, nos remords!
Vous êtes si surpris des malheurs de la terre,
Et vous y soumettez le maître du tonnerre!
Non, vous ne croyez pas à ces folles erreurs;
L'intérêt de tout homme est de sauver les mœurs.
Soutenez hardiment que les lois font le crime;
Que sans nos préjugés tout seroit légitime;

Qu'ainsi le bras sanglant d'un barbare assassin
Sans blesser la vertu se plonge dans mon sein.
Mais quel voile aurez-vous pour couvrir la misère
De Dieu même abreuvé d'une douleur amère,
Qui sent le fer aigu pénétrer dans son flanc,
Et le poison corrompre et dévorer son sang?
Non, l'antique Straton, non, Spinosa lui-même
N'ont jamais dans leur cœur adopté ce système:
Un Dieu les effrayoit; et, n'osant le nier
Ils ont à la nature osé l'associer.
Ainsi, pour étouffer un remords trop funeste,
L'Orgueil leur fit admettre une erreur manifeste.
Mais le fier ennemi de la Divinité
Voit tomber leurs écrits sans être épouvanté:
Il devoit peu de gloire à ces obscurs sophistes;
Il aime mieux armer les modernes déistes,
Et nous prêcher un Dieu qu'on ne peut définir,
Trop grand pour se venger, trop bon pour nous punir,
Qui, rempli de sa gloire, insensible à nos vices,
Regarde avec dédain nos foibles sacrifices.
Tel l'aigle impérieux, planant au haut des airs,
Des timides oiseaux méprise les concerts.

LE DÉISME.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

Le déisme n'est qu'un athéisme déguisé. Ce système, inventé par l'Orgueil, est défendu par la Volupté. Portrait de la Volupté et de l'Attrait. Exposition, réfutation du déisme. L'orgueilleuse philosophie conduit au pyrrhonisme et à l'incrédulité.

L'athéisme, autrefois si fier et si superbe,
Humilié, proscrit, rampe aujourd'hui sous l'herbe;
Mais, par le châtiment moins vaincu qu'effrayé,
Il ronge le carreau dont il est foudroyé,
Et, s'élevant encor du sein de la poussière,
Il vomit sur lui-même une vapeur grossière
Qui déguise l'horreur de sa difformité,
Et le rend dangereux avec impunité :
C'est là, c'est dans le sein de la nuit la plus sombre
Qu'il enfante à loisir des systèmes sans nombre,
Que l'erreur aussitôt répand dans l'univers,
Et dont notre ignorance embrasse les travers.
C'est ainsi que, changeant et de nom et de formes,
Ce monstre vit toujours dans ses enfants difformes;

Soit que, de la licence orateur dangereux,
Il abandonne tout au hasard ténébreux
Qui, du vaste univers architecte commode,
Produisit sans puissance et régla sans méthode;
Soit que, ne gardant plus ni borne ni milieu,
Il dise effrontément: L'univers seul est Dieu,
La matière et l'esprit composent son essence,
Lui ravir un seul don c'est borner sa puissance;
Soit qu'enfin, plus adroit et non moins dangereux,
Il s'écrie : O mortels, vivez, soyez heureux,
La nature y souscrit, Dieu même le commande;
Les plaisirs sont l'encens qu'à nos cœurs il demande....
Ciel! quel funeste encens! quels infâmes tributs!
N'offrez point vos plaisirs, mais offrez vos vertus;
Apportez-lui des cœurs guidés par son exemple,
Tel est le pur encens qu'on brûle dans son temple.
  C'est donc pour être heureux que les foibles mortels
Refusent à leur maître un culte et des autels!
Honteux de soutenir l'horreur de l'athéisme,
Mais fiers d'avoir levé l'étendard du déisme,
Ils nous peignent un Dieu trop grand pour se venger
Sur d'humbles vermisseaux qui n'ont pu l'outrager.
Voilà sous quels dehors l'ame voluptueuse
Cache de ses erreurs la source tortueuse :
Elle confesse en vain un être créateur;
Cette foi chimérique est un voile imposteur
Qu'a tissu de ses mains l'adroite hypocrisie,
Et qui des passions nourrit la frénésie.
  Le plaisir est le dieu qu'on adore aujourd'hui;
Mais le remords vengeur s'élève contre lui :

Il faut, pour écarter ce censeur trop austère,
De la Religion changer le caractère,
D'une foi sainte et pure abaisser la grandeur,
Rejeter de ses lois l'auguste profondeur,
Et, pour se délivrer de leur joug incommode,
Changer insolemment de Dieu comme de mode;
Il faut de l'avenir anéantir l'espoir,
Et jouir du matin sans réfléchir au soir.
Il est une Vénus, non celle qu'Idalie
Vit allaiter l'Amour et nourrir la Folie,
Que Neptune admira, que couronna Pâris,
Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris,
Mais celle qui remplit les airs, la terre, et l'onde,
Fantôme du bonheur, et déesse du monde;
Ses lois sont nos penchants, ses armes nos désirs,
Ses biens l'illusion, ses chaînes les plaisirs :
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change;
De nos goûts variés elle suit le mélange,
Paroît en les guidant ne pas les conseiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller :
Sous sa main qui répand le fard de l'imposture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure;
Elle imprime avec art sur le front des vertus
Ce dégoût révoltant qui naît de leur abus,
Tandis que dans les yeux de la fière licence
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence;
Douce erreur dont l'espoir nous trompe et nous nourrit,
Donne de l'ame aux sens et des sens à l'esprit;
Belle, mais dangereuse; aimable, mais frivole;
Telle est la volupté notre fatale idole :

Invisible partout, et présente en tous lieux,
Elle est tout ce qui charme et nos cœurs et nos yeux :
De la concupiscence esclave et protectrice,
Tout s'arrange ici-bas au gré de son caprice;
Elle forme nos mœurs, règle nos actions,
Et soumet à ses lois nos fières passions.
« Pourquoi vous plaisez-vous à répandre des larmes,
Mortels? Ouvrez les yeux, dissipez vos alarmes :
L'avenir est un songe, un fantôme effrayant,
Dit-elle, qu'avez-vous à craindre du néant?
Et vous, du cœur humain aimable souveraine,
Dangereuse beauté, redoutable sirène,
Qui dans vos foibles bras étouffez la raison,
Comptez bien les moments de la jeune saison;
Aimez en apprenant qu'ici-bas tout vous aime;
Soyez un dieu pour nous, soyez-le pour vous-même;
Esclave de la mode, et non de la vertu,
Oui, tout vous est permis puisque tout vous est dû. »
  Voilà par quels discours et par quelles maximes
La volupté séduit tous ces esprits sublimes
Qui, libres, disent-ils, du joug des préjugés,
D'une foule d'erreurs languissent assiégés.
Voilà la source impure où l'orgueilleux déisme
Prit naissance, et donna la vie au pyrrhonisme.
L'erreur conduit au doute, et le doute à la mort.
  Mais l'incrédule enfin, l'impie, et l'esprit fort,
Oseroient-ils d'un Dieu nier la providence,
Si Dieu ne gênoit pas leur fière indépendance?
S'ils étoient vertueux, craindroient-ils son pouvoir?
Leur incrédulité naît de leur désespoir :

Ils savent que le ciel en profonds caractères
Grava dans tous les cœurs des règles salutaires,
Qu'ils ont la liberté d'en observer les lois;
Mais le vice et l'erreur déterminent leur choix:
Ils cherchent vainement les antres les plus sombres,
Un œil infatigable en dissipe les ombres:
Ils voudroient obscurcir le jour qui les poursuit;
Leur doute vient du cœur, et non pas de l'esprit:
Dieu leur laisse entasser injure sur injure;
Leur foiblesse est certaine, et sa vengeance est sûre.
Pourroient-ils se soustraire à son bras tout-puissant,
Et franchir des enfers l'abîme renaissant!
Leur ame, assurent-ils, substance passagère,
Se perdra dans les airs comme une ombre légère:
Dieu la conservera pendant l'éternité,
Pour punir par justice et sauver par bonté.
« Devant Dieu, disent-ils, que sont de vains atomes
Occupés en naissant à suivre des fantômes,
A travailler sans cesse en cherchant le loisir,
A vivre dans les pleurs en cherchant le plaisir?
Un roi, poursuivent-ils, sur son trône superbe,
Laisse en paix s'égarer les insectes sous l'herbe;
L'orgueil d'un vermisseau pourroit-il le blesser?
Quand on ne sauroit nuire, on ne peut offenser. »
Foible raisonnement d'une orgueilleuse secte!
Dieu fut le créateur de l'homme et de l'insecte:
Dirigé vers un bien, créé pour une fin,
Chacun d'eux est soumis à son ordre divin:
L'un, privé de raison, n'est jamais punissable;
L'autre, libre, éclairé, peut devenir coupable:

En remplissant le plan de la création,
L'un suit l'aveugle instinct, et l'autre la raison.
Dieu, père universel, veille sur chaque espèce,
Il soumet l'univers aux lois de sa sagesse;
De l'homme elle s'étend jusqu'au vil moucheron:
Il falloit tout un Dieu pour créer un ciron.
Mais vous, qui prétendez que l'arbitre suprême
Ne peut être occupé, rempli que de lui-même,
Expliquez-nous ce Dieu que vous reconnoissez,
Ce Dieu trop peu connu, puisque vous l'abaissez:
Que fait-il dans les cieux rayonnant de sa gloire?
Quels soins, quels intérêts occupent sa mémoire?
Au sommet de l'olympe arrêtés par respect,
Les astres, dites-vous, tremblent à son aspect;
Ils n'osent sans son ordre entrer dans la carrière,
Ni franchir de ses lois l'immuable barrière:
Nous voici, disent-ils, ouvrez-nous les chemins,
Et laissez-nous encore éclairer les humains.
Dieu parle; et dans l'instant sur l'éternelle voûte
Les astres attentifs vont reprendre leur route;
Et tous les éléments, tranquilles et soumis,
Respectent l'esclavage où sa main les a mis.
Quoi donc! il fait marcher la foudre et les tempêtes,
Les mondes lumineux qui roulent sur nos têtes,
Son compas immortel règle leurs mouvements:
Est-il le Dieu des corps, et non des sentiments?
Content de nos vertus, insensible à nos vices,
Il verroit du même œil nos divers sacrifices?
Et le sang des taureaux versé sur ses autels
Auroit autant de prix que le cœur des mortels?

L'eau par qui Mahomet efface les souillures
Mériteroit autant que les pleurs des parjures?
Les soupirs de l'hostie immolée aujourd'hui
Ne pourroient l'honorer ni monter jusqu'à lui?
Ah! rejetez un Dieu dont la fausse sagesse
S'abandonne aux langueurs d'une oisive mollesse:
Créateur sans dessein, juge sans équité,
Monarque sans puissance, et père sans bonté,
Des mortels pervertis il entend les blasphèmes,
Et confond les vertus avec les vices mêmes:
Sous son règne indolent bientôt tout va changer;
Le bien s'y fait sans gloire, et le mal sans danger;
L'audace autorisée entraîne la licence,
Et l'équité sans glaive est aussi sans balance.
Mais toi, fantôme obscur de la divinité,
Qui, pour charmer l'ennui de ton oisiveté,
Ou peut-être exercer ta puissance féconde,
Fis naître d'un seul mot et le temps et le monde,
Pourquoi par des liens flexibles et si forts
As-tu de ton ouvrage affermi les ressorts?
Pourquoi fis-tu sortir sa profonde harmonie
De la simplicité, cet enfant du génie?
Falloit-il distinguer le règne des saisons,
Tirer du même sein les fruits et les poisons,
Les remèdes, les maux, les besoins, l'abondance,
Le tumulte éclatant, et le morne silence,
Accidents dont l'accord si juste et si nouveau
De ce grand univers nuance le tableau?
Pourquoi nous donnois-tu de si vastes lumières,
Si tu vois sans courroux nos erreurs meurtrières?

Pourquoi dans notre cœur tristement abattu
Conserver et nourrir ces restes de vertu,
Ces remords dont la voix épouvante le crime,
Et souvent de son sein arrache la victime?
Quoi donc! quand tu créas ce monde industrieux,
Tu ne voulois qu'offrir un spectacle à tes yeux,
Contempler les acteurs de ce vaste théâtre,
Regarder d'un même œil le chrétien, l'idolâtre,
Le mage, le bramine, et le bonze orgueilleux,
Du grand Confucius les disciples nombreux,
L'Américain soumis aux dieux de Zoroastre,
Le guèbre humble et tremblant à l'aspect du grand astre,
Les sages éclairés, les savants éblouis,
Les Néron, les Cromwell, les Titus, les Louis?
Aussi foible censeur des excès et des crimes
Qu'approbateur muet de nos vertus sublimes,
Pourquoi nous créas-tu? pourquoi, si vigilant,
Ton bras arrête-t-il le glaive étincelant
Dont la fatale mort tranche nos destinées?
Tu caches dans ton sein le fil de nos années;
Et sans toi ces esprits dont les douces chaleurs
Font des roses du teint éclore les couleurs,
Et qui, rendant aux nerfs la force et la souplesse,
Dans l'hiver de nos ans ramènent la jeunesse,
Ces esprits, trop hâtés ou trop lents dans leur cours,
Détruiroient au berceau la trame de nos jours.
Pourquoi par tant de dons mériter nos hommages,
Si, père également et des fous et des sages,
Tu n'exiges de nous ni devoirs ni tributs,
Et méprises enfin jusques à nos vertus?

Un Dieu qui ne hait rien, un Dieu que rien ne touche,
N'est en effet qu'un monstre insensible et farouche.
Qu'on ne me vante plus ton oisive bonté.
Laisser à nos penchants un cours illimité,
Au crime audacieux abandonner les rênes,
Ne l'effrayer jamais par la crainte des peines,
Est-ce aimer les mortels? Dis que c'est les punir;
C'est rompre tous les nœuds dont tu crus les unir;
C'est de leurs propres mains déchirer leurs entrailles,
Et des flots de leur sang inonder leurs murailles.
Es-tu moins ennemi, moins vengeur des forfaits,
Que ceux qui lâchement ont gémi sous leur faix?
Demande quel supplice un criminel endure
Lorsqu'au fond de son ame il entend la nature
L'appeler fourbe, lâche, envieux, imposteur,
Et surtout infidèle aux lois de son auteur.
Si la mort est le terme où finit la justice,
C'en est fait; l'univers voit triompher le vice;
L'avenir n'offre plus un tribunal armé,
Effroi de l'oppresseur, espoir de l'opprimé:
Insensible témoin des crimes de la terre,
Dieu laisse au gré des vents promener son tonnerre.
Quoi donc! est-il moins pur ou moins juste que nous?
La justice nous garde et nous dirige tous;
Le zèle de nos rois lui consacra des temples,
Où l'exacte équité, bien moins que les exemples
Des sénateurs zélés qui dictent ses arrêts,
Des vertus dans nos cœurs assure le progrès.
Vous seul, ô Dieu puissant, spectateur de nos crimes,
Par leur impunité les rendrez légitimes!

Vous, lumière, sagesse, innocence, bonté,
Sourirez dans les cieux à notre iniquité,
Tandis que les mortels, même les plus féroces,
Punissent les forfaits par des tourments atroces,
Et qu'un crime conçu produit plus de remords
Qu'un acte vertueux ne nous coûte d'efforts!
Fille des passions, vaine philosophie,
Dont l'homme en même temps s'enivre et se défie,
Vous annoncez la paix, vous chantez le bonheur,
Et vous portez le trouble et la mort dans le cœur!
Vos plaisirs, enchaînés à l'aile du mensonge,
Brillent comme un éclair, et passent comme un songe;
Vous ôtez à l'honneur sa noble impulsion;
Sans l'immortalité, plus d'émulation;
Le courage s'éteint, la mollesse respire,
Et le génie actif a perdu son empire.
Vainement aujourd'hui des esprits plus adroits
De l'immortalité rétablissent les droits;
Notre ame, après la mort, vertueuse ou coupable,
Doit jouir, disent-ils, d'un sort presque semblable.
Quelle erreur! Si l'on croit à l'immortalité,
Pourroit-on sans rougir croire à l'impunité?
Si l'on dit que l'esprit meurt avec le corps même,
Du matérialisme on reprend le système.
L'espoir est le seul bien des cœurs infortunés;
Le ciel doit un enfer aux vices couronnés.
Ce salutaire effroi, cette juste espérance,
Troublent le crime heureux, rassurent l'innocence:
De leurs impressions étouffer le pouvoir,
C'est livrer l'univers au crime, au désespoir;

C'est enlever à Dieu la bonté, la justice,
Et de tous ses desseins renverser l'édifice.
  Mais, hélas! du bonheur le trône est abattu!
Mortels, il est encore au sein de la vertu;
C'est là qu'il établit un empire durable,
De la foible innocence asile favorable;
C'est là que l'homme juste apprend à concevoir
Que tous les vrais plaisirs sont enfants du devoir.
  Comme on voit, au moment où règnent les ténèbres,
Où la nuit couvre l'air de ses voiles funèbres,
Un feu pâle et tremblant, émané du tombeau,
Présenter de la mort le lugubre flambeau:
A sa triste lueur tous les oiseaux nocturnes
Remplissent les déserts de leurs chants taciturnes:
Le voyageur craintif, de sa route écarté,
Voit luire devant lui cette vaine clarté;
Il y vole, elle fuit; il la joint, elle échappe;
Mais, toujours attiré par l'éclat qui le frappe,
A travers les rochers et les ravins affreux
Il suit obstinément ce guide dangereux:
La flamme disparoît sur le bord d'un abîme,
Et le gouffre écumant engloutit sa victime.
  Ainsi, quand de nos sens le voile ténébreux
Obscurcit de l'esprit les rayons lumineux,
Lorsque des passions la flamme mensongère
Fait luire devant nous sa clarté passagère,
Nous quittons la vertu, non sans quelque terreur,
Pour suivre aveuglément le faux jour de l'erreur:
Elle guide nos pas aux bords des précipices,
Et nous entraîne enfin dans le gouffre des vices.

Le déisme est tombé de son char triomphant:
C'est en vain que l'Orgueil l'exalte et le défend:
Sur sa chute en secret il verse encor des larmes,
Mais, toujours intrépide, il choisit d'autres armes:
Déjà du pyrrhonisme arborant le drapeau,
A l'évidence même il ôte le flambeau,
Et, charmé d'une erreur si facile à détruire,
Il aime mieux encor douter que de s'instruire.

LE PYRRHONISME.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Tableau du sceptique mourant. Réfutation de l'ancien et nouveau pyrrhonisme. Objection des sceptiques. Portrait de Bayle. L'Orgueil n'ayant pu détruire la Religion par le pyrrhonisme et l'incrédulité, veut la défigurer par l'hérésie.

La nuit d'un voile épais enveloppoit les cieux,
Et l'ange du sommeil avoit fermé mes yeux,
Quand sur un char paré de l'éclat des étoiles
Je vis la vérité sans nuage et sans voiles:
Le Silence et le Temps lui frayoient un chemin:
L'Étude la suivoit un compas à la main;
Une foule d'erreurs, à sa voix étouffées,
De son char lumineux augmentoient les trophées.
Lève-toi, me dit-elle. A l'instant transporté,
Je me vois, non sans trouble, assis à son côté.
Le char vole. « Il est temps que l'univers connoisse
Où l'esprit a puisé sa force ou sa foiblesse.
Regarde ce mortel qu'un pyrrhonisme affreux

Rendoit depuis long-temps impie et malheureux,
Devenu zélateur du culte véritable:
Vois le pouvoir du vrai, vois l'erreur de la fable. »
Elle dit. J'aperçois sous un humble berceau
Un jeune homme éclairé par un pâle flambeau:
Il expire : à ses pieds une femme troublée
Soutient entre ses bras sa tête échevelée:
Sur son front assiégé des ombres de la mort
La jeunesse aux abois fait un dernier effort.
Il se lève, il s'écrie, et ses mains convulsives
Voudroient rompre les nœuds qui les tiennent captives;
Le cristal de son œil rougit de mille feux,
Une foible sueur coule dans ses cheveux.
Il retombe, il palpite, et sa voix pénétrante
Rejette les secours d'une beauté mourante
Qui voudroit de l'amant qu'elle mouille de pleurs
S'approprier les maux et ravir les douleurs.
« Laissez-moi, lui dit-il; je touche au dernier terme...
Mon corps est accablé... mais mon esprit est ferme...
Hélas! auriez-vous cru qu'au sein de nos amours
La mort osât trancher le fil de mes beaux jours?
La mort! nom odieux dont frémit la nature!
Mais enfin c'est un nom qu'inventa l'imposture:
Des frayeurs de l'enfer mon esprit dégagé
Ne craint que la douleur, et non le préjugé.
O douleur! laisse-moi, tu consumes mes veines;
Un moment de ton règne est un siècle de peines.
Douter, souffrir, mourir, quel sort humiliant!
Mais la terre s'éloigne, et je touche au néant;
L'astre du jour recule, et je perds sa lumière;

Entre le monde et moi quelle immense barrière!
Tout me fuit, jusqu'à vous qui possédiez mon cœur!
Terre, jeunesse, amour, arrêtez... Quelle erreur!
Je suis, je vois, je sens, je veux, et je raisonne;
Mon amante est ici : c'est moi qui m'abandonne;
Une terreur secrète a dérangé mes sens.
Mais quel surcroît de maux! quels transports renaissants!
Ah! s'il étoit un Dieu!... Quel trouble!... Je m'égare:
Croyez qu'il n'en est point; il seroit trop barbare
De jouir si long-temps des maux que j'ai soufferts:
Pour effrayer le peuple on creusa les enfers.
Un Dieu! Pourquoi ce nom m'arrache-t-il des larmes?
Pourquoi réveille-t-il mes premières alarmes?
Ma raison l'a proscrit, et mon cœur l'a chassé.
Quelle flamme à mes yeux éclaire le passé!
J'adorois, j'aimois Dieu; mais l'amour de moi-même
A détruit dans mon cœur son empire suprême;
Le plaisir et l'amour m'ont promis dans vos yeux
Les biens que je perdois en renonçant aux cieux:
Ils ont trompé l'espoir de mes vœux infidèles;
Entre le ciel et nous ils étendoient leurs ailes:
Mais le trait de la mort tout à coup m'a percé;
Coupable dans vos bras je tombe renversé.
Je voudrois éviter un aveu qui vous blesse:
Mais Dieu, plus fort que moi, brille dans ma foiblesse;
Il étouffe mes cris, enchaîne mes efforts,
Et s'annonce à mon cœur par la voix des remords.
Achève, Dieu puissant, de frapper ta victime;
Dévore par ton feu le germe de mon crime:
Irriter mes douleurs, c'est hâter mes plaisirs.

Que ma foi dans ton sein emporte mes soupirs.
Mon ame vole à toi, mon corps vole après elle:
Ils s'offrent aux rayons de ta gloire immortelle;
Épure-les tous deux. Tu combles tes bienfaits;
Tu me frappes; je meurs, mais je meurs dans la paix. »
A ces mots il succombe; et l'amante éclairée
Offre à Dieu les remords dont elle est déchirée:
L'air s'entr'ouvre, et reçoit cet encens précieux.
Je m'éveille, et le char s'envole dans les cieux.
Telle est des passions l'influence ordinaire;
Le doute de l'impie est toujours volontaire.
On méprise les flots tant qu'on est dans le port,
Mais on perd son audace à l'aspect de la mort.
Combattre l'évidence est une foible gloire;
La honte est de douter, le bonheur est de croire.
Laissons donc s'égarer dans l'ombre de la nuit
Le doute universel, par lui-même détruit.
Pyrrhon osa douter de sa propre existence,
De tous nos sentiments étouffer l'évidence;
Mais, dans le doute même, il étoit assuré
Que son esprit superbe, ignorant, égaré,
Rejetoit constamment les secours de l'étude,
Et qu'il croyoit du moins à son incertitude.
Le doute est défini l'embarras passager
De l'esprit qui perçoit et qui craint de juger;
Mais cette crainte enfin, vague ou détermineé,
Démontre avec clarté que notre ame bornée
A besoin d'examen pour juger sainement.
Un Grec osa jadis nier le mouvement:
Le Portique attentif écoutoit son sophisme,

Et buvoit à longs traits l'erreur du pyrrhonisme:
Un sage détrompa le Portique ébloui;
Au lieu de disputer, il marcha devant lui.
De ce Grec insensé méprisons la manie,
Et livrons son système à sa propre folie.
Mais, dédaignant le père, enchaînons les enfants;
Proscrivons, flétrissons les écrits triomphants
Dont Montaigne, La Motte et Bayle leur émule,
Empoisonnent l'esprit du vulgaire crédule.
Bayle, qui de ce siècle est le nouveau Pyrrhon,
Libre comme Pétrone, instruit comme Varron,
Des vices de nos cœurs flatte la tyrannie,
Et prête aux passions le feu de son génie:
Qui l'écoute, entraîné dans un doute profond,
Erre sur une mer sans rivage et sans fond:
Tout devient par son art incertain et probable;
L'erreur change en ses mains, et devient soutenable.
Ce peintre séducteur avec aménité
Prodigue le mensonge, et tait la vérité,
A la philosophie unit le badinage,
Enivre la raison d'un doux libertinage.
Eh! comment échapper à son style vainqueur?
Qui fait rire l'esprit est le maître du cœur.
Ce n'est pas la raison qui rend l'homme incrédule;
Le solide plaît moins qu'un piquant ridicule:
L'esprit a prévalu sur le raisonnement;
Un bon mot en ce siècle est un fort argument.
De toutes les erreurs par l'Orgueil inventées
Nulle n'étoit encor digne des vrais athées:
Le doute leur manquoit, ce doute immodéré

Qui dégrade notre ame, et sape par degré
Les mœurs, les lois, les arts, les vertus des grands hommes,
Trouble l'ordre et la paix de la sphère où nous sommes,
Nous rend foibles, hardis, superbes, nonchalants,
Et place l'ignorance au trône des talents.
Qui ne voit d'un coup-d'œil l'erreur de ce système?
Ouvrage de l'Orgueil, il détruit l'Orgueil même,
Disperse, anéantit les trésors fortunés
Dans le sein de l'étude à grands frais moissonnés.
Les auteurs trop fameux du nouveau pyrrhonisme
Nous plongent sourdement au sein de l'athéisme,
Et, de l'ordre public brisant tous les liens,
Nous enlèvent l'espoir, ce dernier de nos biens.
« Quelle route tenir dans cette nuit obscure
Qui règne d'âge en âge et couvre la nature?
Le flambeau qui nous luit offre divers rayons;
Pour peindre un même objet, quel amas de crayons!
Quelle diversité! quels étranges contrastes!
Quel centre réunit des lumières si vastes?
L'homme marche sans guide; et, toujours incertain,
Il établit le soir et détruit le matin;
Son génie appauvri s'épuise en découvertes,
Et nos foibles trésors sont les fruits de nos pertes.
La mer s'enfle, s'émeut par les vents opposés;
Image des auteurs follement divisés:
Ils ont cru nous tracer des règles immortelles,
Tandis qu'ils n'ont saisi que des erreurs nouvelles.
« Voyez par un ruisseau deux états séparés:
L'onde admire, en fuyant, des hommes égarés,
Qui, différents d'habits ainsi que de visages,

Enseignent d'autres lois, suivent d'autres usages :
Le ruisseau s'en étonne, et dans son lit constant
Il insulte aux erreurs de ce monde flottant.
« Ouvrez des écrivains les brillants sanctuaires,
Lieux où les nations en divers caractères
Déposent leur esprit sur le vélin tracé,
Où le présent est peint ainsi que le passé :
Qu'y verrez-vous ? Des fous, des flatteurs ou des traîtres
Qui, de la vérité s'étant rendus les maîtres,
Guidés par leurs penchants, ou par leurs intérêts,
Altèrent sa splendeur, ou déguisent ses traits.
Aux préjugés reçus chaque âge sacrifie :
Le doute est le seul bien que la philosophie
Puisse assurer à l'homme avide de savoir.
Croire, c'est se tromper ; chercher, douter, c'est voir.
L'histoire est un chaos, l'éloquence un problème,
La physique un roman, la nature un emblème.
Les marbres, les tableaux sur l'univers épars,
Prouvent moins la beauté que le vice des arts :
Ils s'offrent embellis du voile de l'adresse ;
Mais l'ignorance perce, et marque leur foiblesse.
Qu'on nous montre ici-bas la vraie autorité
Qui captive l'orgueil de l'esprit indompté ;
Quel principe constant force à la reconnoître ?
Est-ce l'enthousiasme ou la fureur d'un prêtre
Qui dispose à son gré de l'empire des cieux,
Qui réveille, assoupit la colère des dieux,
Aux cris de la raison oppose des mystères,
Et traite leurs censeurs de monstres réfractaires
Que le feu du tonnerre auroit dû consumer

Si le bras qui le lance eût daigné l'allumer?
Toute religion à l'homme est impossible:
Elle n'offre à nos yeux qu'un objet invisible;
Elle demande un cœur, elle exige un encens
Que la nature doit aux plaisirs de nos sens:
Pourquoi donc préférer les trompeuses ténèbres
Qu'ont répandu jadis douze prêtres célèbres
Aux faciles douceurs du beau jour qui nous luit,
Au charme de saisir la volupté qui fuit? »

De nos pyrrhoniens tel est l'affreux langage.
Vérité triomphante, écartez le nuage;
Allumez le flambeau qui va les éclairer;
Déchaînez le lion qui va les déchirer!

En vain du pyrrhonisme on répand l'imposture:
Un doute universel n'est point dans la nature;
Elle nous porte à croire, et non pas à douter.
Quel principe inconnu pourroit donc exciter
Un sentiment contraire à l'esprit trop crédule,
Un sentiment enfin impie et ridicule?
L'Orgueil en fut le père ainsi que l'instrument;
Les passions du cœur en sont le fondement.

Tout juge doit d'abord assurer sa balance,
Discuter, constater, peser la vraisemblance;
Ce doute volontaire, à l'esprit étranger,
Ne jette sur le vrai qu'un voile passager;
Réfléchi, libre et sage, il mesure, il compare,
Il refuse, il accorde, il unit, il sépare,
Et ramène sans cesse un esprit emporté
Au sein de la méthode et de la vérité.

Mais quand le cœur commande à notre incertitude

Que le moindre intérêt préside à notre étude,
On découvre bientôt que, fier ou paresseux,
L'homme ne peut long-temps lutter contre ses vœux;
Qu'il croit avec ardeur à l'objet qu'il désire,
Mais qu'injuste agresseur il s'élève, il conspire
Contre la vérité qui condamne ses goûts.
Nos penchants, nos désirs, sont des tyrans pour nous.
Ainsi quand on proscrit les sciences, l'histoire,
Que des arts, des talents on étouffe la gloire,
Que d'un pied dédaigneux on foule les autels,
Et qu'on éteint l'encens qu'y brûlent les mortels,
On ne rejette alors des vérités trop claires
Que pour se dérober à des lois salutaires,
Dont la solidité se feroit trop sentir
Si l'ame à leur rigueur avoit pu consentir.
La honte de plier sous un joug légitime,
L'effort de renoncer aux douceurs de son crime,
Excitent l'incrédule à secouer ses fers:
S'il les redoutoit moins, il croiroit aux enfers.
Retranchez les tourments, laissez-lui tous ses vices,
Rassasiez son cœur d'un torrent de délices,
Les mystères alors cessent d'être confus,
Dieu caché sur l'autel ne l'embarrasse plus:
Mais si vous conservez un trône invariable
Où l'innocent assis confondra le coupable,
Pour sauver les plaisirs où son cœur est plongé,
De la Religion il fait un préjugé,
Il détruit le pouvoir des lois les plus antiques;
Alors il combattra, rendra problématiques
Jusques aux vérités qui frappent tous les yeux;

L'autel sera sans prêtre et les temples sans dieux;
L'insensé se croira couvert d'un nouveau lustre
Si la vertu gémit, si le crime est illustre,
Si le culte divin tombe défiguré,
Si l'homme est plus coupable, et Dieu moins adoré.
Vous doutez si l'esprit, captif dans sa carrière,
Sur les objets divers porte assez de lumière:
Il faut donc hors de vous lui trouver un appui,
Consulter dans le ciel l'astre qui s'offre à lui.
Le doute suit les pas des sciences humaines;
Ouvrez donc par la foi des routes plus certaines:
L'esprit vous a trompés; cherchez Dieu, non l'esprit:
L'un a blessé vos cœurs, et l'autre les guérit.
Soleil, divin flambeau, qui répands dans ta course,
Qui prodigues tes feux sans épuiser leur source,
Qui pénètres la terre et colores les airs,
Astre dont la clarté suffit à l'univers,
Je connois tes effets, j'ignore ta nature,
Je te sens, je me perds dans ta lumière pure;
Si l'œil est éclairé, l'esprit est confondu;
Dans ton foyer brûlant je m'égare éperdu.
Honteux de ne pouvoir te saisir, te comprendre,
Faut-il qu'en un tombeau résolu de descendre
Je renonce aux splendeurs de ta vive clarté
Pour jouir d'une triste et sombre obscurité?
Grand Dieu, dont le soleil n'est que la foible image,
Ta puissance étincelle à travers ton ouvrage:
Mais plus je sens le poids de ton bras créateur,
Moins je puis de ton être atteindre la hauteur.
Lassé d'approfondir ton sein impénétrable,

Faut-il que je préfère à ta loi secourable
Un conducteur aveugle, un guide infortuné
Qui prétend être libre, et qui marche enchaîné?
Faut-il que, du présent adorateur frivole,
Je perde l'avenir pour l'instant qui s'envole,
Et que, d'Anacréon disciple libertin,
J'abandonne au hasard ma gloire et mon destin?
Quoi! l'homme raisonneur, et si peu raisonnable,
Ne comprendra jamais que, fini, périssable,
Il ne peut manier ce compas immortel
Qui mesure à la fois l'infini, l'éternel?
Dieu seul peut à son choix dispenser les lumières,
Et les approprier à nos foibles paupières.
Douter de ce qu'on voit par ce qu'on ne voit pas,
C'est le raisonnement des fous et des ingrats.
« Mais est-il, direz-vous, si facile de croire?
L'avenir est caché dans la nuit la plus noire;
Un voile impénétrable enveloppe mes yeux:
La foi que l'on m'ordonne est un présent des cieux;
Elle est le libre effet du Dieu qui la commande. »
Oui : mais pour l'obtenir il faut qu'on la demande;
Que, malgré le bonheur résultant de ses lois,
On ne s'obstine pas à rejeter sa voix.
Chérissez moins les nœuds d'une chaîne infamante;
Qu'en vous l'orgueil s'abaisse, et la vertu s'augmente;
Que de l'amour du bien vos cœurs soient enivrés;
Soyez humbles, soumis, justes, et vous croirez.
Les nuages sacrés, les sublimes mystères
Dont l'Éternel couvrit ses préceptes austères,
Par leur pure lumière et leur obscurité

Assurent sa justice, annoncent sa bonté.
Dieu plus voilé m'échappe, et mon cœur insensible
Éteint les feux mourants d'un amour impossible;
Le ciel plus élevé se perd à mes regards,
Et mon œil affoibli se couvre de brouillards.
Dieu visible m'entraîne où brille sa lumière :
Pour voler dans son sein il n'est plus de barrière;
Je m'y plonge, il m'attire; et mon activité
En montrant son pouvoir détruit ma liberté.
Il falloit donc, ô Dieu, que ta brillante image
Affoiblît ses rayons au travers d'un nuage;
Pour rendre l'homme libre, il falloit te cacher,
Et lier le mérite au soin de te chercher.

Quand j'observe ces nuits si pures et si tranquilles,
Où le ciel est semé d'escarboucles mobiles,
Où la lune annonçant le calme et la fraîcheur,
Ranime l'univers par sa douce blancheur,
Je sens d'un saint respect mon ame pénétrée;
Mon œil embrasse l'arc de la voûte azurée,
Des astres de la nuit admire la splendeur,
De l'empire des airs mesure la grandeur,
Et, se perdant enfin dans cet espace immense,
S'arrête et se confond où l'infini commence.
Mais l'esprit, plus perçant, découvre au haut des cieux
Ce monarque éternel qui se voile à mes yeux.

Si mes regards charmés s'abaissent sur la terre,
J'y vois l'ordre et la paix naître au sein de la guerre;
J'y vois le mouvement, fécond et destructeur,
Porter avec la mort un germe créateur:
Tout périt, tout renaît; tout languit, tout s'anime;

Tout marche sur un plan uniforme et sublime;
Le monde, invariable et toujours varié,
Ne rompt jamais les nœuds dont le ciel l'a lié.
Les montagnes, les bois, les lacs, la mer profonde,
M'annoncent de concert le souverain du monde :
Je lis son nom gravé sur la terre et sur l'eau;
Et tout, jusqu'à l'atome, est marqué de son sceau.
Cette foi de nos cœurs, cette intime assurance,
Réveille le courage et nourrit l'espérance;
Par elle l'avenir nous ouvre un ciel serein :
Nés de Dieu, chaque instant nous ramène à son sein :
Tels les fleuves, lassés de leur pénible course,
Enfantés par la mer retournent à leur source.
La foi double nos biens en les rendant plus purs;
Elle éclaire, embellit nos jours les plus obscurs :
La foi compense tout, et sa main libérale
De l'inégalité sait remplir l'intervalle.
Croire, c'est vivre heureux, c'est jouir en effet
Et du bien qu'on espère, et du bien que Dieu fait.
Quel bonheur de penser, de sentir, et de croire
Que, né dans la poussière, on marche vers la gloire;
Que, si le corps périt, l'ame échappe à la mort,
Et que Dieu, non les rois, dispose de son sort!
Douter, c'est endurer les tourments de Tantale;
C'est perdre tous les biens que la nature étale,
C'est vivre sans jouir, c'est ramper tristement,
C'est déchirer son ame et mourir lentement.
Le doute, au cœur de l'homme arrachant l'espérance,
Empoisonne la joie, irrite la souffrance,
Et n'offre à nos regards qu'un abîme effrayant

Où la mort nous conduit et nous livre au néant.
Quel abus de l'esprit dans le siècle où nous sommes!
Est-ce donc pour douter que Dieu créa les hommes?
Sa féconde lumière assure tous nos pas :
Le doute a des périls, et la foi n'en a pas.
Mais la crédulité n'a-t-elle point d'entraves?
Les hommes sont-ils faits pour penser en esclaves?
Non : avant que de croire on doit examiner;
Mais l'examen fini, cessons de raisonner.
Si l'erreur est le fruit du doute fanatique,
Le vrai sort plus brillant du doute méthodique :
Ainsi d'antiques bois par le fer reproduits,
Poussent des rameaux verts qui se couvrent de fruits.
Ne permets plus, grand Dieu, que les mortels s'égarent!
Fais tomber devant toi les murs qui nous séparent!
Nos doutes sont enfants de nos divisions,
Et toutes nos erreurs naissent des passions.
De l'incrédulité les remparts sont en poudre :
S'il en subsiste encor, j'y porterai la foudre.
Sainte Religion, vos temples abattus
Vont être relevés par la main des vertus.
Que l'Orgueil frémissant enfante l'hérésie;
Que du libertinage il arme la furie;
Que par le souffle impur de l'indocilité
Il redonne la vie à l'incrédulité;
Qu'il présente aux mortels l'appât de l'optimisme,
L'insociable erreur du superbe égoïsme,
Les songes, les écarts d'un esprit égaré,
Et les fantômes vains d'un cœur désespéré :
De tous ces fiers dragons j'écraserai la tête,

Et du monde éclairé Dieu fera la conquête.
Muse, venez encor par vos douces chaleurs
Dans des champs si déserts faire naître des fleurs.

L'HÉRÉSIE.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

L'Orgueil arme l'hérésie dès la naissance du christianisme. L'hérésie est la cause principale de la décadence et de la chute de l'empire d'orient. Portrait de Mahomet. En différents temps l'hérésie a déchiré les états de l'Europe. Éloge du cardinal de Fleury. Danger de la nouveauté.

Elles ne règnent plus ces sectes infidèles
Qui lançoient contre Dieu leurs flèches criminelles :
L'athée anéanti, le déiste éperdu,
Pyrrhon persuadé, Spinosa confondu,
Ne laissent après eux que de foibles sectaires,
Du joug de la raison ennemis volontaires.
Mais il reste toujours des armes à l'Orgueil ;
Dans la vérité même il nous cache un écueil :
Défenseur simulé du culte véritable,
S'il abjure un moment les erreurs de la fable,
Si dans le sanctuaire il porte un pied tremblant,
On le verra bientôt, novateur turbulent,
Précédé par la ruse et suivi par la force,
Lever avec éclat l'étendard du divorce,

De l'Église naissante assaillir le vaisseau,
Obscurcir de la foi le céleste flambeau,
Au vainqueur de la mort disputer la puissance,
Altérer, avilir, confondre son essence,
Partager le pouvoir entre l'enfer et Dieu,
Réveiller la magie expirante en tout lieu,
Unir, associer l'or pur avec l'argile,
Le mensonge et le vrai, l'erreur et l'Évangile.
Patriarches, pasteurs, ministres de la foi,
Du fond de vos tombeaux tournez les yeux sur moi.
Vous, pontifes sacrés de la nouvelle Rome,
Vous, vicaires du Christ et serviteurs de l'homme,
Confiez à ma main ces redoutables traits
Que le fiel ni le sang ne souillèrent jamais.
Je ne viens point briser des lances inutiles
Contre un monstre accablé sous le poids des conciles,
Ramasser les carreaux que vous lanciez sur lui,
Ni joindre à vos décrets mon impuissant appui;
De nos jours comme alors l'erreur est terrassée :
Dieu s'est fait voir à Trente ainsi que dans Nicée;
Au pontife d'Hipponne il donna des rivaux,
Arma les Bossuets, suscita les Arnaulds;
Ses yeux toujours ouverts veillent sur son Église.
Un objet différent guide mon entreprise :
Je veux au fanatisme arracher le bandeau,
Éclairer, démasquer l'erreur en son berceau,
Démontrer qu'en tout temps les fiers hérésiarques
Ont soulevé le peuple, ont trahi les monarques,
Et qu'enfin l'hérésie entraîne sur ses pas
La ruine des mœurs, la chute des états.

Oracles de l'Église et lumières du monde,
Venez guider mes pas dans cette nuit profonde;
Et, pour mieux retracer vos exploits éclatants,
Ouvrez à mes regards les archives du temps.
L'Église des chrétiens à peine à son aurore
Croissoit dans le silence et commençoit d'éclore,
Quand l'Orgueil endormi dans le sein de l'erreur,
S'éveille, voit la croix, et pâlit de fureur;
Il se joint à l'instant à ce monstre livide,
A ce monstre jaloux, insatiable, avide,
Qui ronge la vertu qu'il ne peut déchirer,
Et noircit les talents qu'il craint de célébrer.
Fier de cette union, l'Orgueil étend ses ailes,
Et fond comme un éclair dans le cœur des fidèles :
Il y trouva la foi, la paix, la vérité;
Il y sema le trouble et l'indocilité.
On vit naître aussitôt la discorde et le schisme,
L'enthousiasme ardent, et le noir fanatisme,
Qui ne connoît ni frein, ni digue, ni rempart,
Sur les marches du trône aiguise son poignard,
Frappe sans discerner ni compter les victimes,
Et croit servir le ciel en entassant les crimes :
Il traîne sur ses pas la superstition
Qui présente son glaive à la Religion.
Ainsi dans un moment le vaisseau de l'Église,
Voguant avec effort sur une mer conquise,
Renferma dans son sein d'orgueilleux matelots,
Plus à craindre pour lui que les vents et les flots :
Ivres du vain espoir de s'arroger l'empire,
Ils briguent sourdement le timon du navire,

Corrompent l'Évangile en voulant l'éclaircir,
Et surchargent son joug en pensant l'adoucir.
Qui croiroit que la foi, dans ces siècles de grâce,
Eût pu, dès sa naissance, être en butte à l'audace
De ces mêmes chrétiens qu'elle entraînoit au port
Triomphants de l'erreur et vainqueurs de la mort;
Qu'on eût joint l'Évangile aux songes hébraïques;
Qu'on eût ressuscité les fables chaldaïques,
Ainsi que Zoroastre admis deux créateurs,
Ainsi que Pythagore annoncé deux moteurs;
Que la mysticité qui s'exalte et s'embrase
Eût quitté la prière en faveur de l'extase,
Du corps et de l'esprit rompu tous les accords,
Et pris le corps pour l'ame et l'ame pour le corps?
Misère des humains! ô délire! ô foiblesse!
Leurs écarts sont toujours voisins de leur sagesse;
D'un abîme profond l'homme à peine sorti
Retombe dans le gouffre, y demeure englouti.
Voyez dans ce vallon bouillonner deux fontaines:
L'une, en se divisant, fertilise nos plaines,
Et, répandant ses eaux sur un sable argenté,
Rajeunit la nature et nourrit la santé;
Tandis que dans le sein d'une terre fangeuse
L'autre, roulant à peine une onde limoneuse,
Va se perdre et croupir dans un marais bourbeux,
De la froide couleuvre asile dangereux.
Ainsi l'on voit sortir du sein de la nature
La vérité brillante, et la noire imposture;
Ainsi de siècle en siècle un esprit infernal
A la source du bien ouvre une route au mal.

Mais toutes ces erreurs que l'Orgueil éternise
Attaquoient vainement la barque de l'Église;
Elles venoient bientôt ramper sous cette croix
Qui devoit s'élever sur le trône des rois :
La vertu des chrétiens effaçoit les prestiges,
Le mensonge fuyoit à l'aspect des prodiges:
Falloit-il que l'enfer, aux apôtres soumis,
Dans des jours moins obscurs armât des ennemis
Plus cruels mille fois que ces préteurs avares,
Du sang de nos chrétiens dissipateurs barbares!
La terre avoit gémi sous le fer des tyrans;
Elle cachoit encor des martyrs expirants
Qui dans les noirs détours des grottes reculées
Déroboient aux bourreaux leurs têtes mutilées.
Oppresseurs d'un sénat maître de l'univers,
Qui demandiez un temple, et qui donniez des fers,
Colosses monstrueux, orgueilleuses idoles,
Qui du monde conquis surchargiez les deux pôles,
Tremblez ! le jour approche où l'empire romain,
Persécuteur du Christ, va crouler sous sa main.
Rome voit transporter dans le sein de la Grèce
Les trésors et les arts dont elle étoit maîtresse;
Et l'aigle humilié cède ses étendards
A l'arbre de la croix planté par les Césars.
Constantin triomphoit : Dieu du sein de sa gloire
Au char de ce héros enchaînoit la victoire;
Il étoit dans ce temple où les saints inclinés
Viennent courber leurs fronts de rayons couronnés:
Devant lui sont le temps, l'espace, la mesure,
Le jour, la nuit, la mort, la vie et la nature,

Les ressorts des esprits, les rênes des états,
Les désirs des sujets, les vœux des potentats;
La splendeur de son front à peine est-elle émue,
Que jusque dans ses flancs la terre se remue.
Il dirigeoit alors le cœur de Constantin,
Qui, monarque absolu de l'empire latin,
Sur les débris sanglants de l'erreur étouffée
Lui dressoit à Byzance un superbe trophée.
  Pour éprouver le cœur de ce jeune héros
Dieu permit qu'Arius dévoilât ses complots;
Homme vain, qui, pétri d'orgueil et de souplesse,
Unissoit du serpent la fureur et l'adresse,
Et qui, tendant partout les filets de l'erreur,
Embarrassa le monde, et surprit l'empereur.
Ce fut alors, mortels, qu'on connut l'hérésie.
Une fausse pudeur couvroit sa frénésie;
Mais sitôt que le masque à son front arraché
Laissa voir la laideur de ce monstre caché,
Par les cris des Latins la Grèce réveillée
Rejeta le poison dont elle étoit souillée;
Et Rome, aux ariens annonçant des revers,
Centre de la lumière, éclaira l'univers:
Elle sera toujours le flambeau de l'Église.
  Constantin, revenu d'une longue surprise,
Des pères de Nicée adopta les arrêts,
Et fut l'heureux vengeur de leurs sages décrets.
Quel bonheur si son règne eût servi de modèle,
Et de ses successeurs éclairé le faux zèle!
  Mais son indigne fils, l'ingrat Contantius,
Héritier de son sceptre, et non de ses vertus,

Oublia que le Christ, en proie aux hérétiques,
De nouveau déchiré par leurs mains fanatiques,
Avoit placé son père au faîte des grandeurs,
Ranimé des Romains les antiques ardeurs;
Que Dieu, premier auteur de toutes leurs conquêtes,
Sous un sceptre de fer écrasera les têtes
Des premiers oppresseurs de la foi des chrétiens.
Nous sommes leurs sujets, et les rois sont les siens.
Bientôt Constantius, assailli par les Perses,
Trop foible pour porter le fardeau des traverses,
Rassasié d'ennuis, dévoré de remords,
D'un trône chancelant descendit chez les morts.
Julien, oppresseur de l'Église enchaînée,
Poursuivit sur l'autel cette mère étonnée
Qu'un fils osât plonger le poignard dans son flanc,
Et tarir sans pitié la source de son sang.
Sous d'autres empereurs l'Église se repose :
Mais, pour la délivrer, il falloit Théodose;
Un seul de ses regards vainquit ses ennemis.
Pourquoi fut-il si grand? C'est qu'il fut plus soumis.
Moins jaloux d'acquérir une gloire profane,
Il crut que de Dieu seul toute grandeur émane.
L'Église respira sous son autorité;
Son règne fut celui de la Divinité.
Ame de ce héros, contemple ton empire;
Vois dans son sein ouvert l'erreur qui le déchire;
Écoute des Romains les lamentables cris,
Et parcours de leurs murs les immenses débris :
Tu verras des combats, tu verras des ravages,
Et, parmi les lauriers qui bordoient tes rivages,

Tu verras des cyprès, et des tombeaux ouverts.
Quel principe étranger causa tant de revers?
Comment Héraclius, suscité par Dieu même,
Plus grand par ses vertus que par son diadème,
Tomba-t-il tout à coup dans les plus grands excès,
Et perdit-il sa gloire au milieu des succès?
C'est qu'infidèle à Dieu, soumis à l'hérésie,
La terreur s'empara de son ame obscurcie;
Que, cherchant dans l'erreur son guide et son appui,
Le glaive de la mort s'appesantit sur lui.
Pourquoi les Sarrasins, les Sclavons, les Bulgares,
Ce déluge de Huns, de Goths, et de Barbares,
Vinrent-ils arborer leurs étendards sanglants
Jusqu'au pied du palais des empereurs tremblants?
C'est que l'état, en proie aux guerres intestines,
Agité par le vent des nouvelles doctrines,
Partagé, dévoré, dégradé par l'erreur,
Ne put de ses voisins repousser la fureur.
Ainsi l'Isaurien, chef des iconoclastes,
Perdit en moins d'un an les états les plus vastes;
Trompé par les Lombards, trahi par ses sujets,
Il vit évanouir sa gloire et ses projets.
Que la terre, de crainte et de honte saisie,
Se rappelle en ce jour ce que peut l'hérésie:
Un pasteur de chameaux, un obscur séducteur,
Ambitieux, hardi, fourbe, adroit, imposteur,
Du monde oriental médite la défaite:
Législateur, guerrier, souverain et prophète,
Cet Arabe insolent, descendu d'Ismaël,
Altère, travestit les dogmes d'Israël,

Et mêle quelques traits de morale chrétienne
Avec l'impureté de la Vénus païenne.
L'extase épileptique ouvre à ses yeux le ciel;
Il reçoit l'Alcoran des mains de Gabriel;
Exilé de la Mecque, il soulève Médine;
Il conduit sur ses pas la mort et la ruine:
Le monde avec frayeur adore son tyran,
Et courbé sous le sabre embrasse l'Alcoran.
Élevé dans les camps et nourri dans la guerre,
Le musulman paroît, et subjugue la terre:
Pontife dans le temple, amant dans le sérail,
Un calife absolu tient seul le gouvernail:
Tout tremble sous le joug du sombre despotisme,
Qui lui-même est soumis aux lois du fanatisme.
Mahomet proscrivit la douce liberté,
Et ne vit de bonheur que dans la volupté.
Cette erreur, qu'enfanta le délire du spasme,
S'établit par le fer et par l'enthousiasme;
La victoire long-temps suivit ses étendards,
Ébranla, renversa le trône des Césars;
Et, malgré ses revers, elle captive encore
Le Grec et le Persan, l'Indien et le More.
Quiconque, enorgueilli des forces d'un état,
S'endort tranquillement sur la foi du soldat,
Qui s'admire, enivré de sa vaste puissance,
Qui des événements méprise l'inconstance,
Qui, s'éloignant du ciel, compte sur ses trésors,
Et dans l'iniquité respire sans remords,
Doit tourner ses regards sur ces villes en poudre,
Sur ce port si souvent éclairé par la foudre,

Où le croissant impie, élevé sur la croix,
Donne un exemple au peuple, une leçon aux rois.
Les Grecs, toujours instruits et toujours infidèles,
Secouèrent enfin ces chaînes mutuelles
Qui, liant leur Église aux pontifes latins,
Assuroient leur croyance ainsi que leurs destins :
Un déluge de maux vint fondre sur leurs têtes ;
L'Orient excita de nouvelles tempêtes,
Qui sur Constantinople épuisant leurs fureurs
En firent un séjour de scandale et d'horreurs.
Connoissez maintenant, vous qui jugez la terre,
D'où descendent sur nous et la paix et la guerre ;
Quel bras fonde et détruit les empires fameux,
Quelle main nous énerve, ou nous rend belliqueux,
Et sachez que la foi, la piété des princes,
Sont les seuls boulevards qui couvrent leurs provinces :
Tout empire leur doit sa force et son éclat :
La foi défend les mœurs, les mœurs sauvent l'état.
Tels sont les fruits amers qu'enfante l'hérésie.
De quel trouble en Europe a-t-elle été suivie !
Quel sang a fait couler l'erreur des Albigeois
Dans cette portion de l'empire gaulois
Que Cérès enrichit, que le soleil contemple,
Mais où la vérité ne trouvoit plus de temple !
Dieu ! quel temps ! quelles mœurs ! quelle corruption !
Quel excès ! quel faux zèle ! et quelle ambition !
Le sage, toujours juste et jamais fanatique,
Punit l'hérésiarque, éclaire l'hérétique ;
Il épargne le sang... Mais quel siècle de fer
S'ouvrit devant les pas du farouche Luther,

Quand, de son fanatisme exhalant l'amertume,
Sous le poids des marteaux il fit gémir l'enclume,
Du Saxon, du landgrave, ensanglanta les mains,
Et divisa la force et le cœur des Germains !

Quelle dissension, quelle fureur marâtre
Enfanta de Calvin la secte opiniâtre !
Les peuples, ces appuis, ces victimes des grands,
Combattoient pour le ciel, et servoient leurs tyrans.
Au sein de ses roseaux la Seine épouvantée
Tremble de voir encor son urne ensanglantée :
Elle a toujours présents ces jours infortunés
Où nos concitoyens, l'un sur l'autre acharnés,
Insultant à l'honneur, étouffant la nature,
Déshonoroient la foi sans venger son injure.
Parcourez des Henris les fastes immortels,
Vous verrez ce que peut le zèle des autels :
Le sang encor bouillant fume dans ma patrie ;
Tous les monts d'alentour retracent la furie
De ces peuples errant dans leurs déserts glacés,
A l'instant réunis, à l'instant dispersés.

La révolte et l'erreur ont la même origine ;
L'intérêt les unit, l'orgueil est leur racine.
L'humble soumission rend les rois des Titus ;
Elle soutient leur trône, et nourrit nos vertus.

Mais de ces novateurs quelle est donc la réforme ?
Le corps de leur doctrine est-il plus uniforme,
Le dépôt de leurs lois plus sacré, plus divin ?
Le peuple suit encor les dogmes de Calvin,
Tandis que ses docteurs, livrés à l'égoïsme,
Sociniens masqués, inclinent au déisme ;

Chacun d'eux en secret interprète la loi;
Chacun est son pontife, et juge de sa foi :
De tout frein, de tout joug, la réforme affranchie
Erre sans gouvernail et vit dans l'anarchie.
Qu'attendre d'une secte où l'orgueil, l'intérêt,
Examinent la cause et prononcent l'arrêt?
Contemplez maintenant l'Église catholique :
Elle fixe et prescrit la croyance publique;
Ses décrets sont portés, ses dogmes définis,
Par le corps des pasteurs sous un chef réunis :
Rien ne coupe le fil de sa tige féconde ;
Sa naissance remonte aux éléments du monde;
Sa tête est dans les cieux, et ses bras triomphants
Embrassent les deux bouts de la chaîne du temps.
O vous donc qui, frappés d'une fausse lumière,
Voulez ou trop étendre ou borner la carrière
Dans laquelle, guidés par la tradition,
Nous suivons nos pasteurs sans rompre l'union,
Réprimez les écarts de vos plumes critiques :
La nouveauté désigne et fait les hérétiques.
Vous voulez de l'Église être les correcteurs :
Retranchez les écrits, corrigez par vos mœurs,
Éteignez le flambeau de vos haines fatales,
Humiliez l'Orgueil, dissipez les cabales.
Une mitre enlevée à vos désirs ardents,
Des honneurs échappés à vos vœux imprudents,
Que sais-je! le désir de remplir un théâtre,
D'attirer sur vos pas une foule idolâtre
Qui reconnoisse en vous un envoyé du ciel,
Serve votre vengeance, ou verse votre fiel;

Voilà les grands motifs, les raisons lumineuses,
Pour vous débarrasser de ces chaînes heureuses
Qui, du catholicisme unissant les ressorts,
De l'univers entier ne composent qu'un corps.
Assez, sans vos fureurs, la discorde et la guerre
Ont fait gémir la paix qui régnoit sur la terre:
L'intérêt a déjà rallumé leurs flambeaux;
L'Océan s'est courbé sous le poids des vaisseaux;
L'Asie est menacée, et l'Europe est en armes :
Gardez-vous de grossir la source de nos larmes.
Mais non, France, le Dieu protecteur de ta foi
Est monté sur ton trône et règne avec ton roi :
Louis, législateur de l'Europe soumise,
Mérite le grand nom que lui donne l'Église;
Sa justice a plus fait que les cent mille bras
Que la gloire et Villars guidoient dans les combats.
Le succès est souvent le fruit de l'artifice;
On résiste à la force, et non à la justice :
L'une asservit le corps, l'autre enchaîne l'esprit;
La force nous soumet, mais son joug nous aigrit.
Poursuis, grand roi, poursuis tes hautes destinées;
Le repos général dépend de tes années :
Nos beaux jours sont venus, nos destins sont remplis,
L'olive et les lauriers croissent avec les lis.
Regarde ce vieillard que la pourpre environne
Au paisible palmier suspendant ta couronne;
Consulte ce Nestor, ce symbole du temps,
Dont l'hiver mémorable efface le printemps,
Qui dure sans changer, qui renaît de lui-même,
Et dont les jours comptés par un peuple qui l'aime,

Semblent servir les vœux et l'espoir des mortels,
Et pour notre bonheur devenir éternels :
Actif mais patient, modéré mais sévère,
Il termine toujours le projet qu'il diffère,
Dans un double repos tient l'Église et l'état,
Chérit l'ordre, la paix, et redoute l'éclat.
Puissent tous les François par leurs vœux unanimes
Conserver à la cour ses mœurs et ses maximes !
Vainement de l'erreur on éteint le flambeau ;
Elle sort de sa cendre et renaît du tombeau :
L'Orgueil pourroit encore armer le fanatisme,
Nourrir l'enthousiasme, et fomenter le schisme ;
Mais la corruption des cœurs et des esprits,
Le poison des discours, l'audace des écrits,
Le venin déguisé de la philosophie,
Dont s'arment aujourd'hui l'incrédule et l'impie,
Voilà le vrai trésor des armes de l'Orgueil.
Évitons le naufrage en découvrant l'écueil.

LA CORRUPTION

DE L'ESPRIT ET DES MŒURS.

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

La Religion gardienne des mœurs sous le règne de Louis XIV. L'Orgueil et la Volupté corrompent les mœurs sous la régence. Licence de l'imprimerie. Elle est la source principale de l'incrédulité et de la fausse philosophie qui règnent aujourd'hui. Rien à gagner et tout à perdre en détruisant la Religion. Le christianisme, vainement attaqué par l'impiété, triomphe enfin de l'Orgueil.

Comment te reconnoître, ô France, ô ma patrie,
Asile de l'honneur, centre de l'industrie,
Où la noble franchise et l'active bonté
Du courage imprudent tempéroient la fierté;
Où l'amour pour nos rois, ardent, patriotique,
Animoit les ressorts du pouvoir monarchique;
Où la Religion, où le zèle, où la foi,
Déployoient ton enseigne, et marchoient devant toi?
Que ton lustre est terni! que tes mœurs sont changées!
Les antiques vertus proscrites, outragées,
Expirent dans le sein du luxe, ton vainqueur:

Le cœur gâta l'esprit, l'esprit changea le cœur.
D'un tel renversement découvrons l'origine;
Et des mœurs, s'il se peut, prévenons la ruine.
Ce grand roi n'étoit plus, qui, dix lustres entiers,
De la guerre et des arts moissonna les lauriers;
Qui, sur les vrais talents de sa main triomphante,
Répandit les trésors que le commerce enfante;
Qui construisit un temple aux savants studieux,
Géographes des airs, historiens des cieux;
Qui suspendit les eaux de la Seine étonnée,
Consacra des deux mers l'incroyable hyménée,
Éleva des palais ornés par tous les arts
A la pauvreté noble, aux victimes de Mars,
Proscrivit du duel les sanglantes maximes,
Instruisit la valeur, et lui sauva des crimes :
Trop fier dans les succès, mais grand dans les revers,
Il éclaira l'Europe, étonna l'univers.
Ce grand roi sur l'autel établit sa puissance.
Il savoit que la foi nourrit l'obéissance,
Que l'audace et l'erreur se tiennent par la main,
Que l'infidèle à Dieu peut l'être au souverain.
Le faux zèle une fois trompa sa politique;
Le vrai zèle affermit la sûreté publique;
La gloire ne cessa de briller devant lui;
L'honneur fut sa boussole, et la foi son appui.
Du cœur et de l'esprit l'ardent libertinage,
Qui séduit, qui corrompt, qui dégrade notre âge,
N'osa jamais paroître aux yeux de ce grand roi;
L'impie à son aspect étoit saisi d'effroi :
Tels aux rayons du jour tous les oiseaux funèbres

Rentrent dans le silence et cherchent les ténèbres.
A la cour de Louis on n'osoit pas encor
Balancer les devoirs avec le poids de l'or;
On craignoit de former ces unions obscures
Qui, liant la noblesse à des races impures,
Énervent la valeur, corrompent les vertus,
Immolent la patrie aux autels de Plutus.
De l'égoïste altier la fière indépendance,
Du sophiste inquiet l'audace et l'imprudence,
N'osoient encore armer ni le cœur ni l'esprit;
La presse repoussoit tout dangereux écrit;
Et les mœurs et la foi, maîtresses souveraines,
De l'état florissant tenoient en main les rênes.
A la mort de Louis, un prince ingénieux,
Pour le vice indulgent bien plus que vicieux,
Avide de savoir, curieux de connoître,
Aimant la vérité, la redoutant peut-être,
Flatta des libertins les écrits séducteurs,
Vit la corruption, sourit aux corrupteurs,
Du Pyrrhon de nos jours caressa la licence,
Honora trop les arts, et trop peu l'innocence.
La modestie alors déchira son bandeau,
Et la foi conjugale éteignit son flambeau.
Philippe connut trop la misère où nous sommes:
Il ne crut pas assez à la vertu des hommes;
Et, suivant de son cœur la facile bonté,
Il flatta trop l'essor de l'incrédulité.
Sanctuaire des arts, utile imprimerie,
Qui chasses devant toi l'erreur, la barbarie,
Et transmets au papier par des traits subsistants

Les progrès de l'esprit et la marche du temps,
Ton art industrieux enchaîne à la parole
Le son, le foible son qui dans les airs s'envole;
Il forme nos accents, il les peint sous nos yeux,
Il colore l'espace et rapproche les lieux.
Art divin qui des ans répares la furie,
Art qui trompes la mort et redonnes la vie,
Qui, fixant sur l'airain tous les talents divers,
Rassembles des trésors épars dans l'univers,
Pourquoi les passions, les erreurs, les mensonges,
Gravent-ils sous ta main leurs fraudes et leurs songes?
Pourquoi, toujours soumis à la cupidité,
Prêtes-tu ton burin à la perversité?
Pourquoi conserves-tu de coupables maximes
Qui troublent les états et fomentent les crimes?
Philippe, amant des arts, monarque passager,
Des livres corrupteurs méprisa le danger;
Et, croyant que l'esprit s'étend lorsqu'il s'exerce,
Fit de l'imprimerie un rameau du commerce.
Il voyoit le Batave, au négoce assidu,
Imprimer à la hâte un écrit défendu,
Trafiquer son poison sans cesser de bien vivre:
Sans doute; mais pour lui qu'est-ce qu'un mauvais livre?
Un florin du trésor qu'il vide et qu'il remplit:
Le Batave le vend, et le François le lit.
Quels maux l'impression causa sous la régence!
Philippe reconnut sa coupable indulgence;
Mais il punit trop tard de lâches imprimeurs;
L'audace des écrits avoit frappé les mœurs.
Bayle, qui circuloit dans le sein du grand monde,

De l'incrédulité sema le germe immonde;
L'esprit brisa ses fers, le cœur se révolta:
Le frein des mœurs rompu, la licence éclata;
Et bientôt la satire infernale, égarée,
Attaqua du régent la personne sacrée;
L'épigramme darda son aiguillon mortel,
Et de sa dent cruelle osa ronger l'autel.
Alors religion, pouvoir, lois, politique,
Honneur, devoir, vertu, tout fut problématique;
L'esprit d'indépendance agita tous les corps,
Et de la monarchie affoiblit les ressorts.
Pour rendre de nos mœurs la ruine totale,
Law ouvrit le trésor de sa banque fatale.

Tel qu'Ovide a dépeint ce chaos monstrueux,
Des divers éléments mélange infructueux,
Où l'onde bouillonnante, où la terre stupide,
L'immobile repos, le mouvement rapide,
Les ténèbres, le jour, confondus par le sort,
Flottoient dans l'inertie et régnoient dans la mort:
Tels on vit à Paris l'ivresse et le délire
Changer, bouleverser les ordres de l'empire,
Avilir les états en rapprochant les rangs,
Ennoblir la bassesse, et dégrader les grands.

D'un billet circulant l'amorce enchanteresse
Fit préférer à l'or une fausse richesse,
Qui, haussant sans mesure et baissant sans degrés,
Élevoit, renversoit les mortels égarés;
Portés sur les rayons de cette agile roue,
Ils se croyoient au ciel, et tomboient dans la boue;
Le maître, repoussé derrière un char roulant,

S'étonnoit de servir son esclave insolent :
Jamais du sort trompeur la fatale injustice
N'avoit tant exercé ses jeux et son caprice.
La banque, dont la cour régloit le balancier,
Utile au débiteur, funeste au créancier,
Du luxe et de l'orgueil exaltant l'arrogance,
Acheva de corrompre et d'énerver la France.
De ce débordement de vices et d'erreurs
Fleury, sans l'arrêter, apaisa les fureurs,
Fit succéder la règle au désordre fantasque,
Et força l'indécence à reprendre son masque :
L'honneur avec succès ne fut plus combattu ;
Sans être vertueux on chanta la vertu :
La débauche effrénée et l'erreur incrédule
Tremblèrent sous la main de ce nouvel Hercule ;
L'audace n'osa plus se montrer qu'à demi ;
L'autel fut respecté, le trône raffermi.
Regardez ce lion dont la tête hautaine
Se courbe et se soumet au maître qui l'enchaîne ;
S'il est libre, il rugit, il provoque ses flancs,
Il arme la fureur de ses ongles sanglants,
Il excite au combat sa gueule convulsive :
Fuyez, ou rendez-lui le frein qui le captive.
L'homme est ce fier lion, et sa chaîne est la foi.
Amant de la faveur et singe de son roi,
Du courtisan léger imitateur fidèle,
Le François à la cour va chercher son modèle ;
Elle seule à ses mœurs donne l'impulsion :
Tout jusqu'à nos vertus est imitation.
Ainsi quand de Fleury la lenteur réfléchie

Rétablit dans l'état l'ordre et l'économie,
Qu'il chassa loin du trône avec sévérité
Le luxe, la licence, et l'incrédulité,
De son gouvernement l'état reçut l'empreinte;
Sage par son exemple encor plus que par crainte,
La France vit régner la modération,
Et réformer l'audace et la corruption :
Mais sitôt que le temps de sa main meurtrière
Du Nestor de nos jours eut fermé la paupière,
Ces serpents fugitifs, ces dragons endormis,
Ces vices de nos cœurs, vaincus, jamais soumis,
Reprirent par degrés leur rage et leur audace :
L'ordre régnoit partout, le trouble prit sa place;
Le zèle s'éteignit, l'honneur n'eut plus d'autels,
Et l'argent corrupteur fut le dieu des mortels.

Le luxe est un torrent vagabond dans les plaines,
Qui se grossit d'abord du tribut des fontaines,
Accroît en s'étendant ses débiles rameaux;
Et, fier d'avoir reçu l'hommage des ruisseaux,
Les laisse obscurément serpenter sous les herbes,
Pour s'unir avec bruit à des fleuves superbes
Qu'il corrompt, qu'il altère, en dépouillant leurs bords
De la fécondité, source des vrais trésors.

Ainsi depuis long-temps sa fureur renaissante
Dessèche chaque jour la France gémissante :
Le luxe a pénétré des villes dans les champs;
Le soldat indigné le trouve dans les camps,
Et, copiant bientôt le chef qui le commande,
Des lacs de ses cheveux il fait une guirlande;
Festonné de rubans, et d'ambre parfumé,

C'est le foible Médor par Angélique armé.
  Comme on vit autrefois les tribuns de Pompée
Enrichir de saphirs leur casque et leur épée,
Déployer dans le camp le faste de Crésus,
La pompe de Xerxès, l'orgueil de Darius;
De myrtes et de fleurs leur table étoit parée,
Le Falerne couloit dans leur coupe dorée,
Et les oiseaux du Phase à grands frais achetés
Nourrissoient du soldat les molles voluptés :
Tel on voit aujourd'hui le faste sous nos tentes
Étaler la dorure et la pourpre éclatantes,
De Madère et du Cap prodiguer les muscats
Au luxe dédaigneux de nos chefs délicats :
La voix de la mollesse écarte la victoire;
Où le faste domine on ne voit point la gloire :
Tout respire aujourd'hui la recherche et l'orgueil;
Le solitaire oisif décore son cercueil;
Le luxe change en fleurs les épis des campagnes,
Tarit les lacs profonds, aplanit les montagnes;
Et sur tous ses travaux la folle vanité
Grave le sceau brillant de la frivolité.
  Le village, appauvri par le luxe des villes,
Prend lui-même le goût des choses inutiles;
Et, malgré son travail, ses sueurs et ses soins,
Le peuple est étonné de ses nouveaux besoins :
La mère offre à Plutus la beauté de sa fille;
Le père d'un œil sec voit périr sa famille;
En perdant ses enfants il pense s'enrichir :
Pour satisfaire au luxe on ose s'affranchir
Du devoir de l'hymen, du vœu de la nature;

On immole au néant une race future,
Tandis que, pour broder de somptueux habits,
Pour charger vainement sa tête de rubis,
Les grâces, la pudeur, vendent leur innocence :
La fureur de jouir éteint la jouissance ;
On a moins de richesse en ayant plus d'argent :
L'innocence abondoit, le vice est indigent.
La noblesse, autrefois pauvre mais généreuse,
Laissoit aux financiers l'avarice honteuse ;
Riche de ses vertus, puissante par son rang,
La gloire, et non pas l'or, pouvoit payer son sang :
Elle adopte aujourd'hui le système contraire.
Pour nous le superflu devient le nécessaire ;
On détruit un palais pour orner un berceau ;
On ravage son champ pour former un jet d'eau ;
Le caprice, l'orgueil, l'ennui, la fantaisie,
Épuisent les trésors de l'Inde et de l'Asie.
La mode est un tyran des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté,
Qui de l'état françois, dont elle a les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse les ouvrages,
Augmente avec succès leur prix et leur cherté
Selon leur peu d'usage et leur fragilité ;
Son trône est un miroir dont la glace infidèle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle ;
Le François inconstant admire dans ses mains
Des bijoux méprisés du reste des humains :
Assise à ses côtés la brillante parure
Essaie à force d'art de changer la nature :
La beauté la consulte, et notre or le plus pur

N'achète point trop cher son rouge et son azur.
La mode assujettit le sage à sa formule;
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule;
Depuis nos ornements jusques à nos écrits
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris,
Et, réglant à son choix tous les rangs où nous sommes,
Son caprice souvent désigne les grands hommes.
Souveraine aujourd'hui des règles et des mœurs,
La mode fait mouvoir les esprits et les cœurs:
On change chaque jour d'erreur et de système;
On a réduit l'amour à l'amour de soi-même;
On ne reconnoît plus ni borne ni milieu;
On déchire, on trahit sa patrie et son Dieu.
L'égoïsme répand ses maximes cruelles;
Il brise sans pudeur ces chaînes mutuelles
Qui, liant tous les cœurs, captivent tous les bras:
Au lieu de citoyens la France a des ingrats;
Aux préjugés du jour le siècle s'accommode;
Notre croyance suit l'empire de la mode;
La jeunesse dévore avec avidité
Des livres pleins du sel de l'incrédulité,
Qui piquent de l'esprit l'audace curieuse,
Et cachent sous des fleurs une morale affreuse.
  Toi qui dois inspirer et parer la vertu,
Sexe foible et charmant, dans quel gouffre cours-tu!
Des écrits dangereux évite la lecture;
En célébrant son culte ils blessent la nature:
Sur l'aile du plaisir tu te laisses porter,
Crains de perdre des jours dont tu dois profiter;
Renonces à l'éclat d'une fausse lumière,

Et prends garde aux écueils semés sur ta carrière ;
Vois l'insecte brillant qui se brûle au flambeau,
Il cherche la lumière, et trouve son tombeau.
Mais vous, fiers écrivains, incrédules modernes,
Vous qui, pour ennoblir des talents subalternes,
Chargez d'impiétés votre prose et vos vers,
Parlez : en séduisant le crédule univers,
En dénouant les nœuds de notre dépendance,
En attaquant des lois l'austère providence,
En éteignant la foudre, en brisant les autels,
Quel si grand avantage offrez-vous aux mortels?
Sans espoir dans les maux, et sans frein dans le vice,
L'homme ne craindra plus l'éternelle justice :
En sera-t-il meilleur, plus sage, et plus heureux?
Le fanatisme impie est-il moins dangereux,
Moins funeste aux états, que l'essor du faux zèle?
Verrons-nous sous vos lois l'épouse plus fidèle,
Les sujets plus soumis, les rois plus paternels?
Thémis parlera-t-elle aux cœurs des criminels!
Elle n'enchaîne point nos bras dans les ténèbres,
Son glaive ne punit que les crimes célèbres :
L'œil de Dieu, qui toujours nous veille et nous poursuit,
Fait seul trembler la main qui s'arme dans la nuit :
Qui ne craint point l'enfer est maître de ma vie.
Que les législateurs de la philosophie
Choisissent pour instruire un plus heureux moyen.
On respecte la foi quand on est citoyen.
Corneille, Despréaux, et Racine, et Molière,
Eux qui sur nos esprits répandoient la lumière,
Ont-ils contre le ciel élevé leurs accents?

Leurs mains chargeoient l'autel et de fleurs et d'encens;
Animés de l'esprit qu'un roi prophète inspire,
Pour accorder la harpe ils quittèrent la lyre :
Quiconque a leurs talents, et n'écrit pas comme eux,
Pour nous rendre à la fois meilleurs et plus heureux,
Change en poison mortel la céleste ambrosie,
Et corrompt sourdement le sein de la patrie.
 L'impie audacieux ébranle les états;
S'il ne l'est pas lui-même, il fait des scélérats :
C'est en vain que la loi lui prescrit le silence :
Tout de son fanatisme accroît la violence;
Au repos de la terre il ne peut consentir :
Apôtre de l'erreur, il seroit son martyr,
Tant l'orgueil est puissant, tant la raison est vaine.
 Esclaves révoltés, reprenez votre chaîne,
Arborez l'étendard de la Religion,
Sortez du lac impur de la corruption;
L'instant fatal est près, la mesure est comblée;
Les cris de la vertu dans vos bras violée,
Les plaintes de l'honneur en butte à vos mépris
Ont enfin pénétré les célestes lambris :
Bientôt un air brûlant consumera la terre;
Bientôt le roi des rois, porté sur son tonnerre,
Suspendra dans les airs un miroir éternel,
Espérance du juste, effroi du criminel :
Dans ce cristal brillant la vérité tracée
Rendra l'esprit sensible et peindra la pensée;
Alors on connoîtra si les raisonnements,
Si la mode, l'esprit, l'amour, les agréments,
L'emportent sur la foi, sur l'humble obéissance,

Sur le calme d'un cœur ami de l'innocence.
En attendant ce jour par Dieu même choisi,
Je vais, de son esprit plus vivement saisi,
Et bravant de l'Orgueil la fureur indocile,
Enchaîner l'univers au char de l'Évangile.

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

La Religion, gravée dans le cœur des hommes, subsista depuis la création dans la famille des patriarches; la loi de Moïse en développa les préceptes, le christianisme les perfectionna. Portrait de l'homme. Sans la révélation l'homme seroit inexplicable. Caractère de la Religion chrétienne; elle seule porte l'empreinte de la Divinité; elle éclaire l'homme sur l'origine des maux dont il est accablé; elle nous rend plus grands et plus heureux; elle est le fondement du repos public et de la prospérité des empires. Prière à Dieu pour la conversion des infidèles, au roi pour la défense de la Religion.

Sainte Religion, tes cruels ennemis
Sont enfin confondus, s'ils ne sont pas soumis :
On se dérobe en vain aux rayons de ta gloire;
On refuse encor plus d'obéir que de croire :
Les temples de l'erreur s'écroulent devant toi;
L'Auteur de la nature est l'auteur de ta loi :
Ton trône inébranlable est assis sur la pierre,
L'enfer tremble et rugit sous la barque de Pierre :
Le doigt de l'Éternel te grava dans les cœurs,

Tu descendis du ciel poùr diriger les mœurs :
L'homme te méconnut, et non le patriarche;
Noé bâtit ton temple en construisant son arche;
Abraham et Jacob, leurs fils et leurs neveux,
En Égypte, au désert, t'adressèrent leurs vœux;
Moïse par la voix du Maître du tonnerre
Écrivit tes décrets, les transmit à la terre.
Il falloit qu'un Sauveur par David annoncé
Achevât d'élever ton temple commencé.
Salomon ébaucha les desseins de Moïse :
Sion devint alors le berceau de l'Église;
Et le Christ, cet espoir des prophètes divers,
Vit le jour lorsqu'Auguste eut calmé l'univers.
Les Hébreux, enivrés des grandeurs temporelles,
Trop soumis à la lettre, à l'esprit trop rebelles,
Dans l'humble Rédempteur méconnurent leur roi,
Et son sang éteignit le flambeau de leur foi :
L'arche sainte, depuis proscrite et profanée,
Des esprits infernaux gémit environnée,
En attendant le jour où les mêmes liens
Uniront les Gentils, les Juifs et les Chrétiens.

Ainsi dans tous les temps un sillon de lumière
Montra ton origine et marqua ta carrière;
L'ange et l'homme par toi connurent leur auteur,
Et Dieu fut adoré dès qu'il fut créateur :
En vain les passions, l'orgueil, et l'imposture,
Ont voulu t'arracher du sein de la nature,
La vérité renaît et s'accroît sous tes pas;
Si tu perds des sujets, tu gagnes des états :
Les contradictions te rendent plus féconde;

Ta loi si combattue assujettit le monde :
Pour ta cause aujourd'hui qu'importe de s'armer?
Qu'on lève le bandeau, l'univers doit t'aimer;
Redoutable aux méchants, aux malheureux propice,
Tu soutiens l'innocence, et fais pâlir le vice;
Tu corriges le cœur en soumettant l'esprit;
En éclairant nos maux ton flambeau les guérit :
Toi seule as débrouillé le chaos où nous sommes,
Dévoilé la bassesse et la grandeur des hommes;
Toi seule de nos cœurs remplis le vide affreux;
En nous rendant meilleurs, tu nous rends plus heureux.
Permets-moi de tracer tes divins caractères,
De peindre ta morale, appui de tes mystères,
Sauvegarde des mœurs, fléau des scélérats,
Ressource des sujets, force des potentats;
Qui, des cœurs résignés effaçant les souillures,
Verse un baume enchanteur sur toutes leurs blessures.
O grâce, ô pur rayon de Dieu même émané,
Doux mobile d'un cœur vers le bien entraîné;
Toi qui sans rendre esclave obtiens l'obéissance,
Toi qui du libre arbitre assures la puissance,
Sois ma muse aujourd'hui; viens embraser mes vers
Du feu des Augustins, de l'ame des Prospers;
De l'énigme de l'homme explique le mystère,
Et dévoile nos cœurs pour guérir leur misère!
Quel levain corrompit la source de mon sang!
Je porte le poison et la mort dans mon flanc;
Le germe des douleurs fermente dans mes veines;
Tout jusqu'à mes plaisirs s'altère par les peines.
Je sens que je suis né pour contempler les cieux;

Mais un voile accablant les dérobe à mes yeux.
Je trouve dans mon cœur une loi naturelle,
Et ce cœur révolté se déclare contre elle :
Elle répand encore un éclat incertain
Pareil aux premiers feux de l'astre du matin ;
Mais sa foible lueur n'éclaire que mes chutes,
Ma raison et mes sens s'épuisent par leurs luttes ;
Le doute qui me suit redouble mes terreurs,
Et le jour qui m'éclaire augmente mes erreurs.
Cependant, dans l'opprobre où gémit la nature,
Un air de majesté brille dans sa structure ;
Semblable à ces palais dont les riches lambris
Frappent encor les yeux à travers leurs débris,
Sous un amas confus de colonnes en poudre,
Où fument tristement les restes de la foudre,
On admire un dessin superbe et régulier,
Fini dans ses détails, frappant dans son entier :
Ainsi l'homme, orgueilleux même dans sa ruine,
De son abaissement recherche l'origine ;
Enflé de sa grandeur, honteux de son état,
Il sent qu'il a perdu de son premier éclat :
Occupé, fatigué du soin de se connoître,
Il ne sait ce qu'il est ni ce qu'il voudroit être ;
Pressé de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur si facile à trahir.
Cet homme, en même temps libre dans ses entraves,

A la fierté des rois sous l'habit des esclaves;
Amoureux du bonheur qui s'éloigne de lui,
Enivré, dégoûté de lui-même et d'autrui,
Différent, inégal, et cependant le même,
Fier, timide, et rampant, son cœur est un problème;
Amusé par des riens, les plus vastes projets
N'offrent à son ardeur que de foibles objets;
Sur la nature entière il cherche à se répandre;
Son cœur veut s'affranchir, son ame veut s'étendre:
Il s'abandonne en vain à la variété,
Toujours l'ennui le livre à la satiété:
Tout irrite ses goûts sans remplir son envie;
Il abrège ses jours et regrette la vie:
Dans ce vaste univers il se trouve borné;
Et, de l'illusion jouet infortuné,
Pour apaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire;
Il voudroit, à l'abri des caprices du sort,
Sur les âges futurs régner malgré la mort.
Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent;
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent:
La raison lui soumet les lions rugissants;
Mais lui-même obéit à l'empire des sens.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Ève fut formée:
L'antiquité du nom l'approche du néant,
C'est un pygmée altier qui se masque en géant;
L'ignorance obscurcit ses lumières hautaines:
Le roi de la nature est accablé de chaînes.
Les autres animaux usent tranquillement

Des biens appropriés à leur tempérament;
La chèvre broute en paix l'épine des montagnes;
La tranquille brebis tond l'herbe des campagnes;
Le bœuf, en ruminant au pied d'un vert coteau,
N'entend pas aiguiser la hache et le couteau.
Les soucis dévorants, la sombre inquiétude,
Habitent les cités, et non la solitude:
L'insecte, ainsi que nous, rongé par le remord,
Ne boit pas lentement la coupe de la mort;
L'homme lui seul, déchu de sa noble origine,
Marqué visiblement par une main divine,
Pauvre au milieu des biens qui naissent sous ses pas,
Court après les trésors qu'il ne possède pas;
Effrayé par le temps, dont la marche insensible
De l'avenir obscur rend l'approche terrible,
Il ne jouit de rien en essayant de tout;
Le plaisir n'est pour lui qu'un passage au dégoût.
Dans ce cercle éternel d'illusions prochaines,
De biens si peu fondés, et d'erreurs si certaines,
Quel être que Dieu seul pourroit me secourir,
Me corriger, m'instruire, et surtout me guérir?
O vérité chrétienne, ô raison salutaire,
Il faut te reconnoître à ce grand caractère:
Nulle secte avant toi ne m'avoit éclairé
Sur la source des maux dont l'homme est dévoré.
Adam, ce premier chef de la nature humaine,
Attenta librement à la loi souveraine:
Le prix de l'innocence est l'immortalité;
Il pouvoit la transmettre à sa postérité:
Le poison de l'orgueil infecta sa sagesse.

En perdant l'innocence il perdit la jeunesse,
Le temps blanchit sa tête; et ses fils malheureux
Puisèrent dans son flanc un germe dangereux,
Un vice héréditaire, infusé d'âge en âge,
Qui des enfants de Dieu nous ravit l'apanage.
Ainsi le ver rongeur perce au cœur de l'ormeau,
Et, desséchant le tronc, flétrit chaque rameau:
Une fontaine ainsi qui se souille à sa source
Infecte les ruisseaux qu'elle forme en sa course,
Et, grossissant toujours, porte ses flots amers
Aux torrents débordés qui corrompent les mers.
Adam fut ce grand arbre et cette source impure
D'où le poison coula sur toute la nature:
Nous sommes les rameaux de ce tronc malheureux.
Le vice et la vertu se disputent nos vœux:
L'un, plus fort, nous entraîne; et la vertu, stérile
Sans le secours du ciel, nous devient inutile.
Ainsi tout s'éclaircit; l'homme n'est plus obscur;
Il se connoît, il marche, et son pas est plus sûr;
Quoiqu'imbu du venin de l'antique vipère,
Et courbé sous le faix du péché de son père,
Il porte sur son front le sceau du Créateur;
Il reprend l'espérance au sein du Rédempteur,
Et, lavé dans son sang et dans l'eau du baptême,
Il redevient l'image et l'enfant de Dieu même.
Sans la chute d'Adam, qui pourroit assortir
Les penchants opposés dont l'homme est le martyr?
Sans la rédemption, quelle est l'ame assez sainte
Pour offrir au Très-Haut plus d'amour que de crainte?
Non, Dieu ne peut créer les hommes vicieux,

Ni fermer sans raison la barrière des cieux ;
Juste sans dureté, plus clément que terrible,
Il ne rendra jamais le salut impossible.
Vérité consolante, ame de notre foi,
Quelle religion découvrit avant toi
Les contrariétés de la nature humaine,
Et nous apprit enfin à bénir notre chaîne?
Jamais le vrai chrétien ne cède au désespoir;
La souffrance a pour lui tout l'attrait du devoir;
L'Homme-Dieu, son modèle, excite son courage,
Et lui montre pour prix le céleste héritage;
La douleur du chrétien se change en volupté;
Son ame échappe au temps, et joint l'éternité:
La mort, dont le seul nom glace une ame sensible,
N'est pour lui que la fin d'un voyage pénible;
Le ciel s'ouvre à ses yeux dans un fatal moment
Où, l'amour-propre éteint, finit l'enchantement,
Où du monde trompeur la scène est éclipsée,
Où l'univers s'enfuit ainsi que la pensée:
Ce moment si terrible est la fin du malheur;
Il est pour le chrétien l'aurore du bonheur.

Vaines religions de la Grèce et de Rome,
Élevez-vous ainsi l'homme au-dessus de l'homme?
L'Orgueil par vos conseils nous apprit à mourir;
Mais enseignez-vous l'art de vivre pour souffrir,
D'envisager les maux dont gémit la nature
Comme un creuset ardent où notre ame s'épure?
Quels secours offrez-vous aux peuples enchaînés,
Du caprice des grands jouets infortunés?
L'appareil fastueux du courage stoïque

Rendra-t-il le repos à ce paralytique
Qui jouit de la vie et non du mouvement,
Et dont le lit affreux ressemble au monument?
Pourra-t-il consoler l'aveugle en sa carrière,
Dont les yeux sont fermés à la douce lumière,
Dont les pas incertains sont conduits par le sort,
Pour qui tout est couvert du crêpe de la mort?
La foi produit la force où régnoit la foiblesse;
Elle rend la chaleur à la froide vieillesse,
Console l'innocence, efface de son front
L'empreinte de la honte et le sceau de l'affront;
La souffrance du juste est le signe et le gage
De la faveur du ciel devenu son partage.
Dieu n'offre que la foudre aux coupables heureux;
Mais il ouvre son sein aux foibles vertueux.
Voilà donc cette foi si terrible et si dure
Dont le pouvoir révolte et dompte la nature,
Dont le front trop austère écarte les plaisirs,
Épouvante la joie, et glace les désirs;
Qui, mieux que les conseils de la philosophie,
Sait nous rendre léger le fardeau de la vie!
Elle seule est l'appui des mortels abattus.
Pourquoi? C'est qu'elle seule épure les vertus.
Peignons, sans employer artifice ni pompe,
La raison qui séduit, et la foi qui détrompe.
L'amour-propre est le roi qui gouverne nos cœurs;
Par lui la volupté domine sur nos mœurs;
Ensemble et tour à tour ils nous soufflent leurs flammes:
L'un arme les esprits, l'autre égare les ames.
Quelle digue élever contre ces fiers torrents?

Par quel art, par quel frein enchaîner ces tyrans?
La raison cherche en vain à calmer leur furie;
Elle excite l'honneur, l'amour de la patrie,
Oppose la décence au transport violent,
Et l'humble modestie à l'orgueil insolent:
Inutiles vertus, dont le foible artifice
Ne sert qu'à pallier, qu'à travestir le vice,
Qu'à voiler sa laideur, et sauver ses éclats.
Si l'œil n'est point blessé, le monde ne l'est pas.
Ainsi la douce feinte et la ruse hypocrite
Deviennent des humains la vertu favorite:
L'homme a suivi les lois s'il peut leur échapper;
L'art de plaire aux mortels est l'art de les tromper.

Comme Armide autrefois, puissante enchanteresse,
Pour attacher l'objet de sa folle tendresse,
Sembloit avoir changé les rochers en forêts,
Les cyprès en lauriers, les déserts en guérets;
Déguisés par son art, tous les monstres difformes
Se montroient à Renaud sous de riantes formes;
L'adroite illusion, les prestiges flatteurs,
Répandoient sur ses yeux leurs charmes séducteurs;
Les ours et les lions errant dans la prairie
N'offroient que la douceur de l'humble bergerie;
Les hydres, les serpents, en nymphes transformés,
Se jouoient devant lui sur les flots animés;
Il trouvoit la beauté, la fraîcheur, l'abondance,
La pudeur enfantine, et jusqu'à l'innocence,
Dans un affreux désert où la stérilité,
Le silence, l'horreur, la mort, la cruauté,
Régnoient avec le crime en des cavernes sombres,

Effroyable séjour des démons et des ombres;
Renaud ne voyoit rien en croyant de tout voir.
Enfin la Vérité présenta son miroir;
Son éclat dissipa les erreurs, les mensonges:
L'enchantement finit où finirent les songes.
Ainsi notre raison, ce guide embarrassé,
Trop savante dans l'art d'Alcine et de Circé,
Ne pouvant nous régir, et voulant nous conduire,
Épuise sur nos cœurs le talent de séduire:
Elle habille en vertus nos plaisirs les plus chers;
Elle couvre de fleurs la honte de nos fers;
Et, s'aidant des secours de la philosophie,
Dérobe à notre cœur la chaîne qui le lie.
Mais l'aspect fulminant de la Divinité,
L'approche de la mort ou de l'adversité,
Du remords dévorant les clameurs énergiques,
Chassent l'illusion de nos songes magiques,
Et découvrent enfin à nos yeux offusqués
L'effrayante laideur de nos vices masqués.
Vous seule, ô foi sévère, en détruisant les fables
Enfantez dans nos cœurs des vertus véritables;
Vous n'offrez qu'au vrai seul l'encens et le tribut:
Votre modèle est Dieu, le ciel est votre but.
Quand la religion, triomphant des obstacles,
Ne s'annonceroit pas par la voix des miracles;
Quand la croix, si honteuse et si dure aux pervers,
N'auroit pas subjugué le perfide univers,
A sa morale seule on la croiroit divine;
Dans l'esprit qui l'anime on voit son origine:
Eh! quel autre que Dieu auroit pu nous donner

Le précepte si doux d'aimer, de pardonner?
Aimer! c'est aimer Dieu comme arbitre suprême;
C'est aimer nos pareils, nous aimer pour Dieu même;
Sa gloire est le ressort, le motif, et l'attrait
D'un sentiment si pur, si noble, si parfait:
Amour universel, Dieu même est sa racine;
Il coule de son sein, il s'exerce, il domine
Sur tous nos sentiments et sur nos facultés;
Il réunit les rois, les peuples, les cités;
Et, liant d'un seul nœud tous les êtres ensemble,
Il les ramène à Dieu dont le sein nous rassemble:
Grande et sublime loi, reine de tous les cœurs,
Qui nous rend plus heureux, et plus grands, et meilleurs,
Qui, mieux que les conseils d'un sénat politique,
Affermit les ressorts de la force publique!
Le prince ne craint plus le choc des passions
Quand Dieu même est l'objet de leurs impulsions:
Un chrétien né sujet sera toujours fidèle;
Le monarque à ses yeux est l'image immortelle
De l'Être souverain par qui règnent les lois;
Il croit mourir pour Dieu quand il meurt pour ses rois.

Un chrétien sur le trône est le meilleur des maîtres;
Il fixe ses regards sur ces hommes champêtres
Que le ciel a placés dans le rang le plus bas,
Et qui n'ont pour tout bien que l'honneur et leurs bras:
L'amour rapproche, unit, console, élève, épure;
C'est lui qui fit la loi du pardon de l'injure,
Et qui, nous ordonnant d'aimer nos ennemis,
Surmonta la nature à qui tout est soumis.

Qu'on ne me vante plus la clémence d'Auguste,

La charité chrétienne est plus noble et plus juste;
L'Orgueil n'excite pas sa générosité,
C'est dans le cœur de Dieu qu'elle prend sa bonté:
La nature est sensible et non pas magnanime;
Mais la foi du chrétien est active et sublime.

Se croire enfant de Dieu, l'adorer comme fin,
Porter un front scellé de son anneau divin;
N'être qu'un foible atome, et tendre vers un être
Dans qui le monde entier roule sans le connoître,
Nourrir un esprit pur dans un temple charnel,
Obéir à la mort sans devenir mortel,
Être grand sans orgueil, et soumis sans bassesse,
Charitable sans faste, indulgent sans foiblesse;
Vaincre, non des guerriers sous le fer expirants,
Mais l'injuste fureur qui fait les conquérants;
Perdre sans murmurer des couronnes profanes,
Descendre sans douleur des palais aux cabanes,
Du berger sans orgueil monter jusques au roi:
Prodiges réservés au pouvoir de la foi!

O toi, chef des démons, que la rage consume,
Sur qui le feu du ciel en tombant se rallume,
Orgueil, toujours superbe et toujours outragé,
Frémis: la foi triomphe, et le ciel est vengé.
En vain les esprits forts, tes fameux tributaires,
De la Religion attaquent les mystères;
L'humanité divine et la triple unité
Révoltent leur esprit brillant, mais limité.
Pourquoi s'étonnent-ils, eux que l'erreur abuse,
Qu'à des êtres bornés l'Infini se refuse!
Ils marchent sur la terre, ils voguent sur les mers;

En ont-ils pu saisir les principes divers?
Tout est mystère; on voit l'existence des choses,
On connoît les effets, on ignore les causes:
Ni le corps que je meus, ni l'ame que je sens,
Rien n'est clair pour l'esprit quand tout frappe les sens.
Soumettons la raison aux vérités terribles
Qu'on voit naître du sein des vérités sensibles:
Le mystère est un joug pour l'indocilité;
La morale est un frein pour la cupidité:
Malgré tous les efforts de l'erreur infernale,
Adorons le mystère, et suivons la morale.
L'homme est né pour agir plutôt que pour savoir;
La science l'occupe, et trompe son espoir,
A moins qu'en remontant à la cause première
Il ne boive à longs traits ces torrents de lumière
Qui de l'Être éternel nourrissent la splendeur,
Et de tous ses desseins dévoilent la grandeur.
Dieu plaça son pouvoir au sein de son Église,
Pour qu'en la consultant l'ame lui fût soumise;
L'Église est le soleil qui doit nous éclairer;
En suivant ses décrets on ne peut s'égarer:
Quel orgueil d'hésiter, au moment qu'elle ordonne,
Entre le ciel qui parle et l'homme qui raisonne!
L'imprudent voyageur qui d'un chemin tracé
Passe dans un sentier obscur, embarrassé,
Rencontre à chaque instant des rochers, des épines,
Des torrents débordés et d'affreuses ravines;
Un guide secourable, en lui tendant les bras,
L'arrache au précipice entr'ouvert sous ses pas.
La clarté qui nous luit trop souvent nous égare:

Nous volons vers le ciel sur les ailes d'Icare;
En poussant comme lui notre vol incertain,
Craignons de partager son malheureux destin.
Contre tous les dangers l'Église nous rassure;
La raison est douteuse, et la foi toujours sûre:
Laissons à l'esprit fort la folle vanité
De lever l'étendard de l'indocilité.

Sur les bords enchanteurs que féconde la Loire
J'ai vu (ce souvenir est cher à ma mémoire)
Un sage studieux, loin du luxe des cours,
De son quinzième lustre achever l'heureux cours.
Son front calme et serein, malgré le froid de l'âge,
De la paix de son cœur offroit la douce image;
Ses regards pleins de feu, d'ame et de majesté,
Imprimoient le respect, inspiroient la bonté.
Long-temps imitateur des courtisans serviles,
Il but l'iniquité des palais et des villes;
Mais, jouet de l'amour et de l'ambition,
Il chercha le bonheur loin de l'illusion;
Il reconnut l'orgueil des faux savants du monde,
Et de l'impie altier la misère profonde;
Sous un rustique toit de tilleuls ombragé,
Dans un jardin de fleurs et de fruits surchargé,
Il retrouva la paix, la vertu, la constance,
Et ce bonheur si pur qui naît de l'innocence.
Son esprit trop superbe et trop présomptueux
Se soumit à la foi dès qu'il fut vertueux.
La voix de la nature et l'aspect des campagnes,
Le silence sacré des bois et des montagnes,
Bien mieux que les écrits d'un orateur subtil,

De ses raisonnements renouèrent le fil.
Le ciel fut son espoir, le monde fut sa crainte.
Mais jamais la terreur n'agite une ame sainte:
Elle craint de déplaire à l'auteur de nos jours;
Mais l'adorant sans cesse, elle espère toujours.
Quand l'amour est ardent, il trouble, mais rassure :
La paix est pour les saints, la peur pour le parjure.
« Vois, me dit le vieillard, vois ce sauvage lieu :
Pour moi c'est l'empyrée et le temple de Dieu:
Tout y croît par ses soins; mes biens sont ses largesses;
Ces fruits qu'il fait mûrir font toutes mes richesses;
Sous ses yeux paternels je veille, je m'endors;
Mon ame vit en lui, c'est lui qui meut mon corps;
Mes jours coulent au sein de sa bonté divine,
Chaque instant me ramène à ma noble origine.
« Apprends à vivre heureux en vivant pour Dieu seul:
Ne crains pas de la mort le funèbre linceul;
Mourir pour Dieu, c'est vivre; et sa présence auguste
Est le prix qui t'attend, si tu sais être juste;
Au lieu de raisonner, songes à bien agir :
L'esprit est un vaisseau qu'il faut savoir régir;
En butte aux vents, aux flots, l'un à l'autre contraires,
Il s'égare en s'ouvrant des routes téméraires:
Fuis l'espoir dangereux qu'offre la nouveauté,
Et le trompeur appât de l'incrédulité.
Jeune homme, la vertu, la paix de l'innocence,
Te rendront plus heureux qu'une vaine science. »
De ce trône élevé sur le sommet des cieux,
Roi du monde, Dieu fort, daigne tourner les yeux
Vers ces peuples errants qui te cherchent, t'ignorent,

Dont l'esprit t'obscurcit, mais dont les cœurs t'adorent !
Dissipe leurs erreurs en leur donnant ta loi :
S'ils gardent l'innocence, ils méritent la foi.
Inde, Chine, Japon, îles, plages australes,
Habitants malheureux des rives glaciales,
Le voile qui vous couvre un jour s'entr'ouvrira ;
Pratiquez la vertu, Dieu vous éclairera.
Et vous, prince chéri, dont les pieux ancêtres
Forment depuis mille ans la chaîne de nos maîtres,
Successeur de Clovis qui vainquit par la croix,
Souvenez-vous que Dieu fait seul régner les rois ;
Qu'il vous a couronné pour veiller sur ses temples,
Pour défendre les mœurs surtout par vos exemples,
Pour chasser la licence, et la remettre aux fers :
L'exemple d'un grand roi peut sauver l'univers.

ODES.

ODE PREMIÈRE.

LES ROIS.

Toi qui vis tomber les colonnes
Des états les plus florissants,
Toi qui vis briser les couronnes
Des souverains les plus puissants,
O Terre, ô féconde Cybèle,
Tu caches dans ton sein fidèle
Les fastes des siècles divers :
Ouvre à ma muse qui t'appelle
Les archives de l'univers.

Montre-moi sous leurs pyramides
Ces rois dans la tombe ignorés,
Ces rois fastueux et timides
Jadis sur le trône adorés :
Leur nom n'a duré qu'une aurore.
En vain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cercueil;
Le temps à chaque instant dévore
Les monuments de leur orgueil.

Tu vis sortir de tes entrailles
Ces héros, tyrans des humains,

Dont le dieu sanglant des batailles
Armoit les sacrilèges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent sur des palais en cendre
Et la fortune et ses revers :
Bientôt tu les verras descendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je sais qu'Achille, que Thersite,
Étoient soumis au même sort;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténèbres de la mort :
Mais l'île infâme de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan;
Et la terre, encore éplorée,
Encense l'urne de Trajan.

Princes dont la cendre repose
Au pied des plus riches autels,
Souvent, malgré l'apothéose,
Vous êtes l'horreur des mortels :
En vain, dans vos palais nourrie,
La folle et basse flatterie
Chante vos hymnes en tout lieu;
Le temps détruit l'idolâtrie,
Et brise l'autel et le dieu.

Rois, laissez aux peuples sauvages
Le droit injuste du plus fort :

La crainte arrache nos hommages,
L'amour les obtient sans effort.
Serrez moins le nœud qui nous lie;
Notre orgueil à regret se plie
Au joug rigoureux du pouvoir:
L'amour, plus noble, multiplie
Nos soins, que borne le devoir.

Dans vos sérails impénétrables,
Sultans, esclaves couronnés,
Vous traînez des jours déplorables,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde
Le soleil sort du sein de l'onde
Et s'ouvre un chemin vers les cieux:
O rois, rendez heureux le monde
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez sur les bords de la Seine
Ce prince, l'amour des François;
La Victoire qui le ramène
Annonce à grands cris nos succès:
Son peuple l'entoure et le presse;
Le zèle se change en ivresse;
On aime, on adore ses lois:
Excès d'une juste tendresse
Qui fait le bonheur des grands rois.

Ne craignons pas que sa mémoire
Se perde dans l'ombre du temps,

Ni que le grand jour de l'histoire
Ternisse ses faits éclatants
Minerve le suit à la guerre,
Thémis gouverne son tonnerre;
Il n'est armé que pour la paix,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.

On dira : Quel dieu favorable
Accorda Louis aux humains?
Son amitié ferme et durable
Soutint le trône des Romains :
Dans son tribunal despotique
Jamais la liberté publique
N'expira sous l'autorité :
Les ressorts de sa politique
Furent les lois de l'équité.

Né sur le trône, il fut sensible;
Juge, il ressentit la pitié;
Souverain, il fut accessible;
Monarque, il connut l'amitié.
Que sa justice et son courage,
Que son nom béni d'âge en âge,
Des siècles percent le chaos :
Qu'il soit le modèle du sage,
Qu'il soit l'exemple des héros.

Sans avoir le pinceau d'Apelle,
Disciple de la vérité

J'ébauche le portrait fidèle
Que peindra la postérité.
Grand roi, que la France applaudisse
Aux vers de ma muse novice;
Il est pour eux un prix plus doux:
Vous pouvez d'un regard propice
Les rendre immortels comme vous.

ODE II.

L'AMOUR ET LES NYMPHES.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Auprès d'une féconde source
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux.

Les naïades sans défiance
S'avancent d'un pas concerté;
Et toutes, en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille!
Dit l'une d'un ton indiscret.

L'Amour, qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux :
Les nymphes, bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs, et Thémire,
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour d'un gracieux sourire
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit et le jour
Ces indiscrètes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendre feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurois les éteindre.

ODE III.

L'AMOUR PAPILLON.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Jupiter, outré de colère
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythère
Changea son fils en papillon.

D'abord en ailes azurées
On vit diminuer ses bras;
Ses dards, en des pates dorées;
Il veut se plaindre, et ne peut pas.

L'arc à la main, ce dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais, toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit : Consolez-vous,
Amour; j'excuse votre audace,
Ne méritez plus mon courroux.

Il change : ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état;
Mais il conserve encor des ailes
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour, aussi volage
Que le papillon inconstant,
En un instant brûle et s'engage,
Et se dégage en un instant.

ODE IV.

LES POÈTES LYRIQUES.

A-t-on vu l'aigle au vol rapide
Quitter le vaste champ de l'air
Pour raser d'une aile timide
Les bords arides de la mer?
Non : plus hardi dans sa carrière,
Jusqu'au séjour de la lumière
Il perce d'un vol assuré;
Et là, devenu plus tranquille,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les poètes célèbres,
Ainsi les esprits créateurs

Laissent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au-dessus des nues;
Ils s'ouvrent le palais des dieux :
Aussi promptes que la pensée,
Leurs muses, rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce peintre sublime,
Marche sans ordre et sans dessein;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un dieu caché dans son sein :
Aux champs de Mars ce fier Tyrtée
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor, le seul Horace
Réunit la force, la grâce,
Et chante Bellone et l'Amour.

Qu'entends-je? les sons de la lyre
Font taire les sistres gaulois;
La raison règle le délire,
Et l'enthousiasme a des lois.
J'aperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stésichore et de Linus :
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paroît : Thèbes respire
Aux nouveaux accents d'Amphion :
Neptune, au fond de son empire,
S'émeut à la voix d'Arion.
David renaît; l'olympe s'ouvre;
Dieu sur un trône se découvre
Au peuple dont il est l'appui.
Que tout s'abaisse et se confonde :
Les cieux, les âges, et le monde,
S'évanouissent devant lui.

Du maître immortel de la lyre
Tels sont les sublimes portraits :
Qu'il seroit grand si la satire
Avoit moins aiguisé ses traits,
Si plus souvent la douce ivresse
Du fameux vieillard de la Grèce
Déridoit son front sérieux,
Et si la main de la nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ses efforts laborieux !

La Motte a peu senti la flamme
Dont brûloient ces chantres divers;
Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers.
Plus philosophe que poète,
Il touche une lyre muette;
La raison lui parle, il écrit :
On trouve en ses strophes sensées

Moins d'images que de pensées
Et moins de talent que d'esprit.

Foible disciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le François chérit la guitare
Que Sapho montoit pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis, Hésione,
Tancrède, Issé, les Éléments;
Et le dieu de la poésie
Chante l'hymne de Marthésie
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la folie,
La chanson naquit parmi nous;
Souple et légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Érato.
Homère est moins lu que Chapelle;
Et, si nous admirons Apelle,
Nous aimons Téniers et Vateau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les belles et les dieux,
Voler de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remonter aux cieux!
Né pour les arts, il les éclaire;

Et, maître du talent de plaire,
Il règne sur tous les esprits :
L'oiseau qui porte le tonnèrre
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ma muse a chanté les Orphées,
Ma plume a décrit leurs travaux.
Un sage assis sur leurs trophées
Peut seul instruire leurs rivaux.
Esprit brillant, vaste génie,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du berger :
C'est à lui d'ouvrir la barrière,
Et d'aplanir une carrière
Dont l'éclat couvre le danger.

L'empire françois et l'Europe,
Dans le tableau le plus touchant,
Offrent aux fils de Calliope
Un sujet digne de leur chant.
La foudre gronde sur nos têtes;
Le bruit effrayant des tempêtes
Éclate long-temps dans les airs :
La nuit étend ses voiles sombres;
Mais le soleil, vainqueur des ombres,
Sort plus brillant du sein des mers.

Je vais rappeler la mémoire
De ce fameux événement :

Puisse le flambeau de l'histoire
L'éclairer éternellement !
Quel être plus puissant m'inspire ?
Où suis-je ? l'air que je respire
Devient plus serein et plus pur :
Ravi sur la voûte éthérée,
A travers le vaste empyrée
Je vole sur un char d'azur.

Ciel ! l'éternelle intelligence
Qui dispose à son gré du sort,
Dieu, précédé de la vengeance,
Ouvre le temple de la mort ;
Lieu sombre, où la frayeur errante
Se traîne à la lueur mourante
D'un pâle et lugubre flambeau.
La mort, qui jamais ne se lasse,
Y trouve, à chaque instant qui passe,
La porte affreuse du tombeau.

Que l'homme l'implore ou la brave,
Rien ne touche son cœur d'airain ;
Dieu parle, elle accourt en esclave
A la voix de son souverain :
« Va, lui dit-il, punir la terre ;
Sois plus cruelle que la guerre :
Pars ! vole, obéis à mes lois ;
Ravage, ébranle les empires ;
Et de l'horreur que tu respires
Va remplir le palais des rois.

Épargne les princes iniques,
Vils instruments de mon courroux;
Épargne les rois tyranniques...
Frappe le plus juste de tous.»
Il dit, et la sœur de la parque
Cherche un père dans le monarque,
Un sage dans le conquérant:
A cet accord rare et sublime
La mort reconnoît sa victime,
Déjà Louis est expirant.

Arrête, implacable furie,
Respecte des jours précieux:
La voix, les vœux de la patrie
Peuvent encor monter aux cieux.
Vains soupirs! le péril redouble;
L'Europe attentive se trouble;
Le Bavarois est consterné:
Des temples les murs respectables
Répètent les cris lamentables
Du peuple aux autels prosterné.

Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppresseur?
L'Europe n'aura plus d'arbitre,
Les rois perdront leur défenseur.
Les cieux sont-ils impénétrables?
Et les plaintes des misérables
S'égarent-elles dans les airs?
Non, non, leur voix est entendue:

La santé, du ciel descendue,
Rend un héros à l'univers.

Déjà l'Alsace délivrée
Change ses cyprès en lauriers,
Et la victoire rassurée
Vole au devant de nos guerriers.
O douce paix, vierge céleste,
Après une guerre funeste
Sur nous vous règnerez encor :
Le temps des orages s'écoule,
Les plaisirs descendent en foule,
Assis sur des nuages d'or.

Tels sont les sujets mémorables
Que choisissoit l'antiquité :
Dans ses travaux toujours durables,
Elle instruit la postérité.
Imitons son exemple utile;
Enfants d'Horace et de Virgile,
Immortalisons les vertus;
Et peignons le roi le plus juste,
Ami des beaux-arts comme Auguste,
Et bienfaisant comme Titus.

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIÈRE.

SUR LE GOUT.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

Sages sans lois, brillants sans imposture,
Coulez mes vers enfants de la nature :
N'affectez rien; que la main du hasard
Amène tout, jusqu'aux règles de l'art.
Le naturel est le sceau du génie,
L'appui du goût, l'ame de l'harmonie.
Sacrifiez à la simplicité
Le faux éclat d'un style *brillanté*,
Rayon subit, étincelle imprévue,
Qui frappe, étonne, et jamais ne remue.
N'imitez pas ce jargon languissant,
Ces vains essais d'un poète impuissant,
Qui, destructeur des jardins de Cythère,
Ne peut sans rose habiller sa Glycère.
Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *concetti* l'inutile fracas,
Tous les faux jours des *tournures* nouvelles,

D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguisant, en limant de trop près,
L'art affoiblit la pointe de ses traits;
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une miniature.
Lorsqu'Arachné, sur des métiers divers,
L'aiguille en main coloroit l'univers,
Que de l'Olympe elle étendoit le voile,
Ou captivoit l'Océan sur la toile;
Le goût du vrai, mariant ses couleurs,
Leur ménageoit le teint même des fleurs,
Ce velouté, cette aimable jeunesse
Dont la fraîcheur fait toute la richesse :
Il leur donnoit ce ton de vérité,
Original, s'il est bien imité;
Cet ordre prompt ou lent dans les nuances
Qui semble unir et lier les distances,
Associer le soleil à la nuit,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
Par le succès Arachné pervertie
Avec le goût perdit la modestie,
Et, défiant la rivale de Mars,
Lui disputa l'empire des beaux-arts.
Mais son orgueil annonçoit sa foiblesse;
Un seul regard lancé par la Sagesse
Anéantit l'ouvrage et le talent :
Arachné change, et son corps chancelant
Devient bientôt un insecte inutile,
D'un vain réseau réparateur futile.
Que de trésors par Arachné perdus!

L'art seul lui reste, ou plutôt son abus :
De ses filets la trame déliée,
A nos lambris adroitement liée,
Offre un travail moins heureux que fini :
A force d'art, l'art lui-même est banni.
Il est encor des talents dans la France
Qui des neuf sœurs nourrissent l'espérance.
Mais je croirois qu'au frivole inclinés
De la nature ils se sont détournés.
Se pourroit-il, François, que notre verve
Eût réveillé le courroux de Minerve;
Qu'on eût fondu l'or du siècle passé
Pour y mêler un clinquant effacé?
Le naturel s'est usé sous la lime;
La symétrie a banni le sublime;
Et la clarté, ce flambeau du discours,
Pâlit, s'éteint, et fait place aux faux jours.
Trop de finesse affadit la saillie
De la piquante et sincère Thalie :
Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs,
Le prisme en main marque leurs différences,
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art trop heureux d'instruire et d'amuser
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner, au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit et rien à la nature.
On ne rit plus, on sourit aujourd'hui;
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.
Pourquoi faut-il que Melpomène en larmes,

Le cœur rempli de tragiques alarmes,
Et des transports d'un amour inhumain,
S'abaisse, et vienne, un creuset à la main,
Analyser les transports de sa flamme,
Armer ses vers du sel de l'épigramme,
De sa douleur combiner les regrets,
Peindre toujours, n'intéresser jamais,
A l'antithèse enchaîner la maxime,
Et tendre plus au succès qu'à l'estime?
Plût aux neuf sœurs qu'un Amphion nouveau
Avec Lulli conciliât Rameau;
Que, bannissant l'envie et la satire,
On accordât les accents de leur lyre!
Le dieu de Gnide et le dieu des concerts
Ont inspiré ces deux chantres divers:
L'un, du bon goût protecteur et modèle,
Est de nos cœurs l'interprète fidèle:
L'autre, échauffé par le concert des corps,
Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages;
L'autre les mers, la foudre et les orages.
J'aurois voulu que le dieu des romans
Eût épuré la langue des amants;
Que le remords, persécuteur du vice,
Fût son remède autant que son supplice.
L'amour si fourbe est pourtant ingénu:
Libre, immodeste, il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez son imposture;
Que la pudeur préside à la peinture:
C'est un enfant, mais un enfant armé,

Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé ;
Cruel, perfide, il sourit quand il blesse :
Changez de ton, s'il change de foiblesse.
  J'aurois aimé que, féconde en ses tours,
Pleine d'un feu qui s'anime toujours,
Notre éloquence eût eu plus d'harmonie,
Moins de recherche, et plus de vrai génie ;
Que, noble et forte, elle eût marqué ses traits,
Du Titien imité les portraits,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule et le jeune Céphale.
Terrible et fier, l'un porte dans ses mains
Et le repos et l'effroi des humains :
Un sourcil noir ombrage sa paupière ;
Son œil enfante et répand la lumière ;
Et son front large, inquiet et troublé,
Soutient des dieux le palais ébranlé :
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'Olympe se dore :
Il abandonne aux zéphyrs, à leurs jeux,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux :
Au point du jour ses tresses dénouées
Dans les forêts flottent abandonnées ;
Sans artifice, aimable, intéressant,
Il communique un transport qu'il ressent.
Enfants des arts, entre ces deux images
Décidez-vous : distinguez vos ouvrages
Ou par les traits, ou par le coloris :
Le naturel assurera leur prix.
Mais en fuyant la vaine dépendance

De l'art stérile, évitez l'abondance :
Qu'un voile simple entoure vos appas :
Embellissez, ornez, ne chargez pas.
Pères féconds, sacrifiez sans peine
Tous les enfants qu'une facile veine
Produit sans choix, enfante sans dessein :
Ou laissez-les mûrir dans votre sein.
Si vous voulez imiter la nature,
Il faut du luxe abjurer l'imposture ;
Débarrassez vos sens appesantis
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs le sentiment sommeille ;
Le bruit des arts l'excite et le réveille :
Mais à leur pompe attentif par effort,
Il en gémit, succombe et se rendort.
Comment ranger sous de justes idées
Des passions qu'on ne voit que fardées?
Comment goûter et peindre les plaisirs?
On ne connoît que l'excès des désirs ;
En les outrant on cherche à les éteindre :
Il faut sentir pour savoir l'art de peindre,
Et de nos cœurs étendre dans autrui
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.
De la nature enfants moins indociles,
Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :
Mais, pour remplir notre cœur inconstant,
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce :
Plus éloignés, ils eurent plus de force :
Nos sentiments plus vifs furent moins doux,

Le cœur moins tendre, et l'amour plus jaloux.
Heureux celui dont l'ame moins vulgaire
Cherche de Pan le temple solitaire;
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connoît le prix des jardins et des fleurs,
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déjà la vigne languissante;
Qui, des oiseaux écoutant les chansons,
Rime des vers aussi doux que leurs sons;
Dont les vertus, au simple accoutumées,
Du monde au loin contemplent les fumées;
Qui, libre enfin sous un toit fortuné,
Voit devant lui l'univers enchaîné!
Toi, qui, nourri dans le sein du grand monde,
Aimes les fleurs, le murmure de l'onde,
Les chants naïfs des bergers ingénus,
Toi, dont les goûts sont amis des vertus,
Reçois des vers que ma muse en hommage
Refuse au grand, et n'accorde qu'au sage!
Si de ton sel ils languissent privés,
Que dans tes mains ils brillent achevés :
Mes sentiments, aussi purs que ton style,
Rendront du moins l'hommage moins stérile.

ÉPITRE II.

SUR LES MOEURS.

A M. LE BARON DE MONTMORENCI.

Si tes aïeux les connétables,
Si les Coucis, les Châtillons,
Et tant de héros respectables
Dont Plutus usurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux funèbres,
Où la mort les tient enchaînés,
S'offroient, vainqueurs de leurs ténèbres,
Aux yeux des François étonnés;
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers, si simples, et si grands,
De voir, dans le siècle où nous sommes,
Le luxe confondre les rangs;
De voir tant de flatteurs commodes
Encenser nos folles erreurs,
Et sur l'inconstance des modes
Régler le principe des mœurs;
Aux traits de la plaisanterie
De voir le zèle assujetti,
L'amour sacré de la patrie
En paradoxe converti,
La Religion en problème,
Le sophisme en raisonnement,

L'affreux pyrrhonisme en système,
Et la débauche en sentiment;
De voir la beauté dissolue
Proscrire par des ris moqueurs
La flamme tendre et retenue
Qui brûloit jadis dans les cœurs,
Et, toujours foible sans tendresse,
Toujours vive sans passion,
Immoler à l'illusion
L'honneur, la gloire, et la sagesse;
De voir enfin la volupté,
Esclave de l'hypocrisie,
Sacrifier par vanité
Les plaisirs permis de la vie,
Pour servir dans l'obscurité
L'intempérance, la folie,
Et les vices que multiplie
L'espoir de leur impunité!
Quels jours, diroient ces fières ombres,
Ont suivi nos âges heureux!
Quels voiles, quels nuages sombres
Couvrent le front de nos neveux!
C'est la vertu, non la naissance,
Qui rend les héros immortels;
Et leurs monuments qu'on encense
Sont devenus par sa puissance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh! pourquoi les noms que vos pères
Ont illustrés dans les combats
Deviendroient-ils héréditaires,

Si leurs vertus ne le sont pas ?
Vos mœurs n'ont plus que la surface
Du vrai, de l'honnête et du beau ;
Votre amour est une grimace,
Votre zèle un piège nouveau.
L'esprit mêlé dans tous vos vices
Leur donne un ton de dignité
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit sur vos traces
Le fantôme de l'amitié :
La noirceur, par la main des Grâces,
Étouffe, en riant, la pitié.
Quelle différence d'usages !
Et quels contrastes dans les cœurs !
Le temps avec de nouveaux âges
Amène de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétienne
Joignoit sans art et sans éclat
La fermeté stoïcienne
A la franchise du soldat.
Moins fastueux dans nos promesses,
Moins simulés dans nos refus,
Nous ignorions l'indigne abus
De colorer par des souplesses
Une amitié qu'on ne sent plus ;
De fasciner par des finesses
Les yeux pénétrants des Burrhus ;
Sous les dehors des Régulus
De cacher les armes traîtresses,

Et les noirceurs des Manlius;
De conserver dans les bassesses
L'air indépendant des Brutus,
Et le langage des Lucrèces
Dans le culte impur de Vénus.
   Le peuple voyoit sans murmure
Le pouvoir des grands et des lois.
Assujettie à ses emplois,
Jadis l'opulente roture
N'osoit aspirer à nos droits :
L'or n'illustroit pas autrefois;
Et la noblesse, alors plus pure,
Naissoit dans le sein des exploits.
Quels jours oisifs pour les critiques !
Mars anoblissoit les vainqueurs;
Point de contrats problématiques;
Plus clairs, plus vrais, plus authentiques,
Les titres étoient dans les cœurs.
Alors nos chars, dans la carrière
Conduits par le faste et le bruit,
N'écrasoient pas sur la poussière
Ce peuple avide qui vous suit.
Mais la fierté mâle et guerrière,
Le zèle ardent, l'amour des lois,
Du Louvre entr'ouvroient la barrière,
Et nous annonçoient à nos rois.
   Ami, ce portrait véridique,
Si digne de nos bons aïeux,
N'est pas le travail fantastique
D'un cerveau foible ou vaporeux :

On n'y suit point du premier âge
Le roman tant de fois cité,
Ni le pédantesque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.
C'est un tableau que les Joinvilles
Et les Comines ont tracé,
Qui par le faste de nos villes
Est terni, sans être effacé.
Ces âges, traités de gothiques,
Étoient les âges des Bayards :
Siècle de la gloire et de Mars,
Où les vertus, moins politiques,
Régnoient à la place des arts.
Les François, nourris dans les armes,
Invitoient Bellone à leurs jeux :
Les ris s'unissoient aux alarmes :
L'Amour, devenu belliqueux,
Sous l'acier déroboit ses charmes
Et les trésors de ses cheveux.
Alors la tranquille innocence
Étoit compagne des plaisirs,
Et l'on vouloit que la décence
Fût l'interprète des désirs.
Mais cette vertu fabriquée,
Qu'affichent encor les mortels,
N'est plus qu'une idole tronquée
Qui déshonore les autels.
La politesse est une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou léger :
Le ton du monde est une amorce

Qui nous en cache le danger;
Le savoir, un vain étalage
De mémoire et de vanité;
Notre raison, un badinage
Où succombe la vérité.
Mais comme l'esprit assaisonne
Et nos vices et nos erreurs,
Avec succès on déraisonne,
Avec grâce on flétrit les mœurs.
Oh! j'aime mieux la *courtoisie*
De nos antiques chevaliers,
Que le fiel mêlé d'ambroisie
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûloient pour leurs *dames*
Ces amis de la vérité
Faisoit l'éloge de leurs flammes
Et du pouvoir de la beauté.
Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement
Est, à la honte de l'amante,
Un vice applaudi dans l'amant.
Illustre ami, que de folie,
Que de néant dans les esprits!
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prévenus par tes mépris:
D'un œil philosophe et tranquille
Tu vois les intrigues des cours:
Que ton exemple un jour utile
En arrête à jamais le cours!
Une divinité volage

Nous anime et nous conduit tous ;
C'est elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts :
Ainsi, pour peindre l'origine
De nos caprices renaissants,
Regarde une troupe enfantine,
Qui, par des tuyaux différents,
Dans l'onde où le savon domine
Forme des globes transparents.
Un souffle à ces boules légères
Porte l'éclat brillant des fleurs,
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs :
L'air qui les enfle et les colore,
En voltigeant sous nos lambris,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ambré de l'Aurore,
Ou le vert inconstant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Éole,
Qu'un souffle léger a produit,
Dans l'instant qu'il brille et qu'il vole,
Par un souffle s'évanouit.

François, connoissez votre image :
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur souffle incertain vous conduit.
Vous séduisez ; l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit :
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit.

ÉPITRE III.

CONTRE LE LIBERTINAGE.

A M. LE C. DE ***.

Vous qui savez donner les couleurs les plus sages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images,
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.
Cette trompeuse erreur dont le monde est l'empire,
Plus aimable à saisir que facile à décrire,
Rivale de l'amour, et sœur de la beauté,
A qui Vénus donna le nom de volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites,
Célébroit les douceurs des lois qu'elle a prescrites,
Contente si les cœurs lui portent pour tributs
Des plaisirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre;
Sa voix devient plus douce, et sa beauté plus tendre;
Un sceptre de cristal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains:
Quand tout à coup les chants des faunes, des bacchantes,
Annoncent à grand bruit le dieu des corybantes;
Bacchus vient sur son char demander en vainqueur
Et la main de la nymphe, et son trône, et son cœur.

Le satyre enivré, la ménade effrénée,
Sur leurs sistres aigus célèbrent l'hyménée;
La volupté soupire, et d'un œil languissant
Invoque en vain l'amour, et cède en rougissant.
A cet hymen forcé les sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
Et le ciel en courroux maudit le monstre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux:
Bientôt l'évènement confirma le présage.

Des amours de Bacchus naît le libertinage,
Monstre dont les progrès rapides et constants
S'étendent sans effort, et résistent au temps:
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa mère;
Son cœur foible est ouvert aux excès de son père;
Fourbe, il prend de l'amour et l'enfance et les traits;
La raison se déride en voyant ses attraits:
La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes,
Badine avec son arc, se joue avec ses armes,
Serre, brise ses nœuds avec facilité,
Et, prise dans ses fers, se croit en liberté.
Tranquille, elle sourit au dieu qui la caresse;
Dans ses bras amoureux l'imprudente le presse:
Quand tout à coup saisis d'une douce langueur
Ses bras sont accablés sous le poids du vainqueur.
A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée
Veut éviter les traits du dieu qui l'a charmée;
Mais, hélas! ses combats se changent en plaisirs,
Ses craintes en espoir, ses remords en désirs:
Confuse, elle retombe au milieu de ses chaînes;
Un charme involontaire accompagne ses peines;

Elle voudroit haïr, elle ne peut qu'aimer;
Son cœur cherche le calme, et se laisse enflammer.
C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abîme :
Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au crime;
Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
Insensible aux leçons, aux cris de la sagesse,
La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse;
Alors de faute en faute, et d'erreur en erreur,
En épuisant le crime elle accroît son ardeur;
Du poids de la raison son ame délivrée
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Lois, sagesse, pudeur, mœurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus?
Le temps suit la jeunesse; il la presse, il l'arrête,
Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête.
Le plaisir est détruit, l'amour n'a plus de traits;
Mais l'habitude reste, au défaut des attraits :
Le mépris, le dégoût, remplissent sur ses traces
Le trône qu'occupoient les talents et les grâces;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le sein des amours si long-temps profanés.
Fils chéri de Bacchus, trompeur libertinage,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage :
Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers :
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie
Dans ces lieux où la France imite l'Italie *.

* L'Opéra.

Lucinde et Cidalis, par l'hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics, de myrtes couronnés.
Lucinde à la douceur ajoute la finesse :
Le parterre charmé contemple sa jeunesse,
De ses regards errants démêle le motif,
Et, de son innocence arbitre décisif,
Fixe sans balancer le moment de sa chute :
Bientôt la toile vole et l'arrêt s'exécute.
Un essaim de flatteurs perfides, mais charmants,
Qui, sans vouloir aimer, portent le nom d'amants,
Brillent dans les balcons, et volent autour d'elle :
Dans leurs discours légers la saillie étincelle,
L'art d'orner le frivole et d'embellir les riens
Sème de mille fleurs leurs brillants entretiens.
A tous leurs mouvements Lucinde intéressée
Cherche à déterminer son ame embarrassée.
Art de Sémiramis, miracles de Linus,
Charmes d'Anacréon, prestiges de Vénus,
Plaisir touchant des pleurs, sentiment de la joie,
Tout ce qui plaît, qui charme, à ses yeux se déploie :
Elle cède, elle perd un reste de fierté,
Et prépare son cœur à l'infidélité.
Dans les sombres détours d'une scène éclatante
L'époux a prévenu son épouse inconstante;
Et sa main libérale achète au plus haut prix
Un repentir suivi de honte et de mépris.

Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace :
La nuit se lève en vain, un jour nouveau l'efface.
Bientôt dans un salon par Comus éclairé,
On vole à ce festin si long-temps désiré,

Ordonné par le luxe et la délicatesse,
Apprêté par le goût, loué par la mollesse.
Là, tous les sens, flattés sans être satisfaits,
S'aiguisent par degrés, ne s'émoussent jamais :
Au troisième nectar que verse la folie,
L'ame s'épanouit, la langue se délie;
Et l'esprit libre enfin au milieu de ses fers,
Vole avec le champagne et le suit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaisanterie
Troublent de la raison la sage rêverie :
Qu'elle règne, dit-on, quand le soleil nous luit :
Le flambeau de l'amour est l'astre de la nuit.
Ainsi tous les excès sous un masque commode
Se glissent sourdement, et se tournent en mode.
Il suffiroit alors, pour étendre leur cours,
Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.
Le monde a de son sein exilé la science;
Mais il sait par l'usage ennoblir l'ignorance;
Il prête à nos discours ce vernis animé,
Ce ton enfin, ce ton plus senti qu'exprimé.
Cependant, sur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts, et donne l'art de plaire :
De l'esprit, du mérite, arbitre universel,
Il condamne à la hâte, et juge sans appel.
Quelques foibles secours puisés dans la lecture,
Quelques faits recueillis dans une source impure,
Sont la base et le fonds de ce juge insensé,
Paresseux à s'instruire, à corrompre empressé.
O vous qui, satisfaits de vos courtes lumières,
Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matières,

Laissez en d'autres mains les fardeaux accablants,
Et ne surchargez pas vos débiles talents.
Et vous, de qui les soins bornés à la parure
Retranchent à l'esprit toute sa nourriture,
Qui, le bras appuyé sur un pompeux carreau,
Arrangez la nature en tournant le fuseau,
Croyez que ces auteurs dont votre ame est charmée
Ont le cœur d'un Titan et les bras d'un Pygmée.
Leur exemple entraîna votre esprit libertin;
Connoissez leurs erreurs, et tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux lois, aux dieux, un légitime hommage.
Ils ont vu que le monde offroit tout son encens
A la beauté du jour, à l'idole des sens;
Qu'à peine quelques grains conservés en silence
Fumoient obscurément aux pieds de l'innocence,
Et qu'enfin les autels d'Amour et de Plutus
Avoient rendu désert le temple des vertus.
Ils ont vu Flore errante, Arphise à demi-nue,
S'engager sans pudeur, rompre sans retenue,
Remplir le monde entier de leurs égarements,
Et compter en un mot leurs jours par leurs amants.
Ils ont vu triompher ces tyrans des familles,
Ces fameux corrupteurs des mères et des filles,
Qui, galants sans décence, amoureux sans désirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui, loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes:
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à mépriser les mœurs,

À tolérer le vice, et non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule,
A ne connoître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchants pour lois, et leurs plaisirs pour dieux.

ÉPITRE IV.

SUR L'INDÉPENDANCE.

Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe et l'abondance,
Qui vit content de peu, connoît l'indépendance;
Au-dessus de la crainte, au-dessus de l'espoir,
La règle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion, censeur sans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume:
En prodiguant le fiel et l'encens tour à tour,
Il ne sait point servir et la haine et l'amour.
Des rayons de la foi son ame pénétrée
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée:
Trop fier, trop vertueux pour adorer les grands,
Il pèse avec sagesse et les noms et les rangs:
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre et la personne;
Et qui veut mériter son culte et ses tributs
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéissance, et non pour l'esclavage,

Du temple au pied du trône il porte son hommage,
Et lorsque sa raison s'arme contre la loi,
Il l'enchaîne aux autels, et l'immole à la foi.
Mais ne supposez pas qu'un zèle fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique;
Spectateur inconnu dans ce vaste univers,
Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ouverts;
Il n'est rien dans les cours qu'il adore ou qu'il brave:
Outrager est d'un fou, flatter est d'un esclave.
Il faut bannir l'audace et non la liberté,
La balance à la main peser la vérité,
Ne jamais applaudir aux foiblesses des hommes,
Ne point trop éclairer le néant où nous sommes;
Et, respectant toujours le pontife et les rois,
Nous taire, mais oser faire parler les lois.
C'est ainsi que, soumis au joug de la prudence,
Nous soutenons les droits de notre indépendance,
Ami, lorsque l'hiver, entouré de frimas,
Souffle du fond du nord la glace en nos climats,
Lorsqu'assis sous un toit où les muses président,
Où la vérité parle, où les fronts se dérident,
Éclairés par l'histoire, amusés par les vers,
A notre tribunal nous citons l'univers.
La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne, et fiers de leurs entraves;
Qui, toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instants.
Qu'il est doux de les voir, dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, et ramper par coutume,
Tomber servilement aux pieds des favoris,

Des biens du malheureux mendier les débris,
Et, du vil intérêt ministres et victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !
  Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,
Qui des fers de la cour sauve la probité !
Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant que nul appât ne tente ;
Qui, semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,
Évite le danger sur le bord de l'écueil ;
Qui, dans les flots bruyants d'une cour importune,
Aux pieds de la justice enchaîne la fortune !
  Un esprit libre et sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société :
Sévère sans aigreur, et fier sans insolence,
Vif sans emportement, calme sans indolence,
Exact observateur de l'usage inconstant,
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend :
Pour la seule vertu toujours invariable,
Il souffre les méchants sans devenir coupable :
Tel l'astre bienfaisant qui règle les saisons
Éclaire un lac impur sans souiller ses rayons.
  Prêtons-nous sagement aux misères humaines :
Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes ;
Ami, n'achetons point aux dépens des vertus
L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
Un dieu sage a pesé dans la même balance
Les différents états de l'humaine opulence.
Loin de l'aisance honnête il bannit les remords :
Il joint la peine aux rangs, et les soins aux trésors ;
Et, pour nous conserver une ame non commune,

Son bras de nos foyers écarte la fortune.
Évitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.
Que je vous plains, ô vous, dont l'esprit tributaire,
De qui veut l'asservir esclave volontaire,
Prêt à tout soutenir comme à tout renverser,
Attend avec respect un ordre pour penser !
Vous, intrigants obscurs, ambitieux reptiles,
Asservis dès l'enfance à des dehors utiles,
Qui marchez vers le trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les dieux que pour plaire aux mortels;
Et vous, froids complaisants, dont l'ame mercenaire
Épouse sans remords le vice qui peut plaire,
Flexibles instruments des passions d'autrui,
Vivez dans l'esclavage, et mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la simple nature
Élève sur les bords d'une onde toujours pure,
Qu'un arbuste servile, un lierre tortueux,
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.

ÉPITRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître [1],
Lieux où le jour pour moi commença de paroître,
Quand l'astre du berger, brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau!
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques,
Arbres, témoins vivants de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.
Trésor du laboureur, ornement du berger,
L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérès
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets!
Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles,
Et, ramassant enfin ses trésors dispersés,
Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés;

[1] Cette épître a été commencée auprès du Pont-Saint-Esprit en Languedoc. (*Édit. de* 1752.)

D'admirer au couchant ces vignes renommées
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées ;
Tandis que vers le nord des chênes toujours verts
Affrontent le tonnerre, et bravent les hivers !
Je te salue encore, ô ma chère patrie !
Mes esprits sont émus ; et mon ame attendrie
Échappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence et la paix.
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres !
Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, asiles des vertus,
Où sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Ils oublioient la cour, et bravoient son tumulte !
Chaque objet frappe, éveille, et satisfait mes sens ;
Je reconnois les dieux au plaisir que je sens.
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire ;
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire ;
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter, et tomber le soleil.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance !
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance ?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant et pur
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre et l'azur,
Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne et les présents de Flore :
Un Lapon vanteroit les glaces, les frimas
Qui chassent loin de lui la fraude et les combats ;
Libre, paisible, heureux, dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.

Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitants sans grâce et sans beautés?
Virgile abandonnoit les fêtes de Capoue
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue;
Et les rois indigents d'Ithaque et de Scyros
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.
En vain l'ambition, l'inquiète avarice,
La curiosité, le volage caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la terre, et le péril des mers:
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappelés sourdement par la voix de nos Lares,
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés
Qu'au fond du Potosi les dieux avoient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos dieux domestiques
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions en vain sur la terre et les eaux.
Tel est l'heureux effet de l'amour de nous même:
Utile à l'univers quand il n'est point extrême,
Cet amour, trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, se répand par degré
Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes naissance,
Jusque sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend chers le nom de nos aïeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux,
Et qui, trop resserré dans la sphère où nous sommes,
Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour-propre a tissu les différents liens
Qui tiennent enchaînés les divers citoyens:

L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds :
Nos amis ne sont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
Un rayon émané du sein de la nature,
Détruisez une erreur si chère à vos appas.
Aimeroit-on autrui si l'on ne s'aimoit pas?
Ces transports renaissants à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de trouble et ces perfides larmes,
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au dieu des plaisirs bien plus qu'à la beauté.
L'amour des citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le règle et l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui, trop long-temps captif, s'irrite et nous consume!
Tels les terribles feux dont brûlent les Titans,
Comprimés par la terre, enfantent les volcans.
Ainsi vit-on jadis, dans Rome et dans Athènes,
Le peuple heureux et libre, ou courbé sous les chaînes,
Selon que l'amour-propre, obéissant aux lois,
De la patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.
Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, étendez-vous :
Consumez, renversez ces indignes barrières,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontières,

Ces remparts tortueux, et ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos pères?
Faut-il toujours attendre ou craindre des revers,
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts?
O mœurs du siècle d'or, ô chimères aimables,
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables?
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux?

ÉPITRE VI.

SUR L'AMBITION.

A M. LE D. DE N.

La fortune ingrate et trompeuse
M'appelle, un trésor à la main:
L'ambition vaine et flatteuse
De la cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon ame affamée
D'un titre nuisible au repos,
Aime à respirer la fumée
De l'encens que brûlent les sots?
Crois-tu qu'aveugle je confonde
Le mérite et la dignité,

L'hommage servile du monde,
Et le tribut de l'équité?
Crois-tu que, censeur hypocrite
De la mollesse des mortels,
Je veuille, indolent Sybarite,
M'endormir au pied des autels!
Non; tu connois trop ma droiture:
Coupable par fragilité,
Mais ennemi de l'imposture,
Je ne joins pas l'impiété
Aux foiblesses de la nature.
Oui, les dieux m'ont assez donné.
Eh! que m'importe, si tu m'aimes,
De charger de vains diadèmes
Mon front d'olives couronné?
Le ciel ne m'a point condamné
A traîner mes jours dans le faste,
A languir dans un palais vaste.
Plus délicat qu'ambitieux,
J'aime un bonheur doux et facile:
Le superflu m'est inutile,
Et l'appareil m'est odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos espaliers se couronnent;
Voisins de la main et des yeux,
Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de disputer
Les pommes d'or des Hespérides.

La santé, le plus grand des biens,
File tous les jours de ma vie:
Que de mille siècles suivie
Elle veille au bonheur des tiens!
Si je revois fleurir encore
Les myrtes de tes jeunes ans;
Si je revois naître l'aurore
Des premiers jours de ton printemps;
Et si ma muse, enorgueillie
De marcher de loin sur tes pas,
Unit l'estime de Délie
Aux suffrages de Maurepas;
C'en est fait, le globe où nous sommes
Comme un point s'échappe à mes yeux;
Et, plus heureux que tous les hommes,
J'ai bu dans la coupe des dieux.

ÉPITRE VII.

A MES DIEUX PÉNATES.

Protecteurs de mon toit rustique,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous qui sous ce foyer antique
Bravez le faste de Paris,
Et la mollesse asiatique

Des alcoves et des lambris,
Soyez les seuls dépositaires
De mes vers sérieux ou fous:
Que mes ouvrages solitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.
J'espérois que l'affreux Borée
Respecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du dieu qui prévient les chaleurs
Rendroit à la terre éplorée
Et ses parfums et ses couleurs:
Mais les nymphes et leurs compagnes
Cherchent les abris des buissons;
L'hiver, descendu des montagnes,
Souffle de nouveau ses glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle servitude:
Rentrons, et qu'une douce étude
Déride mon front sérieux.
Vous, mes Pénates, vous, mes dieux,
Écartez ce qu'elle a de rude;
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,

Sous ce foyer étincelant,
A la rigueur des vents barbares
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence :
Mon esprit, libre de ses fers,
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soutenus par l'innocence,
Ma main sans espoir vous encense;
Mes yeux, sur le mérite ouverts,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme science :
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah ! que ma chère indifférence
M'offre ici de plaisirs divers !
Mes dieux sont les rois que je sers;
Ma maîtresse est l'indépendance,
Et mon étude l'inconstance.
O toi qui dans le sein des mers
Avec l'Amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes vers

Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu sais embellir tes airs.
Amant de la simple nature,
Je suis les traces de ses pas :
Sa main, aussi libre que sûre,
Néglige les lois du compas ;
Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblème,
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté?
  Inspirez-moi, divins Pénates ;
Vous-mêmes guidez mes travaux :
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux ;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs :
Que toujours ma muse fertile
Imite, en variant son style,
Le vol inconstant des zéphyrs ;
Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire,

Grand Rousseau, vole à mon secours:
Pour remplir ce qu'un dieu m'inspire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des amours:
Soutiens-moi, prête-moi tes ailes;
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles
Où l'astre qui parcourt les cieux
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages;
L'esprit de l'Être créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force et sa grandeur.
Mais ne crois pas que, vil flatteur,
Je déshonore mes suffrages
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez, dieux domestiques,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs et froids panégyriques:
Sous les yeux de la vérité,
J'adresse au prince des lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime, et l'équité.
    Rousseau, conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers françois
Ces sons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie et la voix

Aux airs qu'enfante le génie :
Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre et la clarté;
Et, par le concours unanime
D'une heureuse fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa muse, avec rapidité
S'élevant jusques au sublime,
Vola vers l'immortalité.
  Que la renommée et l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du temple de la gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la victoire
Ébranle leur trône incertain !
  Tels sont les accents de sa lyre.
Mais quels feux, quels nouveaux attraits,
Lorsque Bacchus et la satire
Dans un vin pétillant et frais
Trempent la pointe de ses traits !
En vain, de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu
Que sa muse enfin avilie
N'est plus cette muse chérie
De Dussé, La Fare et Chaulieu;
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans sa patrie,

Il en seroit encor le dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatants ;
Les grâces, qui font leur partage,
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instants,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du printemps.
Réponds-moi, célèbre Voltaire,
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractère
Qui marquoit tes premiers écrits,
Quand ta plume vive et légère
Peignoit la joie, enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougère,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythère?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des Seize, tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris ;
Alors la sublime éloquence
Te pénétroit de ses chaleurs :
Les grâces et la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et, par une heureuse inconstance,
De ton esprit en abondance
Sortoient des foudres et des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée

Qui se répandoit sur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.
Tandis que ma muse volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment,
L'ombre descend, le jour s'efface;
Le char du soleil, qui s'enfuit,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit:
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, et dans sa place
Fait succéder l'obscure nuit.
Que dans ma retraite, éclairée
Par la présence et le concours
Des dieux enfants de Cythérée,
Les plaisirs, exilés des cours,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs;
Et qu'un repos inaltérable
Dans cet asile favorable
Endorme les soucis rongeurs.
Sur ces demeures solitaires
Veillez, ô mes dieux tutélaires!
Déjà Morphée au teint vermeil
Abaisse ses ailes légères

D'où la mollesse et le sommeil
Vont descendre sur mes paupières.
Puissé-je, après deux nuits entières,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du soleil!
Vous dont la main m'est toujours chère,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycère
Favorise un amant nouveau,
Mes dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais si, plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidèle,
Brûle pour moi des mêmes feux,
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

ÉPITRE VIII.

A M. DUCLOS.

Tu sais que d'un peu de bêtise
Le bon vieux temps est accusé :
Mais, dans ce siècle plus rusé,
J'ai grand regret à la franchise
De l'âge d'or si méprisé ;
J'ai grand regret à l'innocence
De l'homme qui marchoit tout nu.
Le plaisir, au front ingénu,
Sans voile étoit sans indécence,
Moins défini, mais mieux connu.
L'amour avoit plus de puissance
Quand les bergers étoient des rois :
On ne vit pas souvent, je crois,
Des patriarches petits-maîtres :
L'amour qu'on fait au pied des hêtres
Ne sait pas vanter ses exploits.
Sans art, ainsi que sans mystère,
On l'aimoit parce qu'on s'aimoit :
C'étoit le goût seul qui formoit
La chaîne éternelle et légère
Qui si librement retenoit
Le berger près de sa bergère.
Sous un toit couvert de fougère

Chacun sur le soir revenoit;
Et le travail entretenoit
Du plaisir l'ardeur passagère.
L'amour, complaisant à nos yeux,
Entouré de traits et de flammes,
N'étoit, du temps de nos aïeux,
Que le besoin délicieux
De rapprocher toutes les ames.
Une fontaine, un vert gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maison
Où l'amour, en habit rustique,
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphysique
N'étoit pas encore inventé.
Le sentiment qu'on alambique
N'a guère de solidité :
Par un seul mot l'amour s'explique;
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le faste des villes
Eut changé les mœurs des bergers,
L'amour s'éloigna des vergers :
Ne trouvant que des cœurs serviles,
L'intérêt, la soif des grandeurs,
Formèrent les nœuds des familles.
L'honneur, ce fier tyran des filles,
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides et les cruelles
Virent le jour au même instant :
La loi d'être toujours constant

Donna naissance aux infidèles.
Il fut défendu de charmer :
Les plaisirs devinrent des crimes :
L'amour se traita par maximes ;
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au seul triomphe du bonheur ;
Et l'amant, surnommé vainqueur,
Céda le plaisir pour la gloire :
L'amour ne fut plus dans le cœur
Dès qu'on écrivit son histoire.
Ainsi le vieil âge changea.
  La vertu faisoit la noblesse :
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse.
Pour moi, je crois qu'il dérogea.
Tel fut le siècle de Thésée,
Du fils d'Alcmène, et de Jason :
Dès le moment la trahison
Fut pour toujours autorisée.
Mais ce siècle peu raffiné
N'avoit pas encor vu paroître
Un être insolent et borné
Que l'on appelle petit-maître.
Le premier fat de l'univers
Fut le fils du roi de Pergame :
Cet insensé passa les mers
Pour aller séduire une femme.
L'amour moins que la vanité
Le rendit amant de la belle ;

Car, sans le bruit de sa beauté,
Il n'eût point soupiré pour elle.
Un autre se fût contenté
De trahir l'hospitalité
En possédant cette infidèle;
Mais le rival de Ménélas,
Plutôt que de vouloir la rendre,
Fit armer deux cent mille bras,
Et réduire sa ville en cendre :
Et Pâris est le fondateur
De cette ville singulière
Que nous voyons digne héritière
Du nom de son premier auteur.
Peuple ingrat, perfide et frivole,
Faut-il que d'un sexe charmant
Tu sois le tyran et l'idole !
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir et le sentiment !
Quoi ! cette maîtresse adorée,
Qui sacrifie à ton bonheur
Sa beauté, sa vie, et l'honneur,
Par toi sans cesse déchirée,
Va donc mourir désespérée
Du don qu'elle fit de son cœur !
On peut sans crime être volage,
C'est la faute de nos désirs :
Mais à l'objet de nos soupirs
Le cœur doit toujours son hommage.
Quel est l'ingrat ou le sauvage
Qui peut oublier les plaisirs?

D'un sexe digne qu'on l'adore
N'exagérons point les travers :
Sans lui l'homme seroit encore
Farouche au milieu des déserts.
Oui, les femmes, qu'on déshonore
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'univers.
   Fidèle ami, censeur utile,
N'examine dans mes écrits
Ni l'ordonnance, ni le style;
Le sentiment en fait le prix.
Ton esprit brillant et fertile
A le droit d'être difficile;
Mais c'est pour ton cœur que j'écris.

ÉPITRE IX.

A M. LE COMTE DE FORCALQUIER.

Vous voulez donc que je reprenne
Un luth que j'avois démonté;
Qu'après avoir brisé ma chaîne
Je perde encor ma liberté!
De la nature enfant gâté,
J'écrivois autrefois sans peine

Des vers pleins de facilité;
Ma muse avec rapidité
Voloit toujours, sans perdre haleine,
Au temple de la volupté :
Mais j'ai laissé tarir ma veine
Dans le sein de l'oisiveté.
   Les vers sont enfants de l'ivresse :
Si vous rimez, soyez heureux:
Il faut, pour peindre la tendresse,
N'écrire des vers amoureux
Que sous les yeux de sa maîtresse.
Aimez, si vous chantez l'amour.
Pourquoi les faiseurs de ballades,
Qui jadis inondoient la cour
De madrigaux, de chansons fades,
Et qui méditoient nuit et jour
Leurs impromptus et leurs boutades,
Pourquoi tous ces auteurs glacés
Au dernier rang sont-ils placés?
C'est que leur esprit vouloit peindre
Ce que leur cœur ne sentoit pas :
Le tendre amour qu'ils osoient feindre
Ne voloit jamais dans leurs bras.
Pour tracer sa brillante image,
Toujours tendre et souvent volage,
Aimez, changez avec ce dieu ;
Volez où sa voix vous appelle :
Soyez galant comme Chaulieu,
Et libertin comme Chapelle :
Surtout possédez l'heureux art

De peindre tout avec décence :
Ovide et le gentil Bernard
Alarment un peu l'innocence.
Soyez moins libre qu'ingénu :
On peut avec un art extrême
Offrir à la sagesse même
L'amour qui rougit d'être nu.
Si vous avez la voix légère
De la maîtresse de Phaon,
Ne quittez point Anacréon
Pour imiter le grand Homère :
En voulant copier Milton,
J'avois déjà perdu le ton
De l'heureux amant de Glycère.
Les vers dans ma jeune saison
N'étoient pour moi qu'un badinage :
Ils me coûtèrent davantage
Quand j'écrivis pour la raison.
Qu'il est dangereux d'être sage !
Moins prodigue de ses trésors,
Je sens enfin que la nature
Les verse avec plus de mesure,
Et répond mal à mes transports.
Quelquefois la philosophie
Vient s'armer contre l'art des vers.
Pour plaire à ce triste univers
Il faut qu'un auteur sacrifie
Les jours du printemps de la vie,
Qui sont et si courts et si chers.
Le plaisir, d'une aile légère,

Fuit en nous perçant de ses traits ;
Mais la gloire, aussi passagère,
A-t-elle les mêmes attraits?
Cher comte, eh quoi! la renommée
Vaut-elle un soupir, un regard,
Que laisse comme par hasard
Échapper une amante aimée?
Vaut-elle les faciles riens
Dont on nourrit l'orgueil des belles,
Et ces charmantes bagatelles
Que dans leurs tendres entretiens
Se montrent deux amis fidèles?
La renommée, en vérité,
Malgré son brillant étalage,
Mérite bien peu notre hommage.
Je permets à la vanité
D'adorer sa trompeuse image :
L'erreur est toujours le partage
D'un esprit faux et limité ;
Mais le bon sens est révolté
Qu'elle soit l'idole du sage
Et l'écueil de la probité.
Ces fous qu'on appelle grands hommes
Se consument en vains regrets ;
Mais le bonheur est toujours près
Du théâtre obscur où nous sommes.
Nous sentons le prix d'un beau jour :
C'est pour nous que brille l'aurore ;
Pour nous les fleurs semblent encore
S'ouvrir au souffle de l'amour.

Le spectacle de la nature,
Qui renaît toujours à nos yeux,
N'offre qu'une foible peinture
Aux regards des ambitieux :
Plus sa beauté se renouvelle,
Plus nos yeux deviennent perçants ;
Les plaisirs nous donnent des sens
Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux mortels
Étendent leur gloire féconde ;
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre et l'onde :
L'amitié pour nous est le monde,
Dans son temple sont nos autels.
  Tout ici n'est que rêverie ;
Je le sais : mais des vains honneurs
Mon ame dès long-temps guérie
Choisit de plus douces erreurs ;
Mes biens, mes trésors, sont les fleurs,
Et mes jardins une prairie.
  J'aime mieux penser avec vous,
Dont l'esprit facile et si doux
S'étend, s'élève, et se marie
A tous les temps, à tous les goûts.
Rempli du plus charmant délire,
J'aime mieux jouir des appas
De votre amitié qui m'inspire,
Que de cadencer sur ma lyre
Ces vers coulants et délicats
Qu'il est si malaisé d'écrire,

Et dont on fait si peu de cas.
Cependant ma muse s'engage
A remplir vos heureux loisirs.
Qui sait au printemps de son âge
Souffrir les maux avec courage
A bien des droits sur les plaisirs.
J'ai peine à retrouver les traces
Des muses dont j'ai fui la cour;
Loin de moi s'envole l'Amour :
Mais je vois près de vous les Grâces;
Elles m'instruiront à leur tour.

ÉPITRE X.

SUR LA PARESSE.

A M. DE ***.

Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles :

Mais ta muse en vain me promet
Le secours constant de ses ailes
Pour m'élever à son sommet;
Mon esprit, amoureux des chaînes
Que lui présente le repos,
Frémit des veilles et des peines
Qui suivent le dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux,
Sous les grands travaux je succombe:
Les jeux et les ris sont mes dieux.
Peut-être d'une voix légère,
Entre l'amour et les buveurs,
J'aurois pu vanter à Glycère
Et mes larcins et ses faveurs;
Mais la Suze, la Sablière,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carrière
Que des narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire
On perd les moments les plus doux:
Pourquoi chercher si loin la gloire?
Le plaisir est si près de nous!
Dites-moi, mânes des Corneilles,
Vous qui, par des vers immortels,
Des dieux égalez les merveilles,

Et leur disputez les autels;
Cette couronne toujours verte
Qui pare vos fronts triomphants
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triste Melpomène,
Ne troubleront point mes loisirs:
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs?
Ce n'est pas que, froid quiétiste,
Mes yeux, fermés par le repos,
Languissent dans une nuit triste
Qui n'a pour fleurs que des pavots:
Occupé de riants mensonges,
L'amour interrompt mon sommeil;
Je passe de songes en songes,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Éléonore,
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune muse touche encore
Un luth que l'amour a monté;
Mais elle abandonne la lyre
Dès qu'elle est prête à se lasser.
Car enfin que sert-il d'écrire?
N'est-ce pas assez de penser?

ÉPITRE XI *.

SUR L'HIVER.

A M. DE ***.

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins
Est dans nos bassins
En vain attendue.

Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse,
La froide Aréthuse

* Cette épître, qui se trouve dans l'édition originale, Genève, 1752, et dans celle de Londres, 1767, manque dans presque toutes les autres. Blin de Sainmore, dans son recueil intitulé : *Élite de poésies fugitives*, Londres, 1764, trois volumes in-8°, l'attribue à Bernard; nous croyons qu'il y a ici une erreur, car, outre que le cardinal de Bernis l'ait admise dans le premier recueil de ses OEuvres, Voltaire, dans une de ses lettres à ce prélat, en date du 3 auguste, 1769, en cite les six premiers vers. (N. D.)

Fuit dans les roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.

Telle est des saisons
La marche éternelle.
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons :
Ce tribut fidèle,
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.

Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts ;
Si quelqu'une y reste
Son sein outragé,
Gémit ombragé
D'un voile funeste,
Et la nymphe en pleurs *
Doit être modeste
Jusqu'au temps des fleurs.

* VAR. La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'amour et les jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène,
Suivant Melpomène
Et les jeux nouveaux *,
J'entends le parterre
Marquer les défauts
En juge sévère.

Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.

Dans nos folles veilles,
J'irois de mes airs
Frapper vos oreilles :
Après nos concerts,

* VAR. Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.

L'ivresse au délire
Pourra succéder,
Sous un double empire
Je sais accorder
Le tyrse et la lyre;
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main
Chanter son refrain;
Folâtrer et rire.

Quel sort plus heureux,
Buveur amoureux,
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir,
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir,
Pour l'heure suivante
Toujours un désir.
Coulez mes journées,
Par un nœud si beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau*.

Qu'à son gré la parque
Hâte mes instants,
Les compte et les marque

* Ces cinq vers manquent dans toutes les éditions; nous les avons extraits du recueil déjà cité. (N. D.)

Aux fastes des ans.
Je l'attends sans crainte,
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.

Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son épître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre;
Sois-le de mes vers,
Je te les adresse.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix,
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes *.

* Les quatorze vers qui terminent cette épître sont aussi extraits du recueil de Blin de Sainmore, et manquent dans toutes les autres éditions. (N. D.)

ÉPITRE XII.

AUX GRACES.

O vous qui parez tous les âges,
Tous les talents, tous les esprits;
Vous, dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous, que les plaisirs et les ris
Suivent en secret chez les sages;
Grâces, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse, et vous fuit.
Aussi simples que les bergères,
Le goût vous fixe et vous conduit.
Indifférentes et légères,
Vous échappez à qui vous suit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y serez point étrangères;
Rien ne peut y blesser vos yeux:
Votre frère est le seul des dieux
Dont vous verrez chez moi l'image;
Dans son carquois brille un seul trait,
Et dans ses mains est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, sœurs du tendre Amour,

Éclairer ma retraite obscure;
Venez ensemble, ou tour à tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes déesses,
Sont prodigués dès le berceau,
Et jusques au bord du tombeau
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfants si vifs et si doux
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie :
Vous aimez à vivre avec eux;
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux;
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaisir, la beauté,
Ces trois enfants de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'amour, à travers son bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache;
Rien à ses yeux n'est toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,

Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat et plus volage,
Le plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge;
Il dévore sur son passage
Tous les instants sans les compter:
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Partout où brille votre image
Le goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage.
Sans vous que seroit la beauté?
C'est par les Grâces qu'elle attire;
C'est vous qui la faites sourire;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté,
Qu'on sent, et qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des désirs ardents qu'elle inspire.
Le dieu d'amour n'est qu'un enfant;
Il craint la fierté de ces belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable:
C'est vous qui rendez adorable

L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer!
Les belles qui suivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon, après mille disgrâces,
Après mille transports jaloux,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Grâces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'esprit, le cœur, le caractère,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en est émue;
La naïade qui par hasard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue;
La vendangeuse qui sourit
Au jeune sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait sentir que pour vivre
L'enjoûment vaut mieux que l'esprit;
De l'amour victime rebelle,
La boudeuse qui dans un coin
Semble fuir l'amant qu'elle appelle,
Qui, plus sensible que cruelle,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle;
La rêveuse dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui se plaint d'un mal qui l'enchante,

Dont le remède est dans son cœur ;
La coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui, pour sûrement régner,
Semble renoncer à l'empire ;
L'amante qui dans son ardeur
A de l'amour sans indécence,
Et qui sait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence ;
La beauté dont les yeux charmants
Donnent les désirs sans ivresse,
Qui, sans refroidir ses amants,
Leur fait adorer sa sagesse ;
La finesse sans fausseté,
La sagesse sans pruderie,
L'enjoûment sans étourderie,
Enfin la douce volupté,
Et la touchante rêverie,
Un geste, un sourire, un regard,
Ce qui plaît sans peine et sans art,
Sans excès, sans airs, sans grimaces,
Sans gêne et comme par hasard,
Est l'ouvrage charmant des Grâces.
Cessez donc de vous alarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'amour touchante victime,
O vous qu'il blesse et fuit toujours,

Les Grâces offrent leurs secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime :
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles,
Et les amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur,
L'esprit nous la rend supportable :
Et les Grâces, pour leur honneur,
Dans les bras d'une laide aimable
Ont souvent placé le bonheur.
Les Grâces suivent tous les âges;
Loin de s'enfuir avec les ans,
Elles réparent leurs outrages,
Et sèment les fleurs du printemps
Sur l'hiver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des Grâces que dans sa jeunesse
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore est occupé :
La mort, de l'ombre de ses ailes,
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit et les talents
N'éternisent pas nos merveilles;
L'oubli, qui nous suit à pas lents,

Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît:
L'utile doit être agréable;
Un auteur n'est jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.
Martyrs illustres de Clio,
Vous dont la plume infatigable
Nous enrichit et nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel est le sort inévitable.
Dans l'abîme immense du temps
Tombent ces recueils importants
D'historiens, de politiques,
D'interprètes, et de critiques,
Qui tous, au mépris du bon sens,
Avec les livres germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monuments d'ici-bas;
Mais le plaisir, qui ne meurt pas,
Abandonne à sa barbarie
Les annales des potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie,
Pour sauver et rendre à la vie
L'heureux chantre de Ménélas,
Et le tendre amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de savant homme:
Mais les grâces de Cicéron
Tirèrent des cendres de Rome

Et ses ouvrages et son nom.
Je ne sais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obscure
Où tombe tout livre excédant:
Mais je sais bien, en attendant,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Grâces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps;
Et nos talents sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Grâces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du génie,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la tragédie.
Malheur à tout esprit grossier,
A l'ame de bronze et d'acier
Qui les méprise et les ignore!
Le cœur qui les sent les adore,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la nature,
Qui fîtes l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies

Qui, sans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies
Qu'ils nous font adorer pour vous :
Venez dissiper l'imposture,
Daignez reparoître au grand jour :
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'amour.

ÉPITRE XIII.

A M. DE FONTENELLE.

On vit heureux quand on est sage.
C'est du sein des tranquilles nuits
Que naissent les jours sans nuage :
En moissonnant trop tôt les roses du bel âge,
On n'en recueille point les fruits.
Ce soleil brillant dans l'aurore,
Qui consume les fleurs de la jeune saison,
Le plaisir, n'est pour la raison
Qu'un astre bienfaisant qui féconde et colore,
Et qui d'un voile d'or embellit l'horizon :
Remède pour le sage, il devient un poison
Pour les cœurs que son feu dévore.
Tes jours, comblés d'honneurs et tissus de plaisirs,

Tes beaux jours, sage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux et de riants loisirs,
Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle,
Consacrent à jamais la raison éternelle
Qui dirigea tes pas et régla tes désirs.
On vit un céleste génie
T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La gloire répandit ses rayons sur ta vie;
Mais la seule raison en étendit le cours.
Les martyrs de l'Orgueil prodiguent sans réserve
Leurs jours pour saisir des moments;
La gloire sur ses pas fait périr ses amants,
Et la sagesse les conserve.
Sans jouir du présent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux endurer les tortures,
Laisser, quand on n'est plus, un foible souvenir,
O chimère d'orgueil! ô méprisable idole!
En s'éclairant soi-même éclairer l'univers,
Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole,
Enlever sans efforts ces lauriers toujours verts
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole,
Désirer d'être grand sans cesser d'être heureux,
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie,
Mépriser la faveur et consoler l'envie,
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux;
Tel est l'objet du sage, et telle est ton histoire.
Il faut, pour être mon héros,
S'approcher lentement du temple de mémoire,

Travailler sans relâche en faveur du repos,
Exercer, conserver les ressorts de son ame.
Plus la vie est tranquille, et plus sa foible trame
Échappe au ciseau d'Atropos.
Nos passions sont nos furies:
Elles veillent sans cesse, et leurs cris renaissants
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'équilibre de nos sens.
Qui sait les maîtriser est le dieu d'Épidaure.
Oui, la sagesse aimable est sœur de la santé!
Elle seule connoît le secret qu'on ignore
D'assurer l'immortalité.
Qu'un autre exalte le courage
D'Achille mort dans son printemps:
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-temps:
Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.

XIV.

FRAGMENT *

D'UNE ÉPITRE A URANIE.

O charmante Uranie, ô mon premier amour,
C'est vous que mon cœur en atteste.

* Ce fragment est tout ce qu'on a pu recueillir de cette belle épître, où le cardinal de Bernis désavouoit quelques vers satyriques qu'on lui avoit imputés. (N. D.)

Ai-je jamais dans votre cour
Fait entendre une voix funeste?
Ai-je, le front couvert d'un masque officieux,
Employé lâchement, dans mes rimes coupables,
A la honte de mes semblables,
Un langage inventé pour la gloire des dieux?
Non, non: la douce poésie
Distribue en riant les rubis et les fleurs,
Les myrtes aux amants, les lauriers aux vainqueurs:
A la vertu qu'elle aime étroitement unie,
C'est à la couronner que s'occupent ses mains;
Et l'on en fait une furie
Quand on la peint s'armant des poisons de l'envie
Pour faire la guerre aux humains.

POÉSIES DIVERSES.

ÉPITHALAME

SUR LE MARIAGE DE LOUIS,

DAUPHIN DE FRANCE, FILS DE LOUIS XV, AVEC MARIE-THÉRÈSE, INFANTE D'ESPAGNE.

1745.

Descends, Hymen, descends des cieux;
Viens remplir les vœux des deux mondes.
Les Bourbons, ces enfants des dieux,
Unissent leurs tiges fécondes.
Descends, Hymen, descends des cieux;
Viens remplir les vœux des deux mondes.

Tandis qu'au sein de ses roseaux
La nymphe du Tage éplorée
Répand sur son urne azurée
Des pleurs qui grossissent ses eaux,
Les dieux enfants de Cythérée,
A la lueur de leurs flambeaux,
Conduisent l'infante adorée.

Desçends, Hymen, descends des cieux;
Viens remplir les vœux des deux mondes.
Les Bourbons, ces enfants des dieux,
Unissent leurs tiges fécondes.
Descends, Hymen, descends des cieux;
Viens remplir les vœux des deux mondes.

Pour célébrer un si beau jour,
Dioné dans les airs portée
Répand, par les mains de l'Amour,
Les riches trésors d'Amalthée.
Ses cygnes volent alentour,
Et couvrent d'une aile argentée
Les plaisirs qui forment sa cour.

Cypris du ciel est descendue :
La terre est son heureux séjour;
Les oiseaux chantent son retour;
Toute la nature est émue.
Il semble qu'au gré de nos vœux
Le feu des plaisirs se rallume :
A l'ombre d'un myrte amoureux,
Hébé couronne ses cheveux,
La jeune Flore les parfume.
Il semble enfin que l'univers
Sorte du chaos et renaisse :
Vertumne étend ses tapis verts;
Et les couleurs de la jeunesse
Brillent sur le front des hivers.
O toi qui choisis la décence

Pour servir de guide aux plaisirs,
Toi qui couronnes les désirs
Sans faire rougir l'innocence,
Descends, Hymen, descends des cieux;
Viens remplir les vœux des deux mondes.
Les Bourbons, ces enfants des dieux,
Unissent leurs tiges fécondes.
Descends, Hymen, descends des cieux;
Viens remplir les vœux des deux mondes.

Junon dans les airs embellis
De Borée enchaîne la rage :
L'Hymen porté sur un nuage
Descend dans l'empire des lis.
Bientôt nos vœux seront remplis :
L'Hymen approche de son temple;
L'Hymen, au bruit de mille voix,
Perce la foule qui contemple
Le fils du meilleur de nos rois.
Conduite par la main des Grâces,
L'infante est au pied des autels :
L'époux, semblable aux immortels,
S'empresse et vole sur ses traces.
Des dieux par l'Hymen avertis
La troupe auguste est assemblée;
Ce sont les noces de Thétis;
Tous les yeux y cherchent Pélée;
Tous les yeux y trouvent son fils.
Les plaisirs en foule descendent....
Que tous les François vous entendent,

Jeunes époux, tendres amants!
Prononcez vos derniers serments;
L'Hymen et l'Amour les attendent.
Le nœud que vous allez former
Ne sauroit être trop durable:
L'Hymen fait un devoir d'aimer;
L'Amour rend ce devoir aimable.
Tous deux épuisent leurs bienfaits,
Tendres amants, ils vous unissent;
Ils vous enivrent à longs traits
Du plaisir pur dont ils jouissent;
Que tous les peuples applaudissent
Au présage heureux de la paix.
Que la discorde désarmée
Se taise au bruit de nos concerts.
Que l'Europe moins alarmée
Répète nos chants et nos vers.
Les cent voix de la Renommée
Les apprendront à l'univers.
Bénissons le siècle où nous sommes:
L'Hymen, en comblant tous nos vœux,
Promet au monde de grands hommes,
Et de grands rois à nos neveux.
C'en est fait, l'Amour et la Gloire
Couronnent nos tendres amants:
Les dieux ont gravé leurs serments
Au temple immortel de Mémoire.

Remonte, Hymen, remonte aux cieux;
Tu remplis les vœux des deux mondes.

Les Bourbons, ces enfants des dieux,
Ont uni leurs tiges fécondes.
Remonte, Hymen, remonte aux cieux;
Tu remplis les vœux des deux mondes.

SUR LA COUR.

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille et la haine et l'amour;
Où la vertu modeste, et toujours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie!
Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix:
Où se forge la foudre, il ne tonne jamais,
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.
Théâtre de la ruse et du déguisement,
Le poison de la haine y coule sourdement.
Il n'est point à la cour de pardon pour l'offense.
Hommes dans leurs arrêts, et dieux dans leur vengeance,
Les courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Partout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui, cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié,
Appelle sur ses pas l'amour et la pitié,
Redouble les serments, s'abandonne aux alarmes,

Et prépare son fiel, en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, et la paix dans les yeux,
Même en les invoquant, elle trahit les dieux :
Elle attaque à la fois le nom et la fortune;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aspic les yeux étincelants,
Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talents.

SUR LA SUPERSTITION.

De la crédule erreur, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monstre affreux, que le faux zèle éclaire,
Qui, respecté du peuple, et redouté des grands,
Sur ce vaste univers traîne ses pas errants.
L'Égypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monstre vola sur toute la nature.
Les Mèdes, les Persans, les Grecs et les Romains,
Sucèrent le poison préparé par ses mains.
Erreurs du Plébéien, politique des sages,
Vous triomphiez alors, augures et présages :
Inventions du prêtre et maximes des rois,
Sur le trône et l'autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'est plus; mais votre souveraine
Des aveugles mortels sera toujours la reine.
Les états ont changé, la superstition,
Toujours ferme, a suivi la révolution.

Par elle la vengeance inventa la magie;
L'ignorance entraîna la fausse astrologie;
La laideur découvrit les foibles talismans,
Piége que rompt toujours l'adresse des amants.
Par elle la terreur dans les retraites sombres,
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des ombres;
Et, de fantômes vains peuplant l'air et les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

Je t'appelle et tu fuis, ô nature! ô ma mère!
Ton front est assiégé d'une tristesse amère.
Tes yeux dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma?
L'Orgueil, me répond-elle : il trahit la nature;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître, il sappa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monstre se contemple,
Il y règne adoré tel qu'un dieu dans son temple:
Ses traits ensevelis sous un fard apprêté,

Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté;
Les parfums les plus doux et l'encens le plus rare,
Fument sur les autels que sa vanité pare.
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
Et les vertus d'autrui, sa honte et son tourment.
Il n'est rien de si pur que l'Orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'Orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour.
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux! quels desseins! quelle horreur!
L'Orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre;
Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

SUR LA MODE.

La mode est un tyran, des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté;
Qui de l'état françois, dont elle a les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse ses ouvrages,
Augmente avec succès leur immense cherté,
Selon leur peu d'usage, ou leur fragilité.
Son trône est un miroir, dont la glace infidèle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les François inconstants admirent dans ses mains
Des trésors méprisés du reste des humains.
Assise à ses côtés, la brillante parure
Essaie, à force d'art, de changer la nature.
La beauté la consulte, et notre or le plus pur,
N'achète point trop cher son rouge et son azur.
La mode assujettit le sage à sa formule;
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.
Depuis nos ornements jusques à nos écrits,
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris;
Et, réglant tour à tour tous les rangs où nous sommes,
Elle place les sots, et nomme les grands hommes.

SUR LA VERTU.

Il est une vertu, dont la puissance active
Commande aux passions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre ame à la séduction,
Au sein de ses erreurs désabuse Ixion;
Et, d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
Que nos cœurs sont heureux, quand la loi du devoir
De nos plus doux penchants confirme le pouvoir!
Il est une vertu : qui résiste à ses charmes,
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes;
Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Des mortels les plus sourds sa voix est entendue;
L'ame qui fuit ses bras y retombe éperdue.
Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
Pourroit-il la confondre avec son oppresseur?
Avec le vice impur, ce complaisant barbare,
Qui souffle dans nos sens les flammes du tartare,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs?
Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance?
D'où vient qu'une bergère, assise sur les fleurs,

Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
Impose à ses amants surpris de sa sagesse?
Sévère avec douceur, et tendre sans foiblesse,
Elle a l'art de charmer, sans rien devoir à l'art:
Son devoir est sa loi, sa défense un regard,
Qui, joint à la fierté d'un modeste silence,
Fait tomber à ses pieds l'audace et la licence.
D'où vient qu'un villageois, assis sous un ormeau,
Juge des différends qui naissent au hameau?
Pauvre, chargé de soins, et consumé par l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le dieu du voisinage?
Les pasteurs rassemblés viennent autour de lui,
Chercher dans ses leçons leur joie et leur appui.
Eh! ne voyez-vous pas, qu'amant de la sagesse,
Il est juste sans faste, et prudent sans finesse,
Et que l'intégrité conduisant ses projets,
De ses concitoyens il s'est fait des sujets?
La vertu sous le chaume attire nos hommages.
Le crime sous le dais est la terreur des sages.

SUR L'HOMME.

Oui, l'homme si rempli du soin de se connoître,
Ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,

Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.
Cet homme, en même temps libre dans ses entraves,
A la fierté des rois, sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
Enivré, fatigué de lui-même et d'autrui,
Différent, inégal, et cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop foibles objets.
Tout irrite ses goûts; sans remplir son envie,
Il abrège ses jours et regrette la vie.
Dans ce vaste univers il se trouve borné;
Et, de l'illusion jouet infortuné,
Pour apaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Ève fut formée.
Sa raison lui soumet les lions rugissants;
Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent:
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent;
Il ne jouit de rien, en essayant de tout;
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût,
L'Orgueil, une foiblesse insolente ou soumise,
Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise:

L'avarice est la peur de manquer d'un secours,
Qui nourrit son espoir et le trahit toujours;
Le courage brutal, une terreur extrême;
Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même;
La feinte modestie, un orgueil plus caché,
Et la délicatesse, un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime,
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
Sous un dehors brillant, la gloire a son écueil;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil;
La politesse, un droit qu'on acquiert sur les autres,
Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres.
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence;
A poursuivre le mal, sans gloire et sans succès:
A ranimer sa force, ou nourrir son excès.
Combattons, détruisons l'orgueil qui nous enivre;
Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chasse avec peine, il rentre sans effort,
Triomphe dans les fers, et survit à la mort.
Quel Alcide nouveau, quelle main agissante
Soumettra pour jamais cette hydre renaissante?
Il faut, pour enchaîner ses dragons abattus,
Un frein plus assuré que celui des vertus;
Et pour arracher l'homme à sa misère extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

SUR LA VOLUPTÉ.

Il est une Vénus, non celle qu'Idalie
Vit alaiter l'Amour et nourrir la Folie;
Que Neptune admira, que couronna Pâris,
Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris:
Mais celle qui remplit les airs, la terre et l'onde.
Fantôme du bonheur, et déesse du monde,
Ses lois sont nos penchants, ses armes nos désirs,
Ses biens l'illusion, ses chaînes les plaisirs.
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change;
De nos goûts variés elle suit le mélange;
Paroît, en les guidant, ne pas les conseiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous sa main, qui répand le fiel et l'imposture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure.
Elle imprime avec art sur le front des vertus,
Ce dégoût, cet ennui qu'inspire leur abus;
Tandis que dans lès yeux de la fière licence,
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence.
C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus,
Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus;
Qui fait parler les bois, les prés, la solitude:
Enchante sur la scène, et ravit dans l'étude;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats;

Qui peut même à la mort attacher des appas;
Qui, malgré les écueils de la mer mugissante,
Fait voler sur les flots la voile obéissante.
Douce erreur, dont l'espoir nous trompe et nous nourrit,
Donne de l'ame au sens, et du sens à l'esprit.
Belle, mais dangereuse, aimable, mais frivole;
Telle est la Volupté, notre fatale idole:
Invisible partout, et présente en tous lieux,
Elle est tout ce qui charme et nos cœurs et nos yeux.

DESCRIPTION POÉTIQUE

DU MATIN.

Le feu des étoiles
Commence à pâlir;
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir:
L'ombre diminue,
Et comme une nue
S'élève et s'enfuit;
Le jour la poursuit,
Et par sa présence
Chasse le silence,
Enfant de la nuit.
L'amoureux satyre,

Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre:
Mais, sourde à sa voix,
La nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce dieu hâlé
Règnent la licence,
L'ardeur, les désirs,
Et l'intempérance,
Fille des plaisirs.
Mais déjà l'aurore
Du feu de ses yeux
Embellit et dore
Les portes des cieux:
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le dieu du repos *,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébène.
Dans les airs portés,
Les aimables songes,
Suivis des mensonges,
Sont à ses côtés:

* VAR. Le dieu du sommeil,
Foible mais vermeil, etc.

Près de lui voltige
L'Amour, qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage :
Sans obscurité
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses
Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire ;
Et le dieu badin,
Volant autour d'elle,
Du bout de son aile
Découvre son sein.
L'abeille agissante,
Fidèle au travail,
De la fleur naissante
Enlève l'émail ;
Tandis que, moins sage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La rose et le thym *.

* Var. Chef des infidèles,
Ainsi Richelieu,
Papillon des belles
Est toujours leur dieu ;
Aimable et parjure

Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à ses yeux,
Amant langoureux,
Près d'elle il s'arrête,
Et dans sa conquête
Voit mille plaisirs:
Mais si l'infidèle
La rend moins cruelle,
Adieu les soupirs;
Plus de complaisance;
Dans la jouissance
Il perd ses désirs
Avec sa constance.
Tandis qu'à pas lents
Le bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,
Au bord des ruisseaux
Où naît la fougère
La jeune bergère
Conduit ses troupeaux.

Il charme, il trahit;
Trompeur, il rassure;
Perfide, il jouit.
Qu'on lui soit rebelle,
Soumis et fidèle,
Il est enflammé.
Sitôt qu'on l'appelle,
Il craint d'être aimé.
Plus de complaisance, etc.

Une clarté pure
Éclaire ces lieux,
Et dans sa parure
La simple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomèle éveille
Par ses doux concerts
Écho qui sommeille
Au fond des déserts.
En prenant sa route
Au plus haut des cieux
Phébus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.
Quittes *, Atalante,
Le sein du repos,
La troupe galante
Du dieu de Paphos
De ma jeune amante
Ouvre les rideaux.
Qu'un voile de gaze

* Il y a ici une faute contre la grammaire. La première conjugaison n'admet point d'S à la seconde personne du singulier de l'impératif, qui doit toujours être semblable à la première personne du présent de l'indicatif. Il faudroit donc écrire :

Quitte, Atalante.

Mais alors le vers seroit faux : à moins qu'on ne suppose une faute d'impression, et qu'il ne faille lire :

Quittez, Atalante.

Peut-être encore cette incorrection n'est-elle qu'une licence poétique. (N. D.)

La cache à mes yeux,
Qu'elle les embrase,
S'ils sont curieux.
Sans rouge et sans mouche,
Que toutes ses fleurs
Au feu de ma bouche
Doivent leurs couleurs.
Que le jour se lève,
Pour remplir ses vœux;
Que le jour s'achève,
Pour me rendre heureux *.

LE MONDE POÉTIQUE.

Depuis que je vous ai quitté
Mon esprit a peu consulté
Et l'austère Thémis et la douce Uranie:
J'oublie également les lois et le génie,
Et je me meurs d'oisiveté.
Un levain de stoïcité
Mêle à mon sang tardif quelques humeurs chagrines;
Et j'ai, comme Zénon, des vertus bien voisines
De l'orgueil et de l'âpreté.

* Les dix-huit vers qui terminent cette pièce ne se trouvent que dans l'édition originale. Genève, 1752, in-8°. (N. D.)

Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique
Marchant les yeux distraits, et morne en son maintien;
Et son cortège magnifique
De grands raisonnements qui ne mènent à rien,
Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique
Des maux dont il nous entretient.
Joignez-y quelque peu de fougue poétique,
Mélangé de légèreté
Et de traits de férocité
Qui me donnent en gros certain air prophétique
Dont aux temps fabuleux j'aurois bien profité.
De cet inutile assemblage
Naît l'oubli de Thémis et l'oubli d'Apollon.
Je suis un champ aride, une terre sauvage,
Que d'une aile brûlante a couvert l'aquilon.
Mon esprit est tombé comme une fleur fanée;
Ma nudité s'étend sur tout ce que je voi;
Et la nature autour de moi
Est une masse décharnée.
Nos coteaux, nos vallons, sont des objets muets,
Ou n'offrent à mes yeux que traces de misère.
Je pense, au fond de nos forêts,
Que le jour à regret m'éclaire.
L'univers porte encor les marques du chaos.
Pourquoi ces plantes dispersées,
Sous l'aconit brûlant ces roses oppressées,
Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux?
* . . . .

* Il manque ici quelques vers.

Ce globe, cette mer de matière fluide
Qui, se voûtant en arc, forme notre horizon,
Qu'est-ce en effet qu'une prison
Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol rapide,
Où la corruption sème un germe infecté,
Où par le temps qui fuit, qui consume, et qui mine,
Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté,
Et se nourrit de sa ruine?
De désordre et de maux quelle variété!
Et combien différente étoit cette nature
Dont la docte Uranie enseigne la structure
Au sommet du Parnasse où je fus allaité!
Je me rappelle encor l'instant où ma paupière
Par son souffle imprévu s'ouvrit à la lumière.
C'étoit lorsque Vénus remonte vers les cieux,
Pour quelque amant chéri venue en ces bas lieux;
Au moment que l'Aurore avec des doigts de rose
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,
Et que la terre qui repose
Est des dieux regardée avec des yeux d'amour.
Dans une assez vaste distance
L'ombre et le jour traçoient deux zônes dans les airs;
L'univers au milieu s'élevoit en silence,
Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers;
L'orient au soleil préparoit une voie
De perles, de rubis des plus vives couleurs:
Là le ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs
D'applaudissement et de joie,
Et les zéphyrs formoient les calices des fleurs
Avec des fils d'or et de soie.

Sous les arbres chargés de verdure et de fruits,
Les oiseaux célébroient l'astre prêt à paroître,
Et les beautés du jour, et la fraîcheur des nuits,
Ou le changement de leur être.
La nuit même admiroit un spectacle si beau :
Ses dieux, comme des chars arrêtant leurs étoiles,
Osoient de la lumière attendre le flambeau,
Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.
Bientôt l'occident plus serein
Comme un gouffre profond les cacha dans son sein,
Tandis que de longs flots de matière argentée
Annoncèrent Phébus; et la terre agitée,
Malgré l'immense poids qui forme son appui,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie.
L'esprit plein de son feu, je prêtois même encor
De la grandeur et de la vie
A tout l'éclat de ce trésor.
Ce vide où je me trouve étoit encore à naître.
L'univers me parut comme un champ de plaisirs
Tributaire de mes désirs,
Et que je crus fécond quand je m'en crus le maître.
Ami, qui l'êtes des neuf sœurs,
Qui, dans le goût constant que vous avez pour elles,
De mon génie éteint tirez des étincelles
Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
Des inspirations et des grâces nouvelles,
Excusez les traits inégaux
Dont mon esprit forma cette double peinture;
Libertin comme la nature,

Et peut-être unissant assez mal à propos
La lyre avec les chalumeaux,
C'est dans vos entretiens variés et pleins d'ame
Que je crois respirer l'air du sacré vallon.
Delphes et la vapeur du trépied d'Apollon
N'ont point cette vertu dont votre esprit m'enflamme.
Aussi, lorsque l'hiver sorti du fond du nord
Répandra dans nos champs l'image de la mort,
J'irai chercher la vie et la solide gloire,
Et découvrir chez vous par quels heureux sentiers
Nos auteurs parviendroient au temple de mémoire,
S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

LES PETITS TROUS,

CONTE.

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour,
A deux jolis trous sur sa joue;
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir, et la prit pour Psyché.
Qu'elle étoit belle! A l'instant il s'embrase:
Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente;
Et, pénétré d'une si douce erreur,

Il veut mourir sur sa bouche charmante;
Heureux encor de mourir son vainqueur!
Enchanté des roses nouvelles,
D'un teint, dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt, elles en sont plus belles;
Chaque fleur sous sa main s'ouvre et s'épanouit.
Pompadour se réveille, et l'Amour en soupire;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire:
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage seroit fou.

VERS

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

On avoit dit que l'enfant de Cythère
Près du Lignon avoit perdu le jour;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune Pompadour.
Il étoit seul : le flambeau qui l'éclaire
Ne brilloit plus; mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçoit l'Amour.
Ce n'étoit point ce séducteur perfide,
Ce dieu cruel encensé par Ovide,
Dont le caprice enfante les désirs,

Qui s'affoiblit et meurt dans les plaisirs;
Mais cet enfant que l'innocence guide,
Qui, sûr de plaire, est modeste et timide.
Toujours vainqueur, et toujours désarmé,
Toujours aimable, il est toujours aimé.
Tel on le vit sous le bon roi Saturne,
Tel dans ces lieux nous l'adorons encor.
Tendre et rêveur, sans être taciturne,
Il fait aimer les mœurs du siècle d'or.
Nous reverrons enfin cet heureux âge
Où les penchants déterminoient le choix.
Déjà les dieux nous offrent dans ces bois
Des plaisirs purs, et des jours sans nuage:
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits:
La pudeur seule obtiendra notre hommage;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des rois,
Et par la beauté la plus sage.

COUPLETS

A MADAME DE POMPADOUR.

Les nymphes dans Cythère
Faisoient un jour
Un éloge sincère
De Pompadour.

Le trio des Grâces sourit,
L'Amour applaudit,
Et Vénus bouda.
O gué lan la, lanlère,
O gué lan la.

MADRIGAL

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

Qu'est-ce qu'Amour? c'est un enfant, mon maître.
Il l'est aussi du berger et du roi *.
Il est fait comme vous; il pense comme moi;
Mais il est plus hardi peut-être.

* Var. Et qui l'est, belle Iris, du berger et du roi.

MADRIGAL.

La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne;
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus, assis sur un tonneau,
La prend pour la fille de l'onde :
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

CHANSON.

Le connois-tu, ma chère Éléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu;
Ce foible enfant, qui le seroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu?

C'est par ta voix qu'il étend son empire;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas :
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendresse :
Qui voit tes yeux, en boira le poison.
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des désirs à la froide raison.

ENVOI A MADEMOISELLE ***.

Oui, j'ai rêvé, charmante Éléonore,
Que vous étiez le dieu qu'on nomme Amour;
Mais par malheur la nuit fait place au jour :
Je vous revois, et l'erreur dure encore.

INVITATION A ZÉPHISE.

Le plaisir, couronné de fleurs,
Vient voler sur la table;
Il attend pour charmer nos cœurs
Un moment favorable.
Belle Zéphise, où tu n'es pas
Pourroit-il nous séduire?
Il a besoin de tes appas
Pour fonder son empire.

Viens réveiller sous cet ormeau
L'esprit et la saillie;
On t'attend auprès d'un tonneau
Qu'a percé la Folie.
Ce champagne est prêt à partir;
Dans sa prison il fume,
Impatient de te couvrir
De sa brillante écume.

Sais-tu pourquoi ce vin charmant,
Lorsque ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant
Vole et se précipite?
Bacchus en vain dans son flacon
Retient l'Amour rebelle:
L'Amour sort toujours de prison
Sous la main d'une belle.

LES AMOURS INFORTUNÉES

DE MYSIS ET DE ZARA.

ROMANCE.

Écoutez l'histoire
Du beau Mysis et de Zara :
Jamais leur mémoire
Chez les amants ne périra.
Venez tous m'entendre,
Vous que l'amour daigne inspirer ;
Quand on est bien tendre
On a du plaisir à pleurer.

L'Amour, dès l'enfance,
Venoit badiner avec eux ;
Il formoit leur danse,
Et présidoit à tous leurs jeux :
Mais ce badinage
Ne servoit qu'à les enflammer ;
Au matin de l'âge
Tous deux déjà savoient aimer.

L'ardente jeunesse
Est l'âge brillant des amours ;

La plus douce ivresse
Marqua la printemps de leurs jours;
Leur ame ravie
Se confondoit à tout moment,
Et toute leur vie
N'étoit plus qu'un enchantement.

De riants mensonges
Les amusoient dans leur sommeil;
Toujours quelques songes
Leur faisoient craindre le réveil;
La naissante aurore
Voyoit Zara près de Mysis;
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine
Où le matin Zara chantoit;
Voilà la fontaine
Où le soir Mysis l'attendoit.
Ce bocage sombre
Vit naître leurs premiers soupirs;
Ce bois, sous son ombre,
Cacha leurs innocents plaisirs.

Qui pouvoit prédire
Le changement d'un sort si beau?
L'Amour qui soupire
Va donc éteindre son flambeau.
Hélas! l'Hyménée

Alloit bientôt les couronner :
Heure fortunée
Que vous êtes lente à sonner !

C'étoit donc la veille
De ce jour, de cet heureux jour,
Que Mysis s'éveille ;
Avec lui s'éveille l'Amour.
Le ciel sans nuage
Étoit mille fois plus serein.
Amour, quel présage
Peut désormais être certain ?

Au fond d'un bocage
Zara devoit trouver Mysis :
La belle, peu sage,
L'avoit dit au berger Tharsis ;
Par une imposture
Il surprit ce secret fatal :
Cet ami parjure
De Mysis étoit le rival.

Pour mieux la surprendre,
Tharsis dans le bois se cacha :
La belle, trop tendre,
Crut voir Mysis, et s'approcha.
Le soleil à peine
Répandoit un peu de clarté,
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'est donc vous, dit-elle,
Vous, mon amant dès le berceau !
Ma flamme fidèle
M'animera jusqu'au tombeau.
Oui, je veux t'y suivre;
Rien ne pourra nous séparer :
Pour toi je veux vivre,
Avec toi je veux expirer.

Bergère insensée,
Mysis t'écoute avec horreur;
Son ame offensée
Se livre entière à la fureur :
Un trait vole et frappe;
Quel cri suit ce trait inhumain !
Dieux ! Tharsis s'échappe,
Et Zara sent percer son sein.

C'est toi qui me tue;
Mais je pardonne à ta fureur :
Mon ame éperdue
T'aime jusque dans ton erreur.
Conserve la vie;
Hélas ! je la perds sans retour;
Tu me l'as ravie,
Mais c'est la faute de l'Amour.

D'une voix mourante
Zara fait ainsi ses adieux;
Et son ame errante

N'anime plus que ses beaux yeux.
   O douleur mortelle!
Mysis se frappe au même instant,
   Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours constant.

   Un tombeau s'élève;
Les Grâces le couvrent de fleurs :
   L'Amour, qui l'achève,
En partant l'arrose de pleurs.
   Ils sont donc ensemble,
Ces bergers, ces amants parfaits :
   Une urne rassemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

   Bergères fidèles,
Témoins du sort de ces bergers,
   Plus vous êtes belles,
Et plus vous courez de dangers.
   Craignez de vous rendre
Au charme d'un penchant trop doux :
   L'amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

IMPROMPTU

A UNE DAME QUI SE PLAIGNOIT D'ÊTRE AGÉE DE QUATRE-VINGTS ANS.

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours?
Vous êtes aujourd'hui la reine des Génies,
 Et vous la fûtes des Amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre :
En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pu dérober?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre :
 Appelle-t-on cela tomber?

RÉPONSE

A UNE DAME QUI DEMANDOIT QU'ON CORRIGEAT SES VERS.

Plus l'esprit a de liberté,
Plus sa lumière est vive et pure :
Le travail a souvent gâté
L'ouvrage heureux de la nature :

La négligence est la parure
Des Grâces et de la beauté.
Ce ruisseau, l'amour de Zéphire,
Qui du voile des cieux réfléchissoit l'azur,
Et de Flore autrefois embellissoit l'empire,
Captif dans un bassin de marbre ou de porphyre,
N'est plus ni si clair ni si pur.
Esclave de l'art qui l'enchaîne,
Dans sa prison superbe il serpente avec peine :
Libre autrefois, dans ses longues erreurs,
Il embrassoit, il arrosoit la plaine,
Et donnoit, en fuyant, la vie à mille fleurs.
Trop de culture épuise un champ fertile.
L'exactitude est inutile
Aux vers qu'enfante le loisir :
L'ouvrage a toujours l'air facile
Quand le travail est un plaisir.
Zirphé, laissons aux dieux l'honneur d'être admirables;
C'est assez pour nous d'être aimables.
L'art fut jadis moins inventé
Pour éclairer, pour parer la beauté,
Que pour rendre plus supportables
Les traits choquants de la difformité.
N'enchaînez point votre muse charmante :
Prenez, si vous manquez de feu,
Le flambeau du dieu que je chante,
Osez lui tout devoir, et faites-en l'aveu.
L'Amour, dont le nom épouvante,
S'il blesse encor, blesse bien peu :
Sa chaîne n'est plus si pesante,

Et sa victoire n'est qu'un jeu.
Qu'il vous guide dans la carrière,
Qu'il soit votre Apollon, qu'il soit votre censeur.
Si j'étois l'Amour précepteur,
Zirphé seroit mon écolière.

A UNE DAME

SUR LA TRADUCTION DU TRAITÉ DE LA MORT, PAR SHERLOCK.

Églé, votre funeste livre
Renferme un froid poison dont on ne peut guérir :
En nous apprenant à mourir,
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.
Hélas ! nos tristes jours penchent vers leur couchant;
Pour apprendre à mourir, est-il besoin d'un maître ?
Que tout autre intérêt cède au plaisir touchant
De recueillir les fleurs que le présent fait naître.
L'amour est notre vie : oui, vivre c'est aimer;
C'est rendre un autre heureux, et c'est l'être soi-même.
Vous donc qui sûtes m'enflammer,
Achevez mon bonheur, aimez-moi comme j'aime.
Mais si tous mes soupirs ne peuvent attendrir
Le cœur sans qui je ne puis vivre,
Cruelle, prêtez-moi votre funeste livre,
Afin que j'apprenne à mourir.

RÉFLEXIONS

SUR LES GOUTS ET SUR LES PASSIONS.

1741.

AVERTISSEMENT.

Nous naissons tous avec des passions : la différence des états et des tempéraments empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité. Ainsi tous les cœurs enferment en eux les principes des passions : le hasard de l'éducation et de la naissance s'oppose à leurs effets sans en détruire la nature. Je me suis proposé depuis long-temps de les approfondir, et d'écrire sans beaucoup d'arrangement toutes les réflexions qui naîtront de mon sujet. L'amour est la première passion qui se fait sentir, on peut même dire qu'elle est la plus générale : les bornes de son règne sont celles de la nature ; sa durée sera celle du monde. Ainsi je ne pouvois, sans renverser l'ordre des choses, écrire sur les passions, et ne pas ranger l'amour à la tête de toutes les autres.

LETTRE A MADAME LA C. DE***.

Vous voulez savoir, Madame, ce que je pense sur l'amour : c'est vous exposer à entendre tout ce que vousfaitessentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée sur votre ouvrage? Ne vous siéroit-il pas mieux de deviner mes sentiments que de me forcer à les développer? N'importe, je ne vous refuserai point le plaisir malin que vous cherchez; et, tantôt en philosophe, tantôt en amant, je vais consulter mon cœur; j'écrirai sans art et sans méthode ce qu'il me dira de l'amour. N'attendez pas qu'il m'en parle toujours avantageusement; vous savez trop combien j'ai sujet de m'en plaindre: mais ne croyez pas aussi que par vengeance je cache des grâces que vous faites si bien sentir. J'exposerai ses défauts et ses vertus; et par-là, Madame, je trouverai le moyen de vous donner des leçons, et en même temps de vous faire ma cour. Je souhaite que mes réflexions soient dignes de vous, de l'amour et de moi, et que dans cent ans et plus nous nous retrouvions tous trois ensemble.

RÉFLEXIONS SUR L'AMOUR.

Il faut avoir un cœur pour savoir aimer : les sens ne suffisent pas. Le tempérament, conduit par l'esprit, peut mener jusqu'à l'amour. Nous naissons tendres ou voluptueux; la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaisir, et quelquefois un penchant inévitable vers l'amour. Ce sont les heureux qui reçurent, avec ce goût piquant du plaisir, la délicatesse fine qui l'assaisonne. Mais les ames que l'amour a choisies pour aimer doivent passer rapidement et sans relâche des grands plaisirs aux grandes peines. Leur agitation sera toujours nouvelle et toujours extrême.

Connoissez-vous un feu qui prend toutes les formes que le souffle lui donne, qui s'irrite, qui s'affoiblit, selon que l'impression de l'air est plus vive ou plus modérée ? Il se sépare, il se réunit, il s'abaisse, il s'élève; mais le souffle puissant qui le conduit ne l'agite que pour l'animer, et jamais pour l'éteindre. L'amour est ce souffle; nos ames sont ce feu.

Il est des climats où l'amour règne par choix: un beau ciel, un air tempéré, des campagnes fécondes et riantes, attirent l'amour, et semblent l'a-

voir fixé. Son temple est partout où la nature est belle : fils docile et reconnoissant, il suit en tous lieux sa mère. La fontaine de Vaucluse, le tombeau de Laure, les rives du Lignon, sont les lieux charmants qu'il habite : les déserts de la Sibérie, les glaces éternelles de la Norwège, sont les théâtres affreux de ses exils; ils ne furent jamais le siége de son empire. Un Provençal, un Portugais, naissent amoureux : un Lapon commence par être brutal; il peut devenir emporté, mais jamais tendre. La beauté et la richesse d'un climat prêtent infiniment à la douceur des mœurs; la tempérie de l'air influe sur les caractères. Il faut être doux pour être amant; mais la vivacité n'ôte rien à la tendresse. Les amants véritables ressemblent aux fontaines abondantes, elles sont vives, mais elles sont douces.

Il n'est rien de si commun que de parler d'amour; il n'est rien de si rare que d'en bien parler. Le cœur qui le sent le définit bien mieux que l'esprit qui l'imagine. Demandez à un amant ce que c'est que l'amour : Sentir et désirer, vous répondra-t-il en deux mots; mais ses yeux, sa physionomie, tout en lui vous expliquera sa définition. Un homme d'esprit pourra vous répondre la même chose, sans vous éclairer de même. En un mot, un amant qui parle d'amour vous en fait éprouver les mouvements; l'homme d'esprit ne vous les fait qu'envisager.

J'ai aimé : mon silence avoit appris à ma maîtresse ce que je devois lui dire; j'allois parler, elle m'avoit déjà entendu. On ne se trompe point sur un amour véritable. Il s'élève en nous, en la présence de ce qui nous aime, une voix secrète, un mouvement involontaire qui ne trahit jamais. Nos cœurs se connoissent mieux encore en amour, que nos yeux aveugles et insensibles sur les dehors affectés : rien de feint, rien d'apprêté ne les touche; la passion seule peut arriver jusqu'à eux. L'esprit n'est pas de même; il se trompe sur tout ce qui le flatte, et souvent il entraîne le cœur sans le persuader.

La coquetterie sauve ordinairement les femmes des grandes passions; et le libertinage en garantit presque toujours les hommes. Il faut penser modestement de soi-même pour aimer sincèrement; il faut être sage pour aimer long-temps : la plupart des femmes se rendent, et n'aiment point; le grand nombre des hommes jouit sans s'attacher. Les amants véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchaînés mutuellement, et d'autre plaisir que celui de jouir de leur défaite.

Un amour ordinaire est la plus foible de toutes les passions. L'espérance du plaisir le soutient, son approche l'affoiblit, son arrivée l'anéantit absolument. Tout est complaisance, tout est sacrifice dans une passion médiocre. On flatte une maîtresse, on

approuve ses goûts, mais on ne sauroit les prendre. Un amour foible ne devroit durer qu'un jour; la bienséance et les égards en font un martyre.

Une véritable tendresse, un goût éprouvé, un goût sincère et réciproque, commandent à toutes les autres affections de l'ame : c'est un embrasement qui consume jusqu'à leur racine : et si le véritable amour ne détruit pas toutes nos passions, il en fait du moins ses esclaves; il leur commande avec autorité; elles lui obéissent sans résistance.

Le monde, aux yeux d'un amant, ne conserve jamais la même face; il change avec l'état de son cœur. Est-il heureux; tout est riant, tout est tranquille; la nuit devient plus belle mille fois que le jour; ses ténèbres sont des voiles charmants où les plaisirs se cachent pour séduire; son silence devient le langage du bonheur même; tout est animé; les saisons amènent de nouveaux plaisirs avec de nouveaux jours; l'univers enfin devient le théâtre de la félicité. Est-il malheureux : les éléments sont bouleversés; le jour n'est plus qu'une nuit funèbre; la pointe des plaisirs devient celle de la douleur; ce n'est plus cet air pur, cette nature riante et parée : le caprice d'une maîtresse a renversé ce bel ordre : c'est un nouveau ciel, ce sont d'autres étoiles.

Le monde est bien petit aux yeux d'un amant. Sa maîtresse, les habits qui la touchent, le lieu qui

l'enferme, l'air qui l'embrasse, voilà le monde entier, voilà le vaste univers.

Si tous les hommes étoient amants, les sociétés ne seroient composées que de deux personnes, de celui qui aime, et de celle qui est aimée. De tous les liens qui nous unissent à nos familles, à nos amis, à nos intérêts, à notre gloire, à nos plaisirs, l'amour ne fait qu'une seule chaîne qu'il attache fortement à notre cœur; et c'est la main de l'amante qui la gouverne.

Aimer, c'est n'aimer rien de tout ce qu'on chérissoit dans l'indifférence : aimer, c'est prendre l'esprit de sa maîtresse et penser d'après elle; c'est voir par ses yeux, sentir par son cœur; en un mot, c'est changer de naturel et devenir tout ce qu'elle est.

Passion terrible et emportée, qui obscurcit la raison, qui la fait servir à nos fureurs, qui la force de déifier nos folies; passion noble et généreuse, qui réveille en nous l'amour de la gloire, la probité endormie, la délicatesse émoussée. L'amour enfin n'a point de formes, mais il est capable de les prendre toutes. Ses vertus et ses vices lui sont également étrangers. L'eau retient la figure du vase qu'elle remplit; nos maîtresses nous rendent tout ce que nous sommes.

Vous qui êtes appelés au gouvernement des peuples, fuyez l'amour. Nés pour commander,

vous serez esclaves : et si l'objet qui vous séduit n'est pas l'image de la vertu comme il est à vos yeux celle de la beauté, vous verrez chanceler votre trône; peut-être serez-vous écrasés sous ses ruines. L'amour n'est fait ni pour les rois ni pour le peuple : les rois ont trop de devoirs; le peuple a trop de besoins. L'amour est le seul bien qu'on ne peut apprécier; l'amour est le seul mal auquel on ne trouve point de remède. Peignez-le comme un monstre dangereux, représentez-le comme un dieu bienfaisant, vous le trouverez tout entier dans l'un et l'autre de ces portraits.

Aimez une femme qui ne sera que belle, votre amour finira : les grâces, les agréments du corps sont limités; la mesure de votre curiosité sera celle de votre tendresse. Joignez de l'esprit à ses charmes extérieurs, à ces charmes que la jouissance détruit, vous les verrez se multiplier, se répandre et s'animer à chaque instant : l'esprit est à la beauté ce que la rosée du matin est aux fleurs. Mais si vous découvrez, entre l'esprit et les grâces, des caprices, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalousie, de l'humeur, fermez les yeux sur vos occupations et sur vos devoirs; je vous le prédis, vous aimerez toute la vie : c'est jouir de trois personnes en une seule, que d'avoir une maîtresse qui rassemble les agréments, l'esprit et les caprices.

La dispute des brunes et des blondes a été in-

ventée par les voluptueux; les amants ne sauroient la décider : les uns choisissent avec réflexion, les autres aiment sans délibérer. Ce ne sont pas précisément les beaux yeux noirs et les beaux yeux bleus qui renversent les têtes, qui troublent les cœurs, ce sont ceux qui parlent le mieux le langage de notre ame : la beauté plaît, la physionomie entraîne.

La jalousie est l'aliment et le poison de l'amour. C'est elle qui fait les amants délicats et les maîtresses emportées. Quand elle est douce et modérée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue, on ne la voit soupçonner qu'avec précaution : aussi enfant que l'Amour, elle se joue avec lui, et le corrige en badinant : c'est sous cette forme, c'est sous ces traits, qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la quand, sur les pas des Furies, elle se précipite un poignard à la main, quand elle gémit, quand elle crie auprès du tombeau qu'elle a creusé, et qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait répandre. Astrée inquiète est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat, et jamais jaloux. La délicatesse est toujours tendre; la jalousie est souvent cruelle.

La plupart des hommes et des femmes se reprochent mal à propos leurs infidélités. Ils se juroient autrefois un amour vif, un amour que la sympathie avoit assorti. Infidèles à la vérité qu'ils attes-

toient alors, doivent-ils s'étonner aujourd'hui de devenir perfides en amour? On n'aime guère dans le monde, mais on s'amuse. Parler sérieusement de l'amour, c'est tomber dans le ridicule. Cependant, aux yeux de la véritable probité, un amant et un ami infidèles sont également méprisables. Cesser d'aimer par inconstance est un défaut dans la nature : trahir ce qu'on aime est toujours un vice dans l'amant.

SUITE DES RÉFLEXIONS SUR L'AMOUR.

Que de reproches ne m'a-t-on pas faits d'avoir écrit sur l'amour! et qu'il seroit long d'y répondre! Pourquoi choisir une matière épuisée? pourquoi s'exposer à des répétitions nécessaires? quelle manie enfin, m'a-t-on dit, de vouloir traiter un sujet aussi puéril et aussi dangereux! Voilà bien des crimes; voici peu d'excuses. Premièrement, je voulois écrire sur les passions; il n'y a rien, je pense, d'extravagant dans ce projet : il me paroît que de commencer par celle de l'amour ou de l'avarice est encore une chose très-permise. Mais il est des oreilles que le seul nom d'amour effarouche; il est des hommes qui, par tempérament ou

par vengeance, frémissent de l'entendre. Que répondre à ces ames délicates? Deux choses : c'est un malheur qu'on ait rangé l'amour au rang des grandes passions; il est triste que la fantaisie me soit venue de l'approfondir. A l'égard des répétitions où j'ai couru risque de tomber, je demande si des juges sensés condamneroient un peintre pour avoir représenté le soleil en plein midi, dans ce moment heureux où il semble éclairer la nature entière, et briller généralement à tous les yeux.

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux :
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'olympe, la terre, et les mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'univers.

L'amour ressemble au roi des astres : il est connu, il est peint dans toutes les parties du monde; et c'est cependant encore le sujet le plus heureux, le plus utile, et le plus sûr de plaire. Le goût que nous avons pour la nouveauté s'étend moins sur les matières que sur la manière de les traiter. N'épuisons point notre imagination à créer

un nouvel ordre de choses; approfondissons celles qui sont connues; peignons-les d'une main hardie; et, sans y penser, nous deviendrons de grands peintres, et des peintres originaux. J'ai une autre réponse à faire, et la voici. On me demande comment il est possible qu'un homme fait pour vivre dans le grand monde puisse s'amuser à écrire, à devenir auteur enfin. Je réponds que s'il n'est pas honteux de savoir penser, il ne l'est pas non plus de savoir écrire, et qu'en un mot ce sont moins les ouvrages qui déshonorent, que la triste habitude d'en faire de mauvais. Mais du moins, dira-t-on, vous courez de grands risques. Sont-ils si grands, après tout, quand on connoît ses forces? Quand on n'entreprend rien de trop élevé, on peut entrer hardiment dans une carrière dont on a borné l'étendue. D'ailleurs je suis ennuyé d'être perpétuellement entraîné par ce que j'appelle le tourbillon du jour, je veux dire cet enchaînement perpétuel de plaisirs, de devoirs, de jeux, de spectacles, qui laisse à peine le temps d'être un moment avec soi-même, et qui, communiquant à notre ame le trouble qui règne dans le monde, la rend incapable de saisir ses ridicules, et d'approfondir ses erreurs. Il faut que tout homme d'esprit ait son observatoire, où, tranquille et n'entendant que de loin le tumulte séduisant de Paris, il s'accoutume à connoître les hommes en étudiant son

propre cœur. On pourroit conclure de cette réflexion qu'observateur rigoureux j'ai tourné de bonne heure mon esprit vers la satire ou la mélancolie : ce jugement seroit bien injuste. Sans être heureux, mon cœur est tranquille; et je laisse à mon imagination le soin de mes plaisirs. Il est vrai qu'en ouvrant les yeux sur la scène de ce monde, l'ingratitude est le premier objet qui les a frappés : mais, après quelques moments de sensibilité et de douleur, j'ai vu plus de folie que de méchanceté dans les hommes; et je me suis accoutumé à commercer avec eux, et à rire innocemment de leurs extravagances. Tous mes écrits annonceront cette façon de penser, ou plutôt cette faculté de sentir. Je n'offrirai que des tableaux riants : une raison aimable, une folie douce, seront les muses que j'invoquerai; et peut-être, par une nouveauté qui ne sauroit être dangereuse, je peindrai la vertu au milieu des plaisirs nous ouvrant des routes inconnues aux Socrates. Si cette manière d'écrire, simple, libre, et souvent poétique, a le malheur de déplaire aux écrivains sensés dont la France abonde aujourd'hui, j'avouerai modestement que l'esprit de philosophie et de justesse qui s'est, dit-on, répandu sur le siècle présent, n'a fait que passer rapidement devant moi pour aller éclairer des hommes infiniment plus méthodiques. Mais, malgré les progrès de la raison, il reste encore dans le monde

une troupe de fous et de folles qui crient à l'ennui, qui se plaignent qu'avec tout le bon sens du monde on les fatigue, on les endort; qui disent qu'à la vérité on écrit sagement aujourd'hui, correctement même, mais qu'après tout l'imagination n'est pas satisfaite; qu'on voudroit bien s'amuser quelquefois aux dépens de la méthode; et qu'après avoir vu voler terre à terre les colombes, on aimeroit à se perdre dans les nues avec les aigles. Je connois, par exemple, une de ces aimables étourdies à qui le ciel donna en imagination tout ce que les autres femmes ont en papillonnage, en babil, en coquetterie; dont l'esprit a la faculté de certains verres, je veux dire celle de reproduire les objets jusqu'à l'infini. Une seule idée qui la frappe en réveille une foule d'autres: polie avec les galants du monde, bonne et indulgente avec les sots, vive jusqu'à l'emportement avec les gens d'esprit, tranquille en apparence, son ame ressemble à cet argent vif et mobile qui, au moindre mouvement, s'ébranle dans toutes ses parties. Présentez à une femme de ce caractère un livre pesamment écrit et un amant sexagénaire, vous l'embarrasserez, je vous jure, sur le choix.

Ainsi, comme il faut plaire autant qu'il est possible à tout le monde, je demande d'avance permission d'écrire pour les fous de ma connoissance; bien résolu dans la suite de faire ma cour aux sages

que je ne connois pas. J'appelle fous tous ceux qui ont les passions vives : et l'on peut remarquer qu'il seroit heureux pour les écrivains dans tous les genres de les avoir reçues du ciel vives et bouillantes; car le génie suit toujours les passions impétueuses. Me voilà rentré heureusement dans mon sujet, dont je ne veux plus m'écarter.

Un Américain de mes amis, qui a de l'esprit et de l'usage du monde, mais qui n'a pas perdu dans son commerce ce jugement sûr, cette hardiesse dans les pensées, et ce tour figuré dans l'expression, que la nature ne refuse pas même aux sauvages, me disoit l'autre jour en lisant mes réflexions : Qu'entendez-vous par cet amour dont on fait tant de bruit en France ? Quel est-il ce dieu dont Paris entier paroît être le temple? Tous les arts s'empressent à consacrer ses miracles, et même ses erreurs; le marbre s'anime et le reproduit; la toile respire et fait sortir ses traits; les théâtres retentissent de ses louanges; la musique entraîne doucement les cœurs jusqu'au pied de son trône; la poésie enflamme l'esprit, et le remplit de ses douces chimères. Quel ennui dans vos sociétés, si cet amour vif et piquant ne vient folâtrer avec vous, s'il ne réveille la paresse de vos dames, et s'il cesse de présider à ces jolis riens qu'elles écoutent avec tant d'avidité! Le désir de plaire, qui rend les Françoises si aimables ou si ridicules, est immortel parmi

vous : il ôte, depuis quinze jusqu'à trente ans, l'envie, je dirai même, le besoin du repos. Qu'une jeune personne plaise au bal pendant douze nuits de suite, je vous jure que ses insomnies ne la changeront pas, et que sa vanité flattée fortifiera la délicatesse de son tempérament. N'est-elle plus aimée pour sa personne, elle voudra l'être pour de l'esprit, pour des mines, quelquefois même pour des grimaces. En un mot, il ne se met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne soit au nom de l'amour. Je remarque d'ailleurs que votre amour françois est l'ame du commerce; que le dieu des modes le suit; qu'il invente tous les jours de nouvelles parures, tire des mines de nouveaux diamants, file de nouvelles étoffes, et broie avec adresse un fard imperceptible, et des couleurs moins étrangères aux visages. Je ne vois rien enfin de si universellement répandu, de si généralement connu, que l'amour; et cependant l'autre jour une femme du monde de trente-cinq ans, à qui j'en voulus parler, me dit d'un air moitié dédaigneux, moitié innocent : En vérité, je n'entends pas ce que vous voulez me dire; j'ignore absolument ce langage... Comment! tout se fait en France pour l'amour ou par l'amour, et vos femmes feindront toujours de le méconnoître! Quel contraste! quel ridicule! Expliquez-moi, de grace, cette bizarrerie.

D'où vient, continuoit-il de me dire, qu'en Eu-

rope, et surtout en France, il faut, pour plaire aux femmes, dresser un autel devant elles, brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent presque jamais grossier, et de tous leurs défauts faire autant de divinités qu'on adore? Est-ce que réellement vous auriez parmi vous une tradition qui promît aux jolies femmes les apanages de la Divinité? Ne se croiroient-elles pas sérieusement des déesses de la terre? Quel orgueil quand on leur déplaît! quelle hauteur quand on commence à leur offrir des hommages! quelle vertu quand elles résistent! quel étalage de sentiments nobles et délicats quand on commence à les ébranler! Non, il n'est rien de si grand, de si fier, de si vertueux en apparence, qu'une femme à qui vous dites, je vous aime, pour la première fois. Mais autant sa résistance semble-t-elle lui donner d'empire sur les hommes, autant perd-elle de sa divinité quand elle cède à leur penchant. L'appareil de vertu, d'insensibilité, de fierté, disparoît : on découvre enfin les combats continuels qu'elle a soufferts pour résister fort peu de jours; on voit que sa foiblesse n'étoit environnée que d'un nuage léger; que, ce nuage dissipé, il ne reste plus qu'une nature aussi foible que celle des hommes, mais plus inconstante, à la vérité, et plus dissimulée : on voit qu'on doit souvent au hasard l'avantage de plaire aux femmes; que c'est peut-être en flattant leurs défauts qu'on

les soumet; que leur vanité se nourrit des hommages les moins sincères; qu'elles sacrifieroient un amant adoré à l'orgueil d'être louées par un grand prince, ou par un grand génie. En un mot je trouve que vos Françoises méritent d'être aimées; mais l'adoration ne fait qu'éclairer davantage leur foiblesse. Ah? que dans nos climats l'amour est bien moins comédien! Il est parjure en France, cet amour; il atteste à tout moment le ciel et la terre; excessif dans ses promesses, avare dans ses dons, emporté dans sa colère, injuste dans ses soupçons, humble quand il demande, insolent lorsqu'il a obtenu, dénaturé quand il s'envole, curieux et avide de nouveauté : car, j'ose le dire, si du fond des terres australes arrivoit à Paris un grand seigneur médiocrement bien fait, on verroit encore des barricades, et vos femmes se feroient la guerre pour le conquérir.

Voilà les réflexions de mon sauvage, qui me paroissent justes, et qui font sentir à tout homme raisonnable que ce n'est pas dans le sein de la galanterie qu'il faut chercher le véritable bonheur; je n'en connois point d'autre sur la terre que la tranquillité. Libres et maîtres de notre temps, c'est à la raison de nous éclairer sur nos plaisirs : qu'elle se tourne toute du côté de notre félicité actuelle, sans perdre aucune de nos vertus; par les progrès de notre raison nous compterons ceux de notre

bonheur. La pièce de vers que je joins à ces réflexions les rendra plus utiles en les rendant sans doute plus aimables.

LE NOUVEL ÉLYSÉE.

A M. DE ***.

Qui ne connoît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi son séjour,
Où la justice a placé l'innocence,
Où, sans remords, sans soins, sans inconstance,
On vit en paix dans les bras de l'Amour?
Un fleuve heureux endort, par son murmure,
L'ambition, la crainte, les désirs,
Et dans son onde on puise sans mesure
L'oubli des maux et le goût des plaisirs.
De ses vrais biens la nature parée
N'y montre aux yeux que des fruits et des fleurs;
L'or est banni, la guerre est ignorée;
Y pourroit-on ressentir des malheurs?
Mais si ces lieux sont destinés aux sages,
Pourquoi chercher ce qui nous est offert?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
Vivons comme eux, l'Élysée est ouvert.
Ce ne sont point les plaines fortunées,
Les bois épais, le murmure des eaux,
Qui font couler nos heureuses années
Dans les douceurs d'un éternel repos.
C'est la raison qui rend les lieux aimables;
Tout ici-bas lui doit ses agréments:
Antres obscurs, déserts impraticables,
Son seul aspect vous a rendus charmants:

Palais des rois, vos cours ambitieuses
Seroient sans elle une affreuse prison;
Repos, transports, heures délicieuses,
Tous les plaisirs naissent de la raison.

Esprit des dieux, soutien de l'Élysée,
Sage Minerve, éclaire l'univers;
Que par tes soins l'ame divinisée
Soit insensible aux grandeurs, aux revers:
De la vertu rends-nous la route aisée;
Et pour jamais fais rentrer dans les fers
Les passions, ces filles des enfers.
Quitte un moment les campagnes fleuries
Où le Léthé, sur un char paresseux,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roseaux couronne ses cheveux.
Si tu reviens, la paix et l'innocence
Vont rétablir leurs autels démolis;
Et, confondus par ta seule présence,
Tous les forfaits, enfants de la licence,
S'abîmeront dans l'ombre ensevelis.
Du haut du ciel nous reverrons descendre
Les plaisirs purs que goûtoient nos aïeux:
Le dieu des ris, qui mourut avec eux,
Nouveau phénix, renaîtra de sa cendre,
Et parmi nous ramènera leurs jeux.
Mais toi, mortel, toi si digne de l'être,
Esclave bas, né pour avoir un maître,
Qui n'oserois écouter les désirs
Que dans ton cœur la nature fait naître,
Toi, l'ennemi, le tyran des plaisirs,
Veux-tu toujours gémir dans la poussière,
Verser des pleurs, traîner des fers honteux?

Ose à la fin jouir de la lumière,
Et deviens homme en devenant heureux.
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde,
Ressemble aux fleurs qu'enfante le printemps;
Tristes jouets de la parque et du temps,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde;
Et l'avenir, tel qu'une mer profonde,
Va sans retour engloutir nos instants...
Triste pensée où l'ame s'abandonne!
Nous plaisons-nous à grossir nos malheurs?

Si le plaisir, vainqueur de nos douleurs,
Éternisoit l'éclat qui l'environne;
Si les remords ne fanoient point les fleurs
Dont en tout temps sa tête se couronne;
Et si l'ennui, qui souvent l'empoisonne,
A ses beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs:
Dieux, comme vous, nos ames immortelles
S'enivreroient de douceurs éternelles.
C'est le plaisir qui nous ouvrit les cieux:
Par le plaisir nous serions tous des dieux.
Nés dans les pleurs, sujets à des disgrâces,
Nos bons aïeux ont coulé d'heureux jours:
Que la raison nous guide sur leurs traces;
Et qu'elle-même, animant mes discours,
Offre à nos yeux avec toutes ses grâces
Le siècle d'or, ce siècle des amours.
Là, sous les lois de Saturne et de Rhée,
La Paix, Thémis, Flore, Pomone, Astrée,
Avoient fermé le temple de Janus.
J'y vois partout la clémence adorée:
Forfaits honteux, vous êtes inconnus;
Triste douleur, vous êtes ignorée.

J'y vois des champs conservés sans combats,
Des blés sauvés de la faux des soldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles,
Et la nature, attentive à nos vœux,
Ouvrir son sein, répandre sans obstacles
Tous les trésors qui rendent l'homme heureux.
Des biens acquis par un travail facile,
Et consumés par un usage utile;
Des fruits pour mets, le printemps pour saison;
Des lits de fleurs, un antre pour maison;
Les dieux pour rois, la vertu pour noblesse;
Point d'indigence, encor moins de richesse;
Sincérité, foi, constance, candeur,
Discrétion, simplicité, grandeur;
Le monde entier pour commun héritage,
Égalité sans lois et sans partage;
Tels sont les biens qu'on possédoit alors.
Ils reviendront. Qu'on chasse de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos ressorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos transports,
Mais qui, bientôt se brisant comme un verre,
Perd les vivants, déshonore les morts,
Ne laisse enfin que de tristes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre:
Qu'il pleure enfin ses temples abattus,
Temples impurs où régnoit l'injustice:
Pauvres en or, et riches en vertus,
Laissons aux dieux le pompeux édifice
De nos palais, et ne retirons plus
De ces rochers creusés par l'avarice
Les vils trésors qu'y fait naître Plutus;
Nous reverrons enfin cet Élysée,

Si peu connu, si chanté dans nos vers.
L'impiété punie et méprisée
Va replonger dans l'ombre des enfers
L'oubli des lois, l'erreur autorisée,
Et ces écrits captieux et pervers
Qui, par les traits d'une éloquence aisée,
Ont ébloui le crédule univers.

Déjà je vois éteindre le bitume
Qui nuit et jour embrasoit nos fourneaux;
Le fer se rouille, et la pesante enclume
Ne gémit plus sous le poids des marteaux;
La paix renaît au sein de la victoire,
Et l'univers la reçoit à grands cris.
S'il en jouit, nos princes ont la gloire
D'apprendre aux rois à connoître son prix...
Mais quels objets frappent mes yeux surpris?
Quel dieu conduit les filles de mémoire?
Quelle clarté! quels sons harmonieux!
L'amour descend, modeste et glorieux;
Non cet amour que révère Amathonte,
Dont les plaisirs sont suivis de la honte;
Mais cet amour qu'Issé peint dans ses yeux,
Ce feu vainqueur, né d'une source pure,
Qui se ranime au sein de la nature;
Ce dieu charmant qui présente à nos cœurs
Des fers sans poids, et des liens de fleurs;
Ce sentiment, plus actif que la flamme,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame;
L'amour enfin, car son nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux.
Vivons, Issé, sous ses heureux auspices,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices:

Contre le sort empruntons ses secours.
Si le passé, qui détruit toutes choses,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'instant présent fait naître assez de roses;
Vivons, aimons, et jouissons toujours.
Mais si d'un Dieu la main impénétrable
Nous écrivît au rang des malheureux,
Sans condamner son dessein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux
Où le destin, farouche, inexorable,
Dicte aux mortels ses arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyants s'élever jusqu'aux cieux,
Et, plus cruels que les flots de Neptune,
Perdre les rois et les amis des dieux.
Nous y verrons le sceptre et la balance,
Les vains lauriers que la gloire dispense,
S'évanouir sous ces funestes flots;
Et dans leur sein si fécond en orages
Nous puiserons la constance des sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

RÉFLEXIONS
SUR LA MÉTROMANIE.

La manie des vers, dont on vient de jouer si heureusement le ridicule, en auroit beaucoup moins si elle n'étoit devenue une passion presque générale. Les règles de la simple versification sont si faciles et si courtes, qu'il n'est presque personne qui, par paresse, ne s'accommode de ce genre de travail, et dont l'amour-propre ne le flatte d'obtenir en peu de temps les grands honneurs du Parnasse, c'est-à-dire un peu de fumée, que l'orgueil grossit, et que le temps ou la nouveauté dissipent tôt ou tard. Il est difficile d'être jeune et de vivre à Paris, sans avoir envie de faire des vers.

L'opéra, la comédie, et les femmes, font plus de poètes que les muses; mais comme il n'appartient ni au théâtre ni aux belles de donner du génie, il arrive aussi que les seuls poètes dont le nom se conserve sont ceux qui n'ont eu d'autre maître et d'autre modèle que la nature.

La critique n'a jamais été plus sévère ni plus étendue qu'elle l'est aujourd'hui: il est tout ordi-

naire dans ce siècle de voir des enfants qui jugent, et qui jugent bien. On a dispensé la jeunesse du respect servile qu'elle rendoit aux jugements de l'âge avancé : c'est peut-être une faute; mais il faut avouer qu'elle est souvent heureuse. Nous sommes raisonnables cinq ou six ans plus tôt que nous ne l'étions autrefois : introduits de bonne heure dans le monde, rien ne nous étonne aujourd'hui. La confiance que nous donnent l'expérience et l'usage fait naître en nous de nouvelles idées, en nous aidant à développer celles que nous avions déjà. La timidité qu'on nourrissoit autrefois en nous jusqu'à vingt-cinq ans pouvoit avancer intérieurement les progrès de la raison; mais elle s'opposoit sans doute à l'essor de l'esprit, et à ce jeu de l'imagination qui fait qu'on plaît et qu'on invente.

Avouons néanmoins que la liberté qu'on nous donne de bonne heure de penser et de parler hardiment peut bien contribuer à étendre le nombre des bons critiques; mais aussi elle doit augmenter à l'excès le catalogue nombreux des mauvais poètes. Tous les jeunes gens qui ont de l'esprit entendent dans le fond de leur cœur une voix flatteuse qui leur dit : Vous avez assez de hardiesse pour chercher des fautes dans le grand Corneille, et assez de goût pour les trouver et les rendre sensibles ; la douceur, l'harmonie, le charme séduisant des

vers de Racine ne vous empêchent pas de sentir le petit nombre d'expressions foibles et prosaïques qui lui sont échappées ; vous censurez avec discernement les juges mêmes du bon goût : et vous n'oseriez entrer dans une carrière dont vous connoissez toutes les fleurs et toutes les épines ! Ce raisonnement intérieur de l'amour-propre les ébranle, les séduit : et si le hasard fait que, soupant avec Voltaire ou Crébillon, ils leur entendent réciter des vers, s'ils sont assez heureux pour saisir finement leurs grâces différentes, et pour admirer à propos la force et la pompe qu'ils savent répandre dans leurs ouvrages ; voilà leurs têtes qui se remplissent de projets vastes ; le Parnasse les suit ; ils ne voient plus que ses lauriers et sa fontaine immortelle : le jour même ils essaieront leur talent dans un petit madrigal ; et d'efforts en efforts, au bout de trois semaines, ils auront déjà ébauché douze scènes tragiques. Il suffit, pour les fixer dans une carrière où la nature ne les a point appelés, qu'une jeune personne laisse tomber sur nos prosélytes des regards conduits par le hasard ou par la coquetterie ; elle leur fera prendre à l'instant pour enthousiasme le désordre de leurs sens. Apollon et l'Amour seront pour eux les mêmes dieux : je les vois déjà s'égarer volontairement, se passionner de commande, et arborer avec audace l'étendard des muses ; car la poésie a ses Don-Quichottes

aussi bien que l'Amour. Je ne pense pas que le chevalier de la Manche fut amoureux ni capable de le devenir; le siège de ses passions étoit plus dans sa tête que dans son cœur. Que de gens, à son exemple, ayant choisi sans vocation un genre de vie qui leur étoit étranger, se sont affermis par raisonnement dans une entreprise extravagante, et, parvenus enfin à se séduire eux-mêmes, ont cherché inutilement le temple de la gloire! Que d'auteurs se sont enfoncés sans guide dans le sacré vallon, y ont jeûné, veillé, pour écrire des élégies insipides à leurs Dulcinées, pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruisseaux, voltiger les zéphyrs, soupirer Philomèle, dormir la raison, ennuyer l'amour, affadir l'esprit; pour renverser quelquefois l'ordre de la nature, prendre, comme le paladin, des moulins ordinaires pour des géants énormes, et devenir les chevaliers errants du Parnasse! Mais que retirent-ils de tant de fatigues? du mépris, des ridicules, quelquefois même des outrages. Ne croyons pas cependant que le vrai talent de la poésie entraîne avec lui toutes les extravagances qui rendent certains versificateurs si ridicules. Je connois des gens qui s'imaginent qu'un poète est l'image d'un corybante en fureur ou de la pythie échevelée, que la distraction le suit sans cesse, et que, toujours emporté par l'imagination, son esprit n'a ni règle ni

consistance. Il est vrai que si l'on jugeoit messieurs les poètes par la plupart de leurs odes, si l'on vouloit y chercher l'image de leur esprit et de leurs manières, on ne sauroit jamais les croire trop outrés et trop extravagants. Car qu'est-ce dans le fond que nos grandes odes françoises? L'auteur ignore toujours où il est, ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il entend : il semble que la force de l'enthousiasme l'ait privé de tous ses sens; que, près d'expirer, il ne lui reste plus que des mouvements convulsifs. Peintres sans choix, sans dessein et sans ordre, nos tableaux lyriques sont étouffés sous les images et sous les ornements; tous les traits en sont excessifs, et les expressions foibles ou gigantesques : en un mot, à l'exception de quelques ouvrages de ce genre qui vivront éternellement, je ne saurois donner une idée plus juste de nos odes héroïques qu'en les comparant à des édifices monstrueux où tous les ordres de l'architecture seroient confondus sans distinction, et dont la richesse et le travail prouveroient moins la fécondité et l'industrie de l'art, que son abus et l'inutilité de ses efforts.

ODE EN PROSE.

« Donnez-moi des nuages enflammés, des vents impétueux, qui sur leurs ailes agitées portent les tempêtes dans les airs : faites succéder au tumulte

un silence morne; que la terre émue se taise; que l'onde qui fuit s'arrête; qu'un coup de tonnerre fende cet amas de nuages suspendus au haut des cieux : à ce signe éclatant, à cette voix, le monde reconnoîtra son maître; et Dieu, content de nos hommages, appellera les zéphyrs, fera luire son soleil; et les montagnes humides dont il avoit entouré son trône, se fondant en rosée, porteront dans le sein de la terre la vie, la fraîcheur et l'abondance. »

Voilà une ode assurément s'il en fut jamais; aussi m'a-t-il fallu employer tous les éléments, et ne laisser rien dans la nature qui ne contribuât à la richesse de mes descriptions. Que d'ornements perdus! et que cet appareil est bien inutile! Cependant à une première lecture nous admirons des expressions semblables; c'est ce qui fait que je ne trouve rien de si fautif que l'admiration. C'est un sentiment qui semble profiter de l'étonnement où les grandes figures et les mouvements inattendus jettent notre ame, pour la forcer d'applaudir à ce qu'elle n'a pas encore conçu.

Ne cherchons donc pas l'histoire des poètes dans leurs ouvrages; leur gloire y perdroit sans doute trop : mais assurons-nous que le ridicule naît essentiellement du caractère, et non pas du talent. Sachons que les grands poètes ressemblent

à la nature : elle est singulière dans ses opérations et dans sa conduite ; mais personne n'a dit encore qu'elle fût ridicule ni bizarre. Ainsi rien ne fait tant de tort aux enfants d'Apollon que le malheur d'avoir des compagnons indignes d'eux. Il est triste qu'un talent qui ne s'acquiert point, et qui se développe même avant la raison, semble être commun aujourd'hui à tous ceux qui pensent. En vérité les femmes devroient bien prendre garde à ne plus louer les mauvais vers qu'on fait pour elles, et à ne recevoir ni bouquets, ni épithalames : car leurs éloges sont dangereux ; et tel qui auroit écrit uniment en prose toute sa vie fera long-temps des vers pour avoir été applaudi sur un sonnet impromptu ou sur des stances faites à loisir. Rien d'ailleurs ne seroit plus utile que de réformer le corps des versificateurs : ils deviennent par-là même incapables de tout autre genre d'écrire ; et, soit par air, soit par paresse, eux-mêmes avouent hautement qu'un démon les suit, et que faire des vers est pour eux une occupation nécessaire. Qu'elle le soit, à la bonne heure pour ceux qui réussissent : mais vous, dont le public ne lit les ouvrages que par humanité, renfermerez-vous constamment tous vos devoirs dans la nécessité où vous êtes sans cesse d'ennuyer vos concitoyens ? voudrez-vous être toujours cause qu'un art précieux tombe dans le mépris où vous vivez ? Un art estimable, dira-t-on, un art pré-

cieux! Quoi! la poésie, cette sœur de la satire, occupera-t-elle une place honorable dans l'état? Est-ce pour graver sur l'airain des injustices atroces? Est-ce pour décrier, comme elle l'a fait souvent, le mérite, les grâces et la beauté? Est-ce enfin pour lever un front rebelle contre la religion et contre les lois? Que répondre à ces exclamations, si ce n'est qu'on ne peut disconvenir que les hommes ne soient méchants, mais que la calomnie, l'audace et l'impiété éclatent en prose comme en vers, et qu'un talent, pour être utile ou pour nuire, suit toujours les penchants de l'ame qui le renferme? Ainsi la poésie, cet art de peindre à l'esprit et de rendre sensible au cœur ce que la nature et le pinceau représentent aux yeux du corps, devient une furie dans le calomniateur, un embrasement dans l'emporté, un poison dans le satirique; mais elle n'en est pas moins l'éloge de la vertu, le prix des beaux-arts, l'ornement d'un siècle, la gloire d'un royaume, l'amusement de l'honnête homme, et le charme de la société. Versez de l'eau pure dans deux coupes; l'une des deux est empoisonnée, l'autre ne l'est pas: d'où vient le danger de l'eau? il vient du vase. Heureux ceux qui reçurent un talent qui les suit partout, qui dans la solitude et le silence fait reparoître à leurs yeux tout ce que l'absence leur avoit fait perdre, qui prête un corps et des couleurs à tout ce qui respire, qui donne

au monde des habitants que le vulgaire ignore!

Le soleil fatigue par sa marche constante : c'est toujours le même feu, ce sont les mêmes rayons. Mais si, comme les poètes, on le voyoit sur un char aussi ancien que le monde, traîné par des chevaux immortels qui soufflent la vie et la flamme; si, dans ses éclipses, on s'imaginoit qu'en longs habits de deuil il pleure la mort de Coronis ou le changement de Daphné; si l'aurore n'étoit pas simplement pour nous la seconde impression du jour; si c'étoit une déesse éplorée, qui gémit, qui se désespère de sortir des bras d'un vieil époux pour ne trouver qu'un amant endormi; en un mot, si chaque fontaine paroissoit renfermer une nymphe, si chaque ruisseau sembloit cacher un dieu, si le moindre petit oranger couvroit de sa tendre écorce une dryade ou un faune; qu'il seroit doux aux hommes de voir naître le jour! qu'il seroit agréable aux belles de le voir finir! Chimères, dira-t-on, chimères! Eh! qu'importe, pourvu que le temps en coule plus rapidement, pourvu que l'ennui n'en arrête pas tristement le cours? Quelle réalité vaudra une si douce illusion? C'est elle, c'est cette illusion charmante, qui fait croire à plusieurs que les poètes sont infidèles à leurs maîtresses par imagination, et que souvent ils ne sont amoureux qu'en idée. Voici la preuve du contraire; et c'est par-là que je finis.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Iris, Thémire, et Danaé,
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement,
Mon cœur est si foible et si tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant et doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire;
J'ignorois qu'une autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain:
Qu'on est aveugle quand on aime?
Aux lis répandus sur son sein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi, dans les plus doux plaisirs,
Je cédois à vos seules armes;
Mon cœur n'éprouvoit de désirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire, et Danaé,
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

SUITE

DES RÉFLEXIONS SUR LA MÉTROMANIE.

Pour donner une idée moins badine du caractère des poètes lorsqu'ils sont amoureux, il me prend envie de placer ici le récit d'une aventure certaine, mais dont les circonstances sont si peu vraisemblables, que, quelque opinion qu'on ait de la folie des hommes, je crains bien qu'on ne me reproche d'en faire une peinture trop outrée. J'ose assurer cependant que je prendrai soin d'altérer en plusieurs endroits la vérité, afin de mieux sauver la vraisemblance. Qu'on ne s'attende point de trouver dans cet ouvrage ni des exemples à suivre, ni des fautes à éviter; tout y est si étranger à l'ordre commun des choses, que les habitants du Parnasse et ceux des Petites-Maisons sont, à mon avis, les seuls qui puissent en retirer quelque profit. Ce roman est divisé en quatre soirées.

PREMIÈRE SOIRÉE.

C'étoit au mois de mai, sur le déclin du jour, que mademoiselle Dest... descendit dans un jardin où le chevalier Dart... eut envie de la conduire. L'heure étoit dangereuse. Déjà l'étoile de Vénus commençoit à paroître, et quelques nuages légers répandus sur l'horizon se laissoient à peine dorer par les derniers rayons du soleil couchant. Un air pur, un berceau, un beau ciel, peu d'obscurité, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour donner envie d'aimer. Mais si, dans un lieu qui renfermeroit tous les piéges que la nature peut nous tendre lorsqu'elle se présente à nos yeux dans toute sa parure, un poète aimable donnoit la main à une muse charmante; si, frappés ensemble de la beauté du printemps, ils se disoient : Mais quoi! est-il possible que les saisons et les cœurs puissent avoir des rapports sensibles! Que les jours se ressemblent peu! et que nous nous ressemblons peu à nous-mêmes! La terre couverte de neige, les arbres dépouillés de leurs feuilles, le silence des oiseaux, tout cela ne semble-t-il pas défendre d'aimer? Oui : l'amour ne vole point sur l'aile des aquilons; il attend les zéphyrs pour se balancer au milieu des airs, et pour y répandre ce doux poison qui nous enivre. Sans

doute que nous étions aussi aimables il y a trois mois; mais je ne sais quelle froideur se mêloit dans tous nos discours; il faut bien que nous n'eussions pas encore reçu la permission de nous aimer. Mais aujourd'hui que l'air est rempli du parfum des fleurs, que la terre est parée comme un temple où l'amour va descendre, il semble qu'il soit arrivé à nos ames ce que nous avons vu se passer sur la surface des eaux lorsque le premier souffle du printemps commença de la fondre. Nous ne savons quel trouble charmant nous agite, et quelle puissance inconnue nous empêche doucement de résister. Quoi! le printemps règne, le jour a disparu, nous sommes seuls; que penser de cette situation? Ils s'aimeront, dites-vous. Hé! sans doute. C'est ce qui arriva au chevalier Dart... et à mademoiselle Dest... Les sentiments que je viens d'exprimer les saisirent en entrant dans le jardin. A peine avoient-ils marché quelque temps, qu'ils se regardèrent mille fois en poètes et en amants; ils s'arrêtèrent ensuite avec embarras, puis ils se regardèrent encore, baissèrent enfin les yeux : mais ce qu'il y a de miraculeux dans cet événement, c'est que, sans doute par la force de l'amour, ils tournèrent un moment l'un autour de l'autre à peu près comme les tourbillons de Descartes.

Cette marche extraordinaire finit fort singulièrement; tous deux, comme par inspiration, se

jetèrent à genoux, et tous deux furent également étonnés de s'y voir. Dart... rompit le premier un silence si mystérieux. Quoi! vous êtes à mes pieds, mademoiselle, à mes pieds! Ignorez-vous que je puis tout à l'heure mourir de plaisir sur la trace que les vôtres ont faite sur le sable? Oui, répondit la muse avec un rouge charmant qui de son front se répandit sur ses joues; vous avez su me plaire, chevalier, et je n'ai pas balancé de vous adorer: je suis fière, vous ne l'ignorez pas; mais il est bien juste que l'orgueil tombe aux pieds de l'amour; et nous avons trop d'esprit pour perdre dans un vain cérémonial des moments que le plaisir rend chers, et qui s'envolent pour hâter la paresse des amants. Qu'importe après tout à mon cœur que vous ne m'aimiez que depuis un quart d'heure? Je comprends, par la violence de mes feux, qu'on peut sentir dans une minute tout ce qu'ont éprouvé les anciens Céladons. Oui, reprit vivement le chevalier, une ame sensible fait bien du chemin; et, quand on a de l'esprit, il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie: d'un coup-d'œil on aperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle vaut, et l'amour extrême suit toujours une aussi profonde connoissance: en un mot, c'est la sottise des amants et des maîtresses qui cause la lenteur de l'amour. Pour moi, je crois fermement que tout Cythère a passé dans mon cœur; et je sens trop combien il m'en coûteroit de

résister au plus fort et au plus doux de tous mes penchants. De résister à son penchant! chevalier, y pensez-vous bien? Est-ce qu'on résiste? Comment étouffer des feux dont la source est tout entière dans le cœur? Comment se tromper soi-même en voulant se persuader que le vrai bonheur n'est pas où sont les plaisirs? Ah! qu'il est heureux d'être poète! interrompit l'amant; et que l'imagination rend l'amour aimable! il me semble le voir descendre dans vos yeux : je jurerois qu'il les éclaire lui-même de son flambeau; car je sens bien que c'est de là qu'il pénètre jusqu'au fond de mon cœur : oui, il est partout où je vous vois; c'est sans doute lui que j'adore en vous; peut-être même est-ce vous que j'adore en lui. A ces mots, la fière Dest... devint rêveuse un instant : mais prenant tout à coup son parti : Peut-être? dit-elle d'un ton ironique. Décidez-vous, monsieur; je vous laisse éclaircir vos doutes : aussi bien la nuit s'avance. Adieu; je vous quitte pour jamais. L'orgueil et le dépit l'avoient déjà emportée sur leurs ailes. Le chevalier eut beau crier que rien n'étoit plus clair que son discours, que cette ambiguité prétendue étoit une vraie chimère. Peine inutile! la nymphe avoit disparu. Dart... fut contraint de s'en plaindre à tous les astres du firmament, et de gronder la lune, qui ce jour-là étoit fort pâle; mais s'étant assis quelque temps après sur un gazon, il y fit des vers, ressource

ordinaire des poètes dans le malheur, et ne sortit du jardin qu'après avoir salué l'aurore. Voici quel fut l'ouvrage qui l'occupa toute la nuit.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

Traiter toujours la vertu d'inhumaine,
Et malgré moi sentir des feux naissants;
Voir ma raison, toujours plus incertaine,
Fermer les yeux sur le trouble des sens,
Unir souvent les ris et la tristesse;
Mourir cent fois et revivre en un jour;
Par les plaisirs connoître enfin l'amour,
Et n'y trouver que la délicatesse;
Ranger alors Ismène au rang des dieux,
Croire à ses pieds être assis sur le trône;
Voir tous mes biens et mes maux dans ses yeux;
Être jaloux de l'air qui l'environne;
Pouvoir l'aimer jusqu'à l'emportement;
Croire en mourir, et c'est peu de le croire,
Mais, comme ami, sauver toujours la gloire
De la beauté qu'a désarmé l'amant;
La demander à la nuit, à l'aurore;
La voir partout, et la chercher toujours;
L'aimer sans cesse, et l'aimer plus encore
Quand la fortune obscurcit ses beaux jours;
Si c'est aimer, Ismène, je vous aime,
Et c'est à vous que j'en dois le secret.
Lorsque l'amour lança son premier trait,
Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.

DEUXIÈME SOIRÉE.

Hélas! s'écria mademoiselle Dest... en s'éveillant, ce pauvre chevalier a passé la nuit fort mal à son aise; il faut qu'il m'aime bien pour s'exposer ainsi aux injures de l'air. Les vers qu'il m'a envoyés sont charmants; il écrit comme les anges. (Or remarquez, je vous prie, qu'on fourre les anges partout.) J'ai eu tort, continuoit-elle, de m'emporter si légèrement; mais aussi comment est-il possible qu'un homme d'esprit ignore que les belles veulent être louées sans aucune modération? Les droits d'une maîtresse sont encore plus forts: ainsi je rassemble en moi tous les titres qui peuvent justifier les éloges outrés; car je suis, Dieu merci, tout à la fois belle, maîtresse, et poète. Ces réflexions achevées, elle prit du papier, et écrivit:

Dans ce jardin où je connus l'amour,
Où tu sentis ses ardeurs par mes charmes,
Viens, cher amant, m'inspirer à ton tour
Et des plaisirs, et même des alarmes.

Le chevalier, ayant reçu ces vers sur la fin du jour, se hâta d'arriver au jardin où il avoit trouvé la veille tant de bonnes raisons pour aimer. La jeune Dest... s'y étoit déjà rendue; et, pour ne

point perdre de temps, elle s'étoit assise au bord d'un bassin où elle examinoit scrupuleusement les défauts de sa coiffure, et s'applaudissoit en secret d'avoir encore quelques moments à donner à sa toilette. Après avoir dérangé des boucles qui faisoient fort bien, et mis deux ou trois mouches surnuméraires qui lui changèrent en mal la physionomie, elle troubla de colère l'eau du bassin; et détournant la tête avec précipitation, elle découvrit le chevalier derrière un myrte, où depuis une heure il faisoit des réflexions morales sur le bon esprit des femmes, et plaignoit intérieurement sa maîtresse de ce qu'elle se déparoit ainsi en s'ajustant. Ils furent tous deux fâchés de se voir. Le chevalier parut dans l'attitude d'un homme qui a quelque chose à se reprocher, et qui craint qu'on ne s'en aperçoive: la nymphe, de son côté, rougit de dépit d'avoir donné matière à des réflexions morales. Dart... enfin, pour sortir d'embarras, s'avisa de dire en s'approchant d'elle :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Mais comme il s'aperçut que son compliment ne réussissoit pas, partagé entre la crainte d'avoir déplu et l'amour extrême qu'il ressentoit, il se prit à pleurer innocemment. La jeune Dest..., sans savoir pourquoi, en fit de même; et Dart..., plus vivement touché encore, s'écria tristement: Quoi!

vous pleurez, ma déesse! je voudrois au prix de tout mon sang arrêter la moindre de vos larmes. Hé que ne sommes-nous au temps des métamorphoses! les dieux me changeroient tout à l'heure en fleur; vos larmes seroient pour moi les larmes de l'Aurore; elles me donneroient la vie et la beauté; peut-être que je couronnerois vos cheveux, ou que je passerois sur votre sein le seul jour que j'aurois à vivre. Que je suis malheureuse, mon cher chevalier, dit mademoiselle Dest..., d'avoir douté un seul moment de votre amour! Vous avez soupçonné peut-être que l'orgueil étoit mon vice favori. Ah! pensez mieux de mon cœur; une passion plus noble l'avoit alarmé : plus je vous aime, plus je crois être en droit de vous plaire; plus vous m'aimez, et plus je dois compter que rien ne me balance dans votre esprit. Oui, si vous me voyez telle que je suis, n'en doutez point, chevalier, je ne suis pas aimée; l'illusion suit toujours les véritables amants. Jurez-moi donc, pour me rassurer, que tout ce que j'ai de joli vous paroît beau, que tout ce que j'ai de médiocre vous semble joli, et que mes défauts ne sont que des ombres légères où mes grâces vont se cacher. Oui, je le jure, et mon serment part du fond du cœur. Mais après tout, ajouta Dart..., qu'est-il besoin de le jurer? si vous n'étiez pas à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature, je ne serois point à vos genoux le modèle de l'amour.

Je le connois cet amour; c'est le plus grand de tous les plaisirs lorsqu'il est violent; c'est la plus sotte de toutes les occupations lorsqu'il est médiocre. Oui, je préfère la douceur de pleurer à vos pieds à tout ce qu'on appelle plaisir, ma chère Dest... Le vulgaire des amants ne pleure point; c'est un raffinement de volupté dont l'amour leur a fait un secret. Mais, de grâce, épargnez-moi vos froideurs: sûre de mon ame, que pouvez-vous craindre! Sûre de ton ame! interrompit-elle: oui, dans le moment qui s'écoule; mais celui qui le suit ne me l'enlèvera-t-il point? Quand on ne sait pas craindre, ingrat, on ne sait pas aimer. Il faudroit pour me rassurer que nos ames fussent à découvert; que les corps qui les emprisonnent, changés tout à coup en une vapeur brillante, se laissassent pénétrer par les regards: alors je verrois si tu es sincère, et j'espèrerois du moins qu'en connoissant mon ame entière tu pourrois apprendre enfin à m'aimer. A ces mots le chevalier fit un éclat de rire: Quoi! mademoiselle, lui dit-il en badinant, vous voudriez que nos corps ne fussent qu'une ombre transparente! Y pensez-vous? vos charmes n'auroient plus aucune solidité, et la vie ne seroit qu'un songe. Avouez du moins, chevalier, reprit-elle en riant à son tour, que l'amour et le plaisir ne perdroient rien à ce songe; nos ames forceroient leur prison, et peut-être qu'elles s'uniroient éternellement

l'une à l'autre... Mais quoi! cher amant, déjà la nuit nous sépare : que le temps passe vite quand l'amour lui prête ses ailes! Déjà je ne vois plus ton image : parle-moi; qu'au son de ta voix chérie je reconnoisse mon bonheur. Je crains de te perdre dans les ombres. Est-il bien vrai que la fable n'est qu'une chimère? N'est-il plus de nymphes sous les eaux? Elles profiteroient de l'obscurité pour t'enlever : tu vaux sans doute mieux que cet Hylas qu'elles ravirent à Hercule. Je suis jalouse enfin de toute la nature. Hé! que peut craindre la plus aimée de toutes les grâces? dit le chevalier : ses chaînes sont des plaisirs; qui pourroit jamais les rompre ou les éviter? Mais, à propos de plaisir, muse adorable, je me souviens d'en avoir décrit le temple autrefois : si je vous avois aimée alors, la peinture en seroit plus touchante et plus vive. N'importe, dit-elle, je serai bien aise de vous entendre, puisque je ne puis plus vous voir. Dart... lui donna la main, et lut de mémoire.

LE TEMPLE DU PLAISIR.

Plaisir si souvent appelé
Par les brillants accès d'une aimable folie,
Plaisir si souvent exilé
Par les sombres vapeurs de la mélancolie,
Venez, offrez-vous à mes yeux;
Écartez le bandeau qui vous fait méconnoître,
Découvrez ce front radieux

Où les jeux voltigeants, où les ris semblent naître,
Et d'où l'amour fait disparoître
La fierté gênante des dieux.
On m'écoute, on reçoit mes vœux et ma prière.
Un char d'azur m'emporte dans les airs;
Il trace dans son vol un sillon de lumière,
Et descend comme un trait au milieu des déserts.
Dieux! sous un toit couronné de bruyère,
Ce grand moteur de l'univers,
Le plaisir, qui peut seul remplir notre ame entière,
Me montre en souriant un lit couvert de lierre,
Où repose avec lui l'aimable oisiveté;
Un ruisseau coule à son côté,
Et les jonquilles qu'il arrose
Conservent la vivacité
D'une fleur fraîchement éclose.
Près de son canal argenté,
Un oranger touffu s'oppose
Aux feux dévorants de l'été:
Sous son feuillage respecté
L'amour endormi se repose;
Et, par ses charmes arrêté,
Le volage zéphyr s'expose
A perdre encor sa liberté.
Séjour aimé des dieux, où le plaisir dispose
De mon cœur, de mes vœux, et de ma liberté,
Monarque complaisant, souverain sans fierté,
Il me permet tout ce que j'ose.
Telle est du doux plaisir l'aimable autorité;
Son sceptre est un bouquet, sa couronne une rose,
Et ses lois sont ma volonté.
Dieu charmant, je vous vois sourire
Au dernier trait de ce tableau.

Sans doute je rends mal les transports que m'inspire
L'aspect de ce séjour nouveau.
« Oui, je ris de te voir en rimes redoublées
De ton cerveau brûlant consumer tout le feu:
Dans tes peintures déréglées,
Tu parles du plaisir toujours trop ou trop peu.
En vain assembles-tu mesure sur mesure;
Ton esprit échauffé s'épuise vainement:
On trouve des couleurs pour peindre la nature,
Mais quel heureux pinceau trace le sentiment?
Plus le plaisir est simple, et plus tu devois craindre
D'affoiblir ses vives ardeurs:
Le chercher, c'est le fuir; le sentir, c'est le peindre,
C'est en mériter les faveurs.
Tu me vois entouré de campagnes fleuries;
Au milieu des bergers j'établis mon séjour;
Je foule l'émail des prairies:
Rival et frère de l'amour,
J'inspire comme lui de douces rêveries.
Le silence des bois, la fraîcheur d'un beau jour,
Plaisent plus à mes yeux que l'or des galeries
D'une tumultueuse cour.
Les jeux et l'agrément naquirent sous mon aile;
Semblable à l'onde d'un ruisseau,
Qui, par l'heureux secours de sa source fidèle,
Dans sa fuite se renouvelle;
Sur un sujet toujours nouveau,
Le dieu de l'enjoûment m'appelle:
Dans mes discours légers la saillie étincelle;
Et plus badin que les zéphyrs,
Ce n'est pas la fleur la plus belle,
Mais c'est toujours la plus nouvelle,
Qui cause mes derniers soupirs.

Mortel, si tu veux me connoître,
Vole auprès d'Aglaé, ses yeux me feront naître :
Quelquefois au sein des amours
Elle amuse mon inconstance ;
Mais l'on me trouvera toujours
Entre l'esprit et l'innocence. »

En vérité, chevalier, dit la jeune Dest..., je suis fâchée de n'avoir qu'une ame, ce n'est pas assez pour vous. Mais que dis-je ? vous n'y perdez rien : mon esprit sent tout ce que vous valez ; et mon cœur aime tout ce que mon esprit a trouvé d'aimable en vous : je vous jure qu'ils sont tous deux bien occupés. Muse charmante, déesse des vers et de l'amour, vous m'enivrez de joie. Dieux ! vous m'aimez ! et j'ai passé la journée sans vous déplaire ! On me l'avoit toujours dit, j'étois né pour le bonheur... Ainsi se séparèrent deux amants qui devoient bientôt ne plus s'aimer ; tant il est vrai que les extrêmes se touchent toujours dans la tête des poètes. Je laisse aux lecteurs le soin de réfléchir sur leurs aventures. Le fond en est ancien, la tournure en est neuve ; mais peut-être que l'un et l'autre ne valent pas grand'chose. Heureusement il ne reste plus que deux soirées à passer.

TROISIÈME SOIRÉE.

Une lettre du chevalier Dart... à milord Val, son ami, me dispense d'écrire ce qui se passa dans les deux dernières soirées : il y raconte la fin de ses aventures. On ne sera pas fâché, sans doute, de l'entendre lui-même, et de le voir peint dans son propre ouvrage.

LETTRE DU CHEVALIER DART... A MILORD VAL.

Vous voulez savoir, milord, la fin de mon roman : c'est compter sur mon amitié et sur la nécessité où je suis depuis long-temps de vouloir tout ce que vous désirez. S'il est nouveau d'être l'historien de ses propres folies, il ne l'est pas moins d'avoir un ami à qui on ne rougisse pas de les raconter : plus il en coûte à mon amour-propre, plus le sacrifice doit vous flatter ; et c'est, je crois, vous marquer assez d'estime, que de ne pas craindre de vous dévoiler les foiblesses d'un cœur dont vous chérissez les vertus. Voilà une espèce d'éloge tout nouveau, et qui vaut bien la peine que vous le receviez avec plaisir. Ce préambule fini, je vais tout de suite vous raconter ce que vous ignorez encore de mon aventure avec cette folle que j'ai tant ai-

mée. Je vous disois hier dans quel enchantement m'avoit laissé la seconde entrevue que j'eus avec elle : de peur de tomber dans la répétition, je vous fais grâce de tous les différents mouvements dont je fus agité jusqu'au lendemain. Ces sortes de situations sont peintes partout, et je n'ai ni le loisir ni la volonté de vous dire ce que tout le monde sait. Mais que les jours se ressemblent peu, mon cher milord! et que les présages sont incertains! Qu'on me dise après cela que les songes sont les ministres des dieux et de la vérité : j'en eus dix mille qui me promettoient un bonheur durable : Atys en est moins entouré à l'opéra; et, si vous en exceptez le dernier de tous, où je vis Vénus la foudre à la main, tous les autres n'annonçoient que les ris et les amours. L'impatience où j'étois de revoir ma déesse fit bientôt envoler le sommeil et les songes : j'arrivai avec le jour dans le jardin où je l'avois trouvée si belle; je m'aperçus que les fleurs étoient aussi fraîches et aussi belles que les jours précédents; je ne remarquai point que les fontaines eussent changé de cours, je n'en vis aucune remonter vers sa source ni murmurer plus tristement; tout m'y parut à l'ordinaire; rien n'y blessa mes yeux, rien n'y troubla mon cœur : mais voici l'événement le plus singulier de ma vie, et qui caractérise bien l'espèce de folie qu'on reproche aux poètes. Premièrement, milord, l'ivresse de la passion me fit oublier abso-

lument qu'il est d'usage dans le monde de dîner le matin et de souper le soir. Jusque-là mon aventure ressemble à beaucoup d'autres ; car vous n'ignorez pas que les héros de roman ne mangent point, ou du moins si peu, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Ce que je vais vous dire est plus merveilleux. Vous savez qu'il est permis en poésie de donner une ame aux êtres les plus inanimés, et des couleurs aux choses les plus insensibles; ainsi par l'usage de la fable on embellit la vérité même. Cette maxime est fondée sur une tradition constante, qui nous apprend qu'un jour la Fable et la Vérité étoient en dispute : la Raison fut appelée pour la décider. Il étoit question entre elles de beauté; car c'est la grande querelle des déesses et des mortelles. La Vérité parla la première en ces termes : Une preuve que je suis plus belle que vous, ô Fable! c'est que je n'ai jamais craint de paroître toute nue. La pudeur est mon voile, mes charmes sont ma parure. Simple et innocente, je ne persuade qu'en faveur de la vertu. Je suis fille des dieux, ame des vrais plaisirs, objet naturel de tout ce qui pense; et vous, enfant malheureux de l'illusion et du mensonge, votre beauté n'est qu'un fard imposteur, et vos plaisirs qu'un songe qui s'envole. La Fable répliqua avec audace : O Vérité! tous les hommes craignent de vous entendre : il est vrai que chaque peuple s'imagine être éclairé de votre flambeau;

mais vous êtes si difficile à pénétrer, que vous échappez même aux yeux de la raison. J'avoue que vous avez une beauté mâle et durable; mais c'est dire assez clairement, je pense, que vous manquez de ces grâces fines et touchantes qui rendent mes charmes si intéressants. En un mot, vous avouez que je l'emporte sur vous lorsque je suis parée; la victoire sera donc complète, et je vais faire un assaut général avec vous : la Raison notre juge n'en sera point alarmée. La Fable commençoit à se dépouiller de ses ornements aimables; mais à mesure qu'elle dénouoit un ruban, elle faisoit envoler une grâce; la vivacité et la physionomie, ces reines de nos cœurs, disparurent avec les mouches et le rouge; en un mot, elle alloit s'enlaidir, si la Raison, qui jusqu'alors avoit conservé le maintien grave d'un juge, ne se fût opposée absolument à cette imprudence. Vous êtes faite pour la parure, lui dit-elle, et vous aurez toujours l'avantage d'en servir. La Vérité plaît sans ornement aux esprits dont j'ai la conduite; mais elle est trop austère pour ceux qui refusent de me suivre : ainsi ne vous brouillez point, et vivez ensemble; vous y gagnerez toutes deux. A l'instant elle les fit approcher; après quelque résistance, enfin elles s'embrassèrent : la Fable en devint plus belle, et la Vérité plus aimable.

Cette digression vous paroît un peu longue, milord; mais la voilà heureusement finie. Je vous

disois donc qu'on n'est point surpris que tout soit personnifié dans la poésie, parce qu'on n'imagine pas qu'un poète croie voir réellement voltiger les zéphyrs, qu'il pense entendre parler les arbres et les rochers, voir nager les naïades sous les eaux, et cent autres extravagances pareilles. Cependant, milord, j'en crus apercevoir mille fois davantage; je me laissai surprendre à une rêverie si douce et si charmante, que, mon imagination s'échauffant de plus en plus, la terre commença à changer de face à mes yeux; l'air me parut en un instant rempli d'une infinité de génies bleu-céleste, qui sembloient être tous occupés de différentes réflexions. Les uns rampoient tristement sur cette matière fine et subtile qui compose l'air que nous respirons, tandis que d'autres voloient sur des chars superbes. J'admirai cette différence, et je m'avisai de conclure que ces génies pourroient bien avoir les mêmes mœurs que les hommes. En effet, je vis, un instant après, quatre phaétons de nacre, tirés par des chevaux aurore : ces quatre chars se précipitoient au travers d'une multitude de sylphes que je distinguois à peine; la foule des génies trembloit devant eux; quelques-uns même, plus malheureux, étoient écrasés sous les roues : cependant les conducteurs n'en alloient pas plus lentement. Une calèche de cristal couleur de rose s'avança alors vers moi. Je vis une petite brune qui rioit de toutes ses

forces de causer tout ce désordre; de temps en temps elle se baissoit vers la portière, pour faire des agaceries aux petits-maîtres qui la suivoient : leur émulation me fit trembler, car à tout moment quelque sylphe étoit écrasé sous les pieds des chevaux. Avant d'aller plus loin, remarquez que tous ces objets me paroissoient extrêmement déliés et d'une figure imperceptible aux yeux du vulgaire. Enfin le char le plus léger gagna les autres de vitesse; il atteignit la calèche, et la choqua si imprudemment, qu'elle fut brisée à deux doigts de ma bouche; en sorte qu'en respirant j'avalai et la jeune sylphide et les débris de son équipage. La petite déesse aérienne descendit au fond de ma poitrine avec une frayeur mortelle : je vis alors régner une grande consternation sur tous les visages, et je ne doutois point qu'il ne passât pour constant parmi les sylphes que la belle brune avoit été précipitée dans un gouffre pour servir d'exemple aux coquettes outrées; il me parut même que la foule des génies s'approchoit de moi avec une curiosité mêlée de quelque frayeur, à peu près comme des matelots pourroient considérer l'écueil où ils auroient échoué. Mais je rendis bientôt le calme au peuple bleu; car, par l'action naturelle de mes poumons, la belle ressortit de l'abîme où elle étoit tombée, et trouva son salut dans ce qui avoit causé sa perte. Le plus zélé de ses amants la fit

remonter sur un char pompeux, et qui, en vérité, étoit plus gros que trois ou quatre têtes d'épingles jointes ensemble. Les sylphes applaudirent, et crièrent au miracle. Je ne doute point que, lorsque la déesse eut repris ses esprits, elle ne racontât bien des merveilles de la construction du corps humain. On pourroit conclure de cet événement que les différentes espèces d'êtres peuvent être dangereuses les unes pour les autres, et que la respiration des hommes est, par rapport aux sylphes, ce que le souffle des enfants d'Éole est à notre égard.

Ennuyé à la fin des génies élémentaires, et impatient de voir arriver ma maîtresse, je fus me reposer dans un des salons qui donnent sur le jardin; le premier s'appelle le cabinet des dieux, et l'autre le cabinet des déesses : je donnai la préférence aux immortelles. Après avoir admiré quelque temps les ouvrages curieux du Praxitèle de nos jours, je m'arrêtai sur la statue de Vénus sortant du bain, qui est un peu écartée des autres. Au bout d'un moment de rêverie, je m'avisai de lui parler ainsi : Puisque je suis seul avec vous, permettez, déesse, que je vous rappelle tous les avantages que la beauté vous donne sur les autres immortelles. Il est vrai que Junon est la plus puissante, Minerve la plus sage, l'Aurore la plus fraîche, Iris la mieux parée; mais que sont, aux yeux

mêmes de ces déesses, la puissance, la sagesse, la fraîcheur et la parure, si on les compare à la beauté? C'est aux charmes que le beau sexe aspire : les déesses et les mortelles ne cherchent avec ardeur les autres prérogatives, que pour se dépiquer de n'être pas assez belles ou assez aimables. Je voudrois bien, à votre place, jouir du chagrin de Junon quand elle se tue de répéter devant vous que la grandeur de la naissance est le seul véritable avantage des dieux : je crois qu'il est bien plaisant de l'entendre parler avec un mépris souverain des déesses subalternes, lorsqu'elle dit: Nous autres habitantes de l'Olympe ne sommes pas faites pour vivre avec les petites divinités. Mais il n'est pas moins réjouissant pour vous de savoir que Minerve et Diane prêchent continuellement la jeune Hébé sur les devoirs du mariage. Croyez-nous, disent-elles, c'est la raison qui fait les déesses: laissez aux mortelles les agaceries et le manège, vous éviterez par-là les mauvais discours des dieux petits-maîtres; car c'est la coquetterie de nos jeunes immortelles qui fait fondre dans l'Olympe ce déluge de couplets qui l'inonde aujourd'hui. Je crois qu'Hébé doit être bien fatiguée de leurs sermons; et vous savez, déesse, comment elle les met à profit. Je ne doute pas non plus que les divins maris de l'empyrée ne vous jurent tous qu'ils n'ont jamais aimé leurs divines femmes. Le vieux

Nérée, le sombre Pluton, ne vous offrent-ils pas quelquefois des présents? car c'est la ressource des amants ridicules : vous devez bien rire de leur voir étaler la galanterie de la vieille cour de Saturne. Mais, de tous les plaisirs que vous goûtez dans l'Olympe, je n'en vois pas de plus piquant que celui de désespérer sans cesse cette foule de jeunes zéphyrs qui vous obsèdent. Quelle comédie de les voir vous lorgner avec art, et vous sourire avec méthode! Qu'il est plaisant de les trouver cent fois le jour à vos pieds, vous baisant les mains avec fureur, et vous appelant inhumaine sans savoir pourquoi! Qu'il est risible de les voir devenir mutins tout à coup, vous arracher votre éventail, vous en frapper légèrement, vous quitter brusquement, revenir promptement, vous regarder dédaigneusement, vous parler follement, chanter nonchalamment, siffler outrément, et par vengeance louer leurs grâces, et se mirer délicieusement dans les plumes de leurs ailes! Enfin, déesse, je ne finirois jamais, si je voulois compter tous les plaisirs que l'avantage d'être belle vous donne, j'en crois le nombre aussi grand que celui de vos charmes.

Vous vous étonnez, sans doute, qu'on puisse avoir une conversation aussi longue avec une statue : vous le serez encore davantage quand je vous dirai que je sentis en ce moment que rien de ce qui est beau n'est inanimé, et que le bronze

et la toile, quand l'art les métamorphose, ont, par le secours de l'illusion, autant de pouvoir sur nos ames que la réalité même. Pendant ce discours, mademoiselle Dest... avoit eu le temps d'arriver sans bruit derrière moi : elle écouta paisiblement jusqu'à la fin ; mais, aux dernières paroles que je prononçai, je me sentis frapper sur l'épaule. Ce coup, quoique très-léger, fut pour moi un vrai coup de foudre ; car en me détournant j'aperçus la jalousie personnifiée qui me regardoit avec des yeux où la fierté empêchoit la fureur d'éclater. Allez, me dit-elle, je ne croyois pas qu'il y eût encore au monde des Pygmalions, ni qu'on pût me sacrifier à une statue ; je vous rends vos serments ; ils me déshonorent : épargnez-moi pour jamais l'horreur de vous voir ; je vous conseille pourtant de ne pas oublier une pareille conquête, et d'adorer qui sait vous plaire. A ces mots, la colère, le dépit, la rage, et toutes les passions ensemble, l'emportèrent loin de moi.

Je restai un moment aussi immobile que Vénus l'étoit sur son piédestal. Peu à peu cependant je sentis revenir la souplesse dans mes nerfs ; je ne me remuai pourtant encore que par ressort ; enfin, parvenu à sortir de ma place, j'emportai chez moi un fonds inépuisable de réflexions. Demain, milord, je vous conduirai au dénouement d'une aventure qui n'a pu durer plus de six mois, par les

différents genres de transports, de tourments, de projets, de combats, qui tour à tour remplirent et déchirèrent mon ame. Adieu, milord : fuyez l'amour.

QUATRIÈME SOIRÉE.

On ne connoît jamais si bien l'amour, mon cher milord, que lorsqu'on en ressent les peines. Elles ont un caractère distinctif, qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions. Il n'en est pas toujours de même des plaisirs de ce dieu; ils ressemblent à tous ceux qui piquent vivement nos sens, et qui enivrent notre ame sans la rassasier. L'impression de la douleur causée par l'amour est plus profonde; il semble qu'il s'appuie sur le trait qu'il a enfoncé dans le cœur, et qu'il veuille ajouter un poids insupportable aux douleurs aiguës qu'il fait souffrir. Au contraire, ce n'est qu'en voltigeant autour de nous qu'il nous couronne de ses roses, et qu'il souffle dans nos ames une étincelle de la joie qui brille dans ses yeux : vous devinez, sans doute, où aboutit ma réflexion. La fuite de mademoiselle Dest... me laissa dans un abîme affreux ; je ne voyois aucun jour pour en sortir ; la statue de Vénus me suivoit partout, et sembloit me reprocher amèrement ma

foiblesse : quelque léger que fût mon crime, mes remords me le faisoient paroître énorme : l'amour m'accusoit au fond du cœur : je me déchirois moi-même par mes réflexions, et je n'espérois trouver de secours que dans les bras du désespoir.

C'est dans cette funeste situation que je reçus une lettre de ma cruelle maîtresse. Je crus mourir en la décachetant; mon ame se partagea si vivement entre la crainte et l'espérance, que j'eus peine à résister à la violence des mouvements dont je fus agité : mais ce trouble ne dura guère, et je retombai bientôt dans la mélancolie la plus noire; c'est ce qui me fait penser que l'amour pourroit bien être une maladie contagieuse, dont les suites et les symptômes sont plus ou moins funestes, selon la différence des tempéraments et des humeurs. Voici mot à mot la lettre que je reçus :

LETTRE DE MLLE DEST*** AU CHEVALIER DART***.

Oubliez à jamais mon nom, mes traits, et surtout ma foiblesse; que rien ne rappelle mon image dans un cœur où j'ai été méprisée; n'ayez pas l'audace de penser à moi; ne me déshonorez plus en m'offrant les restes d'une passion mal éteinte : ce n'est pas votre affreuse inconstance qui me désespère, elle ne sera jamais aussi entière que je le

désire ; c'est la crainte d'être encore aimée, c'est la honte de régner sur votre ame, qui rendent ma vie malheureuse. Jour affreux, où j'ai connu le plus perfide de tous les hommes! Moment fatal à ma gloire et à mon repos, où j'ai pu assez estimer son cœur pour désirer de le posséder seule! Quelle erreur m'a séduite! quelle furie a fasciné mes yeux! Je crois le crime inévitable, puisque je n'ai pu me défendre de vous aimer. Un enchaînement affreux de causes ignorées m'a ôté l'usage de la raison et l'exercice de ma liberté. Mais non, j'ai creusé moi-même l'abîme où je suis tombée ; j'ai ajouté foi à vos yeux imposteurs, à cette physionomie où toutes les vertus sembloient se peindre; j'ai pensé aveuglément que tout ce qui paroissoit aimable pouvoit être aimé. Malheureuse! je n'ai pu résister à mon penchant; je vous ai cru tendre et vertueux. Eh ! comment ne pas croire ce qu'on désire si ardemment? Toute ma fierté est tombée devant vous ; je voulois résister, et je ne pouvois que vous aimer ; je me perdois dans l'éclat de vos yeux, et j'enivrois moi-même ma raison. Je l'endormois, de peur d'entendre ses reproches; mais vous l'avez réveillée, ingrat : elle crie aujourd'hui, elle vous accuse, ou plutôt elle m'accable moi-même. Qu'elle me laisse, cette funeste raison, goûter un instant l'espoir de la vengeance. Quoi! je n'ai pu tenir dans ton cœur contre une image inanimée!

le marbre m'a enlevé mon amant! une statue est ma rivale! Tu m'as donc trompée, quand tu me parlois de mes charmes? Je n'avois sans doute aucun droit de te plaire. Quoi! je n'étois pas digne de te fixer! Mais l'orgueil ne me fait-il point d'illusion? Ce que tu aimes ne l'emporte-t-il pas sur ce que tu as aimé? Infortunée que je suis! c'est la beauté même qui combat contre moi! c'est la mère des grâces qui me dispute un cœur! Mais le marbre le plus froid et le plus insensible a-t-il quelque pouvoir sur l'ame des amants? Hélas! c'est le marbre même que je crains; il ne change point, sa beauté est toujours la même; le temps n'imprime aucunes rides sur le front des statues; leur jeunesse est éternelle, leurs charmes piquent toujours, et le silence qu'elles gardent assure pour jamais leurs conquêtes. Oui, je n'aurois point craint la plus aimable des mortelles; ses discours imposteurs, la fausseté de ses serments, l'inégalité de sa conduite, auroient pu détruire l'ouvrage de ses yeux: mais Vénus en silence alarme plus mon cœur que si, brillante et parée, elle te faisoit succéder à Adonis. Tu vois que je te découvre toutes les blessures de mon cœur, que je les fais saigner devant toi; c'est te dire assez que je déteste les hommages que tu pourrois me rendre, puisque je t'avoue que je souffre. Sois sûr que tu ne saurois me guérir, et que je mourrois de désespoir de t'a-

vouer ma foiblesse, si je pouvois en avoir encore pour toi.

Tout autre qu'un poète et qu'un amant auroit cru, sur une pareille lettre, mademoiselle Dest... plus passionnée que jamais; mais je ne vis dans ces expressions que ce qu'elle croyoit y voir elle-même. Les véritables amants sont toujours trop crédules. Une maîtresse écrit des injures sans songer que son cœur les dément: un amant y est sensible sans s'imaginer que l'amour en est le véritable auteur. Je croyois d'ailleurs la fierté de la Dest... si bien établie, qu'il ne me vint pas même dans l'idée qu'elle pût jamais me pardonner. Ainsi mon ame s'abandonna tout entière au désespoir, et j'écrivis sur-le-champ ce que vous allez lire.

LETTRE DU CHEVALIER D'ART*** A Mlle DEST***.

Un crime imaginaire m'ôte pour jamais, mademoiselle, le seul bien que je désirois; je renonce sans regret à une vie languissante, où je ne pouvois même jouir des illusions de l'espérance. La mort n'est affreuse que pour les heureux; il est triste de la voir fendre brusquement la foule des plaisirs qui nous environnent, et se faire ainsi un passage jusqu'à nous : mais quand la douleur a pris place dans notre ame, quand elle en fait sa

demeure éternelle, croyez-vous que la vie soit un bien, et qu'on aime à la conserver? Vivre heureux, ou mourir, voilà la maxime des cœurs sensibles: vous verrez dans peu si je ne saurai pas l'autoriser par mon exemple.

Les lettres sont d'un grand soulagement en amour; il semble qu'on se délivre en écrivant du fardeau qui nous accabloit; c'est le silence qui nourrit les douleurs: il faut se plaindre, il faut gémir, pour souffrir moins; et quand on a intéressé toute la nature à partager ses peines, il semble qu'on sorte d'une solitude affreuse où la douleur nous retenoit: tout y étoit muet pour nous tant que nous nous sommes tus; mais au moindre soupir, à la moindre plainte, nous croyons que tout s'empresse à nous écouter, que les objets les plus insensibles s'animent, et que la nature entière concourt à plaindre et à soulager nos malheurs. Ainsi, vous qui avez perdu ce que vous aimez, écrivez, parlez, plaignez-vous: mais à qui? à votre maîtresse, si elle vit; à son ombre, si les dieux vous l'ont enlevée; aux rochers, aux arbres, à votre chien, à votre chat; n'importe, il y va de votre bonheur. Le petit billet que je venois d'écrire m'avoit beaucoup soulagé, et le serment que j'avois fait à ma maîtresse de mourir pour elle, sembloit m'avoir rendu le goût de la vie et l'usage des plai-

sirs. C'est dans cette disposition qu'un mouvement inconnu de curiosité me conduisit dans le salon des dieux; j'espérois qu'il me seroit plus favorable que celui des déesses. Mais quelle fut ma surprise! je découvris à travers une porte vitrée Dest... qui étoit montée sur le char d'Apollon sortant des mers, et qui lui disputoit la gloire d'éclairer le monde. J'eus peine à m'empêcher de rire; mais je réfléchis sur mon aventure avec la statue de Vénus, et j'augurai que celle d'Apollon pourroit bien avoir produit le même effet. Cependant je me cachai le mieux que je pus, afin de ne rien perdre de cette scène. Vous croirez sans doute, milord, que je vous raconte des songes. Mademoiselle Dest..., cette fière beauté qui m'avoit tant reproché mon amour pour Vénus, alloit avoir une conférence avec Apollon, et voici quels en étoient les propos : Quand on est jolie, quand on a de l'esprit, il est honteux de s'attacher à un mortel; et puisqu'il est des dieux, il faut essayer de leur plaire. Apollon, flambeau du monde, que le vulgaire te connoît mal! il te prend pour un globe enflammé, pour une mer immense de feu. C'est ainsi qu'il te confond avec la gloire qui t'environne: mais moi, que tu daignas éclairer dès mon enfance, moi qui ose te regarder avec des yeux d'aigle, je perce les flammes qui t'environnent, et j'arrive jusqu'à toi; je reconnois l'astre

de la terre et celui de l'esprit; tu agis sur l'ame comme sur la matière; tu la fertilises, tu la dessèches à ton gré; tu produis, tu détruis les nuages qui assiégent la raison : monarque des cieux, tu allumes le tonnerre au feu de tes rayons divins; dieu du génie, tu l'échauffes, tu l'embrases et tu en fais sortir des éclairs qui saisissent les bons juges, et qui désespèrent les sots. Lève-toi, sors des mers, rends le jour aux amants; ôte-leur l'illusion, ou confirme-la pour jamais: éclaire ces glaces qui reproduisent ta lumière; les belles t'attendent impatiemment; depuis douze heures elles n'ont pu considérer leur image; laisse-les jouir d'elles-mêmes, laisse-les admirer leurs grâces. Pour moi, je mépriserai désormais les foibles avantages de la beauté, et je n'aurai d'autre amant que le dieu des sciences et de la véritable gloire. C'en est fait, ton char s'ébranle, tes coursiers bondissent sous ta main, l'air s'ouvre, le ciel brille; je vole. Dieu! que la terre est petite! que l'homme est peu de chose! et que la musique de l'Opéra est mauvaise quand on entend celle des cieux! Elle est en vérité tout-à-fait dans le goût italien.

Ma foi, milord, je ne pus y tenir davantage, j'entrai en riant de toutes mes forces; et Dest... tomba du haut de l'empyrée avec une colère qu'il fut impossible d'apaiser. Que vous dirai-je de plus? elle jura de ne jamais me pardonner: moi,

je jurai de ne l'aimer de ma vie, parce que c'est beaucoup trop que de renfermer tout à la fois dans sa tête, les plus extravagants de tous les dieux, Apollon et l'Amour.

Je viens de peindre les extravagances et les ridicules de l'amour des poètes; il est juste de finir cet article par un tableau plus riant et plus avantageux. Il faut voir les Muses à table pour connoître tout ce qu'elles valent. On sait quel étoit le Parnasse des Chapelle et des Chaulieu, et combien ils décrièrent la fontaine d'Hippocrène depuis qu'ils établirent la supériorité du vin de Champagne sur toutes les eaux de l'Hélicon. C'est à table que la poésie brille; c'est là que les poètes savent faire l'amour, et qu'ils rendent des hommages dignes des grâces et de la beauté. Voyons-les sur cette nouvelle scène, et n'en parlons plus dans la suite, de peur d'être aussi ennuyeux que le sont quelques-uns de leurs ouvrages.

SOUPER D'ÉTÉ.

Le Dieu qui brûloit nos campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux;
Il fuit, et son char radieux
Ne dore plus que les montagnes :
Déjà par sa voix avertis
Ses coursiers écumeux s'agitent,

Leurs crins se dressent, ils s'irritent;
Et doublant leurs pas ralentis,
Ils volent, et se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amarantes
Les nymphes sortent des forêts;
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roses mourantes;
Et descendant du haut des monts
Les bergères plus vigilantes
Rassemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaroient dans les vallons.
Le vaste et sublime empyrée
A repris ce brillant azur
Où Vénus, de feux entourée,
Fait rayonner l'or le plus pur;
Et tandis que cette immortelle
Rend à la terre un nouveau jour,
La nuit ramène sur son aile
Le dieu des songes et l'amour *.
Il est temps, belle Léonore,
D'entrer sous ce naissant berceau
Où l'onde pure d'un ruisseau
Mouille ce jeune sycomore
Que vos yeux ont trouvé si beau.
On voit sur son écorce tendre
Nos chiffres amoureux tracés:
Ces chiffres forment un méandre
Où, nos deux noms entrelacés,

* Tout le commencement de cette pièce a été supprimé dans les nouvelles éditions; nous la rétablissons ici d'après celle de 1741. L'auteur en a employé plus tard une partie dans le début du troisième chant des *Quatre parties du jour*. (N. D.)

Toujours à se suivre empressés,
S'abandonnent pour se reprendre.
Dieu d'amour, daignez les défendre
Contre les ravages du temps.
Puissent ces beaux nœuds tous les ans
S'unir, s'affermir, et s'étendre
Comme les plantes au printemps!
Déjà la table est éclairée
Par l'éclat pompeux des flambeaux,
Et déjà la table est parée
Par les vases et les cristaux;
Lisis, en habit de bergère,
Enferme au fond de la fougère
Les dons de Bourgogne et du Rhin,
Tandis que sa jeune compagne
Porte, en riant, de la campagne
Toutes les faveurs du matin.
Je vois arriver Euphémie
Avec son fidèle Damis;
Vous trouvez en elle une amie,
Je trouve en lui tous mes amis:
Par l'union la plus aimable
L'amitié badine en ce jour
Avec ce frère insociable
Dont elle a fui long-temps la cour;
Tous deux, assis à notre table,
Enivrent nos cœurs tour à tour
De cette volupté durable
Dont l'amitié jouit toujours,
Et de cette ivresse ineffable
Qu'on doit aux faveurs des amours.
Couvrez la table en diligence,
Esclaves, et retirez-vous:

Pour nous gêner vos yeux jaloux
Semblent être d'intelligence :
Fuyez; votre seule présence
Feroit expirer la gaîté;
Redonnez-nous par votre absence
La folie et la liberté.
On m'obéit; Lisis s'empresse,
Et je vois dominer partout
Moins d'abondance que de goût,
Moins d'appareil que de finesse :
Des perdreaux surpris par adresse
Dans les lacets embarrassants
Où va s'enchaîner leur jeunesse,
Mille autres oiseaux innocents,
Flattent plus la délicatesse
Que ces festins éblouissants
Où l'affluence et la richesse
Émoussent la pointe des sens.
Arrêtez, heures trop charmantes :
Que de plaisirs je vois voler!
Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux amantes!
Les dieux puissent-ils reculer
Le réveil de la jeune Aurore!
Mon cœur, plus amoureux encore,
Puisse-t-il languir et brûler
Pour ma fidèle Léonore!
Mes yeux attachés sur les siens
Triomphent de la voir si belle :
Ses yeux enflammés par les miens
N'ont vu que moi; je ne vois qu'elle.
Toujours quelque nouveau plaisir
De plus près à son char m'enchaîne;

Toujours quelque nouveau désir
Me la fait nommer inhumaine.
O nuit! cachez à tous les yeux
Ces objets piquants de ma flamme,
Et sauvez pour jamais mon ame
Du soin d'être jaloux des dieux.
Tandis qu'occupé de mon verre
Je chante, je ris, ou je bois,
Mille soins agitent la terre,
Mille soupçons troublent les rois;
Le règne du repos s'écoule,
Les soucis descendent en foule,
Et les mortels n'ouvrent les yeux
Que pour voir la crainte importune
Qui dans un miroir odieux
Leur expose de la fortune
Les changements capricieux.
Aux pieds de celle que j'adore
J'attends sans crainte le soleil.
Pour moi la vie est un sommeil:
Rien n'avoit pu le rompre encore;
Mais les beaux yeux de Léonore
Viennent de hâter mon réveil [1].

[1] Cette pièce est la même que celle qu'on vient d'imprimer, sous un autre titre, dans *Les nouveaux amusements du cœur et de l'esprit;* mais comme je n'ai point été consulté, il s'y est glissé des fautes que j'ai corrigées dans celle-ci. (*Note de l'auteur, édit. de* 1741.)

RÉFLEXIONS SUR LA CURIOSITÉ.

Puisque je suis seul, que le temps est mauvais, et que le monde m'ennuie, je prends le parti de réfléchir et d'écrire, bien résolu cependant de laisser là et mes réflexions et mes ouvrages dès que le ciel sera plus serein, que les Tuileries seront plus belles, ou que la divine Thémire, dont j'aime tant les yeux, l'esprit et le commerce, n'aura plus ni migraine ni mauvaise humeur. Les gens du monde, même ceux qui pensent, ne retournent à leurs livres que lorsqu'ils s'ennuient ou qu'on les boude; c'est alors plus que jamais qu'ils font usage de leur esprit. Ils reviennent chez eux en colère contre toute une rue, et quelquefois contre tout un quartier; ils entrent dans leur cabinet comme dans un port inaccessible aux fâcheux. Quelle joie pour eux de pouvoir médire voluptueusement dans les bras d'un fauteuil commode! Quel plaisir de n'être point interrompus en travaillant au catalogue des sottises d'autrui! C'est alors qu'ils se rappellent toutes les anecdotes du mois passé. Ils trouvent que, dans un aussi court espace que celui de trente jours, un tel ne pouvoit devenir plus fat ni une telle plus

impertinente, et que tous deux ont passé l'espérance commune. C'est ainsi qu'après avoir opposé les sottises du jour à celles de la veille, par le cours successif des saisons, ils comptent les progrès du ridicule. Mais, après s'être rappelé que les hommes ont été toujours les mêmes, ils rejettent du côté des connoissances qu'ils acquièrent de jour en jour les nouvelles lumières qui les éclairent sur la sottise ou la malignité du genre humain. C'est alors qu'ils commencent à comprendre que la vie du monde n'est jamais oisive pour un homme d'esprit, et qu'on est suffisamment habile lorsqu'on sait démêler finement le caractère des hommes.

En effet, quelque partisan que je sois de la lecture, quelque immense que puisse être son utilité, je loue celui qui, sans s'arrêter aux peintures morales qu'on a faites dans tous les siècles, cherche à connoître les hommes dans les hommes mêmes. Voici quelles sont mes raisons. On peut regarder l'histoire ou comme la description générale de ce qui s'est passé en telle partie du monde, en tel état, en telle province, en telle ville, ou comme le tableau particulier de la vie d'un seul homme. Si les objets qu'elle embrasse sont grands, il est impossible qu'elle descende toujours dans ces détails intéressants qui dévoilent le cœur humain, et qu'il est si aisé de saisir dans le commerce du monde; en sorte que l'histoire, en nous éclairant sur les

faits et sur leurs époques, nous laisse toujours ignorer les vrais principes des événements. Les mémoires, quoique plus détaillés, ont le même défaut. On y voit des caractères dessinés avec beaucoup d'art, mais où l'imagination brille quelquefois aux dépens de la vérité. En un mot, dans toutes les histoires il est possible peut-être de deviner quelques caractères, mais on ne sauroit jamais en approfondir aucun. La raison en est bien sensible; c'est l'histoire des morts qu'on écrit. Un demi-dieu vivant se plaindra toujours qu'après l'avoir couronné de gloire on ose lui rappeler la plus légère de ses fautes. Ma maxime est sûre, on en voit tous les jours l'application : l'orgueil pendant la vie fait toujours taire la vérité. Ils périssent enfin ces grands hommes; la nuit du tombeau nous les dérobe pour jamais. Que laissent-ils aux historiens? Leurs actions; mais leurs sentiments et leurs pensées les ont suivis chez les morts, il n'en reste plus de traces. Ainsi contentons-nous de connoître par la lecture une partie d'eux-mêmes; partie peu intéressante aux yeux d'un philosophe, qui se soucie moins d'être au fait des événements que des motifs qui les ont préparés. Je conclus donc que, s'il est de l'intérêt des hommes de vivre ensemble, la première de toutes les sciences consiste à connoître mutuellement les uns les autres. Mais comment apprendre à se connoître, dira-t-on, sans les se-

cours de la lecture? On le peut en remplissant les desseins de la nature, qui nous ordonne de vivre en société, et qui nous offre dans la société même les moyens de nous connoître. Selon ces principes, la lecture est en quelque sorte plus utile aux sots qu'aux gens d'esprit. Ceux-là, moins occupés des ressorts qui font mouvoir la scène du monde que de leur fabrique extérieure, s'amusent à voir sans se donner jamais la peine de chercher. Sans doute que, pour les forcer à réfléchir sur ce qui se passe habituellement sous leurs yeux, la lecture de l'histoire leur sera utile, elle leur apprendra à pénétrer dans la source des événements. Ceux-ci, au contraire, étudient avec ardeur les usages, les manières, les discours, les gestes même : ardents à poursuivre la vérité, prompts à la découvrir, impatients de dévoiler l'ame, ils la cherchent dans les yeux, dans le son de la voix, et jusque dans les ligaments du visage; ils écartent avec art tous les nuages dont elle veut se couvrir; et se servant, pour la connoître, des efforts qu'elle fait pour se cacher, ils la poursuivent jusque dans son siége, la forcent de se peindre elle-même, et de développer ses replis. Ainsi la lecture peut simplement piquer et satisfaire leur curiosité, mais elle ne sauroit les éclairer infiniment sur la manière de se conduire. Je pousserois plus loin ce raisonnement si je ne craignois, comme il arrive

toujours, que quelqu'un, en lisant ces réflexions, ne s'imaginât bien sérieusement que je condamne la lecture, et que, fauteur de l'ignorance, j'enlève aux sciences et aux beaux-arts leur aliment et leur soutien. D'ailleurs je fais trop de cas de la curiosité; c'est une passion trop recommandable pour lui fermer la carrière la plus vaste où elle puisse s'étendre. De toutes les affections violentes qui nous dominent, je n'en connois point dont on puisse dire avec raison tant de bien et tant de mal. Qu'elle occupe donc le loisir où l'on me laisse, et qu'elle m'éclaire sur elle-même. J'examinerai combien elle est frivole, mais singulière, dans les femmes; combien elle est bornée, mais nécessaire, dans le peuple; enfin combien elle est dangereuse, et combien elle peut être utile, dans l'homme d'esprit. Auparavant je vais la peindre avec des couleurs assez extraordinaires.

Ariste croyoit n'être point curieux, il savoit pourtant qu'il avoit de l'esprit; et ce n'étoit pas sans peine qu'il accordoit ensemble deux faits aussi incompatibles. Cependant dès le berceau il s'étoit aperçu que le désir de tout voir, de tout entendre, si naturel à l'enfance, n'avoit presque aucune puissance sur son ame. Sensible à la vue des belles choses lorsqu'elles passoient sous ses yeux, mais paresseux à les chercher, il laissoit croire aux sots

que le sentiment lui manquoit; aussi peu inquiet des jugements d'autrui, qu'il étoit satisfait de voir en lui-même les principes du vrai et les semences du bon goût. Né pour l'amour, il sentit de bonne heure que son cœur étoit foible; il frémit de voir son ame assiégée par une foule de passions douces en apparence; il craignit qu'étant enfin réunies vers un même objet elles ne formassent une chaîne d'autant plus indissoluble, que par sa douceur elle sembleroit perdre de l'excès de son poids naturel. Ariste est né le plus sensible et le plus paresseux des hommes. Une des beautés de l'Asie arrive à Paris: tout à l'envi s'empresse de la connoître; les hommes pour lui plaire, les femmes pour lui chercher des défauts. Ariste, victime de l'amour dès que la beauté se présente, Ariste, aussi tendre amant que juge éclairé, n'augmentera point la foule des adorateurs de l'étrangère: l'embarras de la chercher lui ôtera le désir de la voir. S'il la rencontre à l'Opéra, content de l'avoir trouvée belle parce qu'elle l'est, il abandonnera volontiers à un autre le soin de lui plaire et l'espérance d'y réussir: mais s'il est assis dans la même loge, et qu'il doive souper avec elle, le voilà dévoré de tous les feux de Cythère; le plus paresseux des hommes est devenu tout à coup le plus impatient. Que dirai-je encore d'Ariste? La musique n'a d'empire sur personne comme sur lui; mais Am-

phion bâtiroit au son de sa lyre une seconde Thèbes, qu'Ariste, pour être témoin de ce miracle, ne sortiroit pas du fauteuil où il pense. Le détail de ses goûts est immense, et rien n'est plus borné que les démarches qu'il fait pour les satisfaire : livré au moment présent, l'oubliant dès qu'il est passé, ne voyant que lui tant qu'il dure, il ne fait aucun usage de sa mémoire ni pour les peines ni pour les plaisirs. Voilà, en apparence, un homme bien peu curieux. Le hasard le mène chez Daphné; il est ému pour elle; sa paresse voudroit qu'il attendît le moment de lui plaire, son amour le fait naître. Daphné est aimable, c'est une de ces productions singulières de la nature qui se fait gloire de paroître tout ce qu'elle est : active comme le feu, elle dévore l'objet auquel elle s'attache; le moindre goût, s'il n'est rempli, devient en elle une passion furieuse. Aime-t-elle; toutes les puissances de son ame se changent en jalousie. Il est aussi difficile à Daphné amoureuse de cacher sa passion, qu'à Daphné indifférente de voiler sa froideur. L'absence de l'amant est l'enfer de Daphné : victime de sa passion, elle se consume, elle se détruit elle-même ou par les peines ou par les plaisirs; jamais son amour n'est plus près de s'éteindre que lorsqu'il est extrême. Daphné paroît aussi curieuse qu'Ariste le paroît peu. Emportée par le goût de la nouveauté, tout ce qui est singulier

l'occupe; mais son ardeur extrême nuit toujours à ses plaisirs. Elle veut saisir au même moment tout le bon et le mauvais de l'objet qui lui est offert, et souvent elle a le malheur d'y réussir. De là, peu de gens lui conviennent. Daphné connoît trop les hommes, Daphné les connoît trop vite. Réveillez toujours sa curiosité; et, si votre caractère est épuisé, ayez l'adresse de vous en faire un autre. Soyez fou si vous voulez, mais soyez-le d'une façon nouvelle : sans doute que par les charmes de la nouveauté vous fixerez son inconstance. Rien ne se ressemble moins qu'Ariste et Daphné; c'est sans doute pour cette raison qu'ils se sont aimés long-temps, et que peut-être ils s'aimeront toujours. Un lien inconnu les unissoit tous deux. Ariste enfin a découvert qu'il s'étoit trompé sur son propre caractère, qu'il aimoit Daphné par curiosité, et que Daphné tenoit à lui par le même nœud. L'un et l'autre furent moins flattés de se trouver aimables que de se croire singuliers; ils alloient à la découverte l'un de l'autre, et s'applaudissoient de ne voir jamais diminuer le fonds où ils puisoient, et de sentir croître l'envie de se connoître à mesure qu'ils se connoissoient davantage. Chacun d'eux en secret se flattoit de posséder une des raretés de l'Europe. Ah! qu'entre deux personnes d'esprit un tel commerce doit durer long-temps! Car remarquez que, dans les amants

vulgaires, c'est toujours le cœur qui se lasse le premier, mais, parmi ceux qui pensent, le cœur est toujours touché tant que l'esprit s'amuse. Il suffit d'être curieux et d'avoir en soi-même de quoi exciter la curiosité d'autrui, pour plaire long-temps à une maîtresse aimable, et pour l'aimer long-temps soi-même.

J'ai dit que la curiosité étoit frivole, mais singulière, dans les femmes; on en connoît qui ont acheté aux dépens de leur gloire la connoissance d'une anecdote ignorée. En général toutes les passions qui sont fondées sur les foiblesses éclatent plus vivement dans les femmes que dans les hommes; mais, quoique la curiosité des femmes soit excessive, je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles. Ce qu'on pense d'elles en bien, ce qu'on pense des autres femmes en mal; voilà les deux grands objets de leurs recherches. Tant qu'une femme est jolie, il est de la dernière importance pour son amour-propre d'être au fait de l'impression que ses charmes font sur nos cœurs. Pourquoi un tel est-il si rêveur aujourd'hui? A peine laisse-t-il tomber sur moi quelques regards distraits; cette langueur touchante, ce feu intéressant qui remplissoient ses yeux, sont-ils épuisés? Ai-je mérité sa froideur en cessant de lui plaire? ou ne me suis-je pas trompée sur le droit que je croyois avoir de le toucher? Mais il n'est pas mon

amant; qu'importe qu'il me trouve jolie? Hélas! ma gloire, mon repos, et le plaisir piquant d'enlever un amant à ma rivale, tout enfin en dépend: il faut mourir, ou ne rien perdre de mes conquêtes. Là-dessus une femme épuise toute l'adresse de son esprit et tout le manége de ses yeux pour arracher un aveu authentique de l'effet que font ses charmes. Pour peu que le cavalier mette un prix à sa déclaration, le doute de la dame la conduira à tout ce que l'amour a de plus dangereux. Cette rage, car ce n'est pas simplement une envie, cette fureur de connoître si on est aimable, suit les femmes depuis le commencement de leur printemps jusqu'à la fin de leur automne. Il en est même dont le naturel est si porté à la curiosité, que dans le fort de leur hiver elles ne laissent pas de tenter quelques expériences. Mais, quand la saison de plaire est absolument passée, et que la raison s'est enfin expliquée par la voix du temps, il reste une autre curiosité aux femmes; c'est de savoir si elles ne déplaisent pas. Il est triste d'être réduit à cette recherche; mais comme c'est la dernière ressource de l'amour-propre, les femmes s'en servent avec toute la finesse possible. Heureusement que toutes les espèces de grâces sont passagères; ainsi le beau sexe se console de la perte de ses charmes par l'espérance de voir bientôt flétrir ceux qui font le plus de bruit. Vous voyez bien Céphise, elle a été

jolie; le soin qu'elle prend de s'ajuster montre assez qu'elle voudroit bien l'être encore : ne soyez point étonné de l'excès de sa parure; Céphise remplace par des mouches toutes les grâces qu'elle perd, et il n'y a point de fleurs dans sa coiffure qui ne marquent l'absence de quelque agrément. Céphise a de l'esprit; une déclaration fade, un sentiment mal rendu, lui déplaisent plus que le silence et la froideur; lui dire qu'elle est charmante, c'est lui faire apercevoir qu'on voudroit bien la trouver encore aimable, et la complaisance la désespère. Ainsi, pour lui faire votre cour, parlez-lui peu d'elle-même, mais étendez-vous sur le compte des femmes de son âge : dites-lui que cette fière beauté dont vous savez qu'elle a été si jalouse n'a plus l'air de déesse; que toutes ses grâces se sont tournées en mines forcées; faites le calcul des rides de son front, des plis de ses joues; plus il sera long, plus Céphise vous trouvera d'esprit : si même vous avez l'adresse de répondre aux questions qu'elle vous fera, vous en serez adoré. Par exemple, elle ne manquera pas de vous dire d'un air satisfait : Mais vous êtes fou! il ne se peut pas qu'une telle soit si fort changée, je l'ai vue charmante! Regardez alors toutes les raisons qu'elle vous donnera pour détruire votre relation comme autant de nouvelles recherches qu'elle fait sur le changement de cette belle personne : car

voilà les femmes ; plus elles sont pressées d'apprendre quelque chose, plus elles sont singulières dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir.

Lucile plaisoit à Cléon; Cléon ne déplaisoit point à Lucile : elle voulut savoir quels risques elle pouvoit courir en écoutant ce nouvel amant. Vous savez, lui dit-elle un jour, qu'un tel m'a été attaché long-temps, et que je l'ai beaucoup aimé. Sans doute, madame, répondit Cléon; et, puisque vous n'avez eu qu'un amant, il est bien triste pour mon cœur de n'avoir pas joué le premier rôle. Le premier rôle! interrompit-elle, vous n'y pensez pas; j'ai trente-trois ans, et vous croyez bonnement.... Cléon changea de visage. Lucile, l'ayant reconnu d'une humeur trop sévère, aima mieux lui laisser croire qu'elle avoit eu plusieurs amants, que de se donner à un homme qui ne sauroit pas pardonner une infidélité.

L'art magique, quelque décrié qu'il soit, ne tombera jamais; les femmes le soutiendront. Il est important de savoir si cet amant qu'on vient de prendre, qui est un peu sot, mais si jeune, ne sera point enlevé par cette M.... qui est un peu laide, mais si riche. Aura-t-on toujours un beau teint, de belles dents? enfin se soutiendra-t-on long-temps jolie? Gagnera-t-on au jeu? Sera-t-on bientôt assise à la cour? Tous ces doutes demandent à être

éclaircis; et ce n'est pas mal à propos que du sein de la pauvreté et de l'ignorance on voit sortir de malheureux devins qui tous, ayant lu dans le livre du destin la même formule, répètent sans cesse les mêmes extravagances, et sont aux yeux du bon sens encore plus sots que ridicules. Il n'y a plus, Dieu merci, que quelques femmes de qualité, quelques vieux chimistes, et tout le peuple, qui donnent dans la manie des sorciers; les gens raisonnables n'y pensent plus.

Le peuple est curieux et crédule. Comme ses lumières sont bornées, il aperçoit du merveilleux dans tout ce qui sort de l'ordre le plus ordinaire; il croit aisément tout ce qui le frappe et tout ce qu'il n'entend pas : de là cette foule de contes puérils dont on endort l'enfance, et qui laissent quelquefois, dans des esprits bien faits d'ailleurs, des impressions de foiblesse qui les déshonorent. Rien n'est moins étendu que la curiosité du peuple; ses vues ne se répandent que sur les objets les plus grossiers; mais il est nécessaire de l'occuper souvent par des spectacles, et de l'engager, par des nouveautés ménagées avec art, à supporter la longueur de ses travaux et les peines de son état.

Il ne me reste qu'à dire un mot des dangers et des avantages de la curiosité. Autant les femmes sont curieuses de connoître ce qui se passe en leur présence dans le cœur de leurs amants, autant il

est dangereux à un homme d'esprit de vouloir approfondir l'ame et les secrets de ses amis. Il est triste pour l'amitié de ne se voir payée que par des protestations vagues et des sentiments frivoles : il est affreux de trouver de la fausseté et de la bassesse où nous croyions voir, où nous adorions la vérité et la grandeur d'ame. La confiance d'être aimé est le seul bonheur de la vie : mais c'est un bonheur appuyé sur une colonne de sable ; en sonder l'intérieur, c'est s'exposer à la renverser absolument. Contentons-nous de savoir en général qu'il est peu de vrais amis ; suspendons long-temps notre choix, de peur de nous exposer à des regrets ; mais, tranquilles quand nous l'aurons fait, jouissons des charmes de la sécurité. J'étends ces réflexions jusqu'au plaisir même : le définir, c'est le détruire ; il s'est couvert d'un voile brillant qui s'obscurcit dès qu'on cherche à le lever. Que je plains ces philosophes malheureux qui ne trouvent de réel que ce qui est durable, et qui laissent échapper un plaisir avec autant de facilité qu'un autre auroit d'ardeur en évitant une peine ! Il est sans doute de plus grands dangers attachés à la curiosité ; mais cet ouvrage est trop badin pour souffrir toutes sortes de réflexions. Je me contente de dire en passant qu'il faut proportionner nos recherches à la foiblesse de nos vues, et qu'il est des objets si grands et si élevés, que nous per-

drons toujours, et du côté de l'innocence, et du côté de la réputation, quand nous voudrons entreprendre de les pénétrer. Tournons nos recherches hardies du côté des sciences humaines : souvent nous n'arriverons pas au but proposé; mais les découvertes que nous ferons sur la route nous vaudront assez d'estime pour que nous ne puissions jamais regretter nos efforts. Ce n'est qu'à l'activité de l'esprit, qu'au désir impatient de connoître, que nous devons peut-être et l'invention et la perfection des arts. La curiosité est une espèce d'aiguillon qui ne cesse jamais de nous piquer. Une découverte heureuse, une idée utile et nouvelle, loin d'émousser sa pointe, semble l'aiguiser encore davantage. Le curieux ressemble à l'avare; sa cupidité augmente avec ses richesses. Mais l'avare renferme ses trésors, et se prive lui-même de la récompense que méritoient ses soins et ses fatigues volontaires : le curieux n'amasse que pour répandre et que pour jouir, ses découvertes passent de province en province, d'états en états, et suscitent, jusque dans la postérité la plus reculée, des partisans aux sciences, et des admirateurs aux beaux-arts.

RÉFLEXIONS

SUR LE GOUT DE LA CAMPAGNE.

Quel spectacle pour un amant de la simple nature! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites îles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne; et se brisant dans leur chute, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs et leur inconstance. Je crois être le dieu de la source qui bouillonne à mes côtés: ce siége revêtu de mousse semble être le trône où la nature m'a permis de monter: elle veut sans doute que je règne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, et qui semblent percer le sein aride des rochers, pour les couronner ensuite de leurs feuilles! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit: mais l'ombre s'élève insensiblement; on diroit que le voile qui couvroit la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire; les astres qui y sont attachés

pâlissent, et semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que, du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des cieux un voile semé de saphirs; les étoiles brillantes qui l'éclairent semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore. Mais leurs efforts sont vains: tout l'orient se pare des plus riches couleurs; la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres; et déjà des cabanes voisines je vois sortir des torrents de fumée qui annoncent la fuite du repos et le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'aurore l'empire du matin : mais, contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'aurore est rapide. Image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche, rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée: le roi des astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, et ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel; la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe, qui s'agrandit insensiblement, et qui paroît être composé d'une lumière tremblante et bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'astre monte, et commence à former

dans sa marche une ligne courbe; son globe se rétrécit; sa lumière s'épure; et ses rayons, plus prompts et plus ardents, vont bientôt sécher par une chaleur modérée l'humidité de la terre et les présents de l'aurore : les vapeurs douces qu'ils enlèvent forment en l'air des nuages légers, qui, portés sur l'aile de l'inconstance et des zéphyrs, ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des cieux. Quels objets! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes? Que cherchent-ils dans les arts? Une imitation singulière de la belle nature, répondra-t-on. Mais l'imitation sauroit-elle jamais approcher de l'objet imité? Quelle manie de préférer une ressemblance imparfaite aux beautés finies de l'original! Examinons cependant si ces reproches sont fondés. Il est vrai que pour le plaisir que peut donner une perspective riante ou magnifique l'art n'a rien à opposer à la simple nature : le plus beau paysage du Titien ne sauroit être comparé à la scène admirable que je vois se passer sous mes yeux. La nature souffle la vie, l'action et la force, à tout ce que je vois; l'art du peintre ne peut que m'en offrir les images. Le palais du soleil dans Phaéton tiendroit-il contre le spectacle pompeux dont je viens d'être le témoin? non, sans doute.

Lorsqu'on considère la nature ne composant

qu'un corps dont toutes les parties s'assortissent, quand on ne détache aucun des ornements de sa parure, l'art soumis rampe devant elle. Infinie dans ses richesses et dans ses grâces, elle couvre de honte un rival qui ne cache ses défauts qu'à force d'adresse et d'illusion. Placez un tableau de Raphaël devant un portrait de Macé, vous vous formerez à l'instant une juste idée de la nature et de l'art : c'est dans ce point de vue que je m'étonne toujours que tant de gens soient si peu sensibles aux spectacles brillants qui se passent tous les jours sous nos yeux. Quoi! parce qu'ils sont journaliers ils ne frapperont plus? Le détail n'en est-il point immense? et le tableau du monde ne souffre-t-il plus d'accidents qui le varient? Les saisons offrent-elles toujours les mêmes couleurs? Les jours se ressemblent-ils? Et le ciel paré de nuages où le soleil se joue avec tous ses rayons, le ciel assiégé par des montagnes d'eau où le tonnerre éclate à grand bruit, présente-t-il le même tableau? Mais ne poussons pas plus loin un raisonnement inutile : nous préférons la peinture de ces objets aux objets mêmes, et nous avons raison; le goût de « l'imitation est sans doute le plus utile don de la « sagesse de la nature; elle a voulu, pour la perfec- « tion des arts et des sciences, que, frappés en géné- « ral de la beauté de ses ouvrages, nous eussions « plus de plaisir à les voir imités qu'à les considérer

en eux-mêmes, afin que les charmes que nous goûterions dans nos travaux fussent pour nous un engagement continuel de les perfectionner, et de ne jamais les interrompre. Car, en effet, si nous sentions vivement toute l'harmonie des différents corps de l'univers, nous n'oserions copier ce que nous ne nous lasserions jamais d'admirer. » Mais, d'un autre côté, il faut convenir que certains ouvrages de l'art l'emportent sur quelques ouvrages de la nature : on ne me fera jamais concevoir qu'un palais régulièrement bâti n'offre rien de plus curieux à voir qu'un tas de rochers entassés où le hasard auroit creusé quelques grottes obscures. Un philosophe préfèrera peut-être la grotte au palais; mais le luxe même, dont les suites sont si funestes, est admirable en soi. Ce sont l'intelligence et l'invention qui l'ont enfin porté à son comble, comme la dépravation des mœurs en a favorisé l'abus. Si donc la commodité et la symétrie sont des perfections, il faut convenir qu'elles n'éclatent pas également dans tous les ouvrages de la nature comme dans ceux où l'art excelle. Malgré ces réflexions, qui peuvent être sensées, il est un certain nombre d'esprits qui préfèrent les beautés nues de la campagne aux grâces étudiées de nos jardins et de nos terrasses. J'avoue, peut-être à ma honte, que je suis de ce nombre, et que j'ai la sottise de croire qu'assis sur mon rocher je goûte

plus de plaisir que dans le salon le plus délicieux de Paris; il semble même que je passerois volontiers ma vie dans ce lieu solitaire. La journée n'est pas bien avancée; je verrai si ma philosophie ne se démentira point. Me voilà donc résolu de dîner dans une des cavités de la montagne; revenu enfin à cette simplicité dont les poètes font de si belles descriptions, je trouve l'antre où je me suis retiré commode. Le roc, entr'ouvert en plusieurs endroits, donne passage à l'eau la plus vive et la plus pure; sa chute et son murmure me promettent un sommeil tranquille et des songes légers. Non, dans le repas frugal que je vais faire, je ne regretterai point le luxe des villes. Mais, hélas! je suis seul. Eh! qu'importe? la nature est avec moi; elle me parle, elle m'éclaire, et cet entretien délicieux me dégoûte déjà du jargon du monde, et de l'insipide douceur de la galanterie. L'ardeur du soleil est extrême, mais la profondeur de ma grotte me sauve des torrents du feu qu'il lance sur son sommet : les animaux cherchent l'ombre des arbres, et passent dans le repos des moments où les herbes brûlantes n'ont plus la même saveur. Je suis donc à moi; je crois même sentir renaître au fond de mon cœur cette paix, compagne de l'innocence, dont je commençois à perdre le souvenir. Mes livres me suivront dans ma retraite : ils m'empêcheront de rompre entièrement commerce avec

les hommes. Je les verrai penser, raisonner et agir: mais, sans rien perdre de tout ce qui pourroit m'être utile dans leur commerce, je n'apercevrai plus, heureusement, que leurs images. Incapables de me nuire, j'oserai sonder la profondeur de leur ame, et porter le flambeau dans ce labyrinthe ténébreux où ils égarent notre raison. Sorti du tourbillon où ils errent sans cesse au gré de leurs passions effrénées, je ne serai que spectateur de leurs manœuvres; on ne pourra jamais m'accuser d'en être le complice. Il me sera donc permis ici d'être vertueux; il me sera permis de le paroître. Je pourrai dégager mon esprit de ce goût frivole que les femmes m'ont donné. Je sentirai donc renaître la force de ma raison et le feu de mon imagination. Vérité immortelle, j'oserai te suivre, j'oserai t'entendre et t'adorer. La flatterie ou l'ambition ne forceront jamais ma bouche à te déguiser, et mes yeux ne verront plus les lâches qui te trahissent. Enfant terrible de l'oisiveté et du plaisir! Amour, tu fuiras loin de moi, ou tu n'y paroîtras que désarmé. Oui, par l'estime tu fixeras désormais mon choix; je serai libre au milieu des chaînes dont tu m'auras chargé: tendre sans ostentation, fidèle sans effort, ingénu sans art, vertueux sans masque, je ne sentirai que les peines d'une absence courte, qui seront changées dans peu en autant de plaisirs. Sois cruel dans les villes, exige un esclavage

servile, foule sous tes pieds la fortune, ou donne-lui à ton gré des ailes; perds les uns, et fais sortir les autres de la poussière; sois esclave par ambition, et tyran par nature; monte jusque sur le trône, gouverne le monde; fais pencher la balance de Thémis; donne le glaive à Mars, l'olive à la Paix; sois en même temps le plus foible, le plus puéril de tous les êtres; et d'une main répands des feuilles de roses, tandis que de l'autre tu feras gronder le feu du ciel : tranquille dans mon rocher, je verrai le théâtre immense où tu t'exerces, et je me ferai un amusement de l'affaire sérieuse des hommes. Non, l'ennui ne me suivra point : l'amour-propre me défend de le penser. Déjà un autre tableau vient amuser mes yeux : le soleil se retire, la fraîcheur renaît, une lumière plus douce, mais plus foible, éclaire la tête des arbres, et l'ombre descend insensiblement vers leurs tiges. Je ne sais quel baume charmant se distille dans les airs : il semble que la volupté vient de dénouer ses beaux cheveux, et de répandre les odeurs charmantes dont elle les parfume. La douceur des plaisirs se respire avec l'air; elle suit toujours l'innocence et la philosophie. Ah! c'en est fait, je demeure éternellement dans ce lieu; tout concourt à m'y fixer. « Cette bergère qui vient de me faire, en ramenant son troupeau, une révérence si naturelle et si profonde, amusera mon cœur quand mes livres fatigue-

ront mon esprit. » Mais quel est le carrosse qui traverse la plaine? je crois le connoître. Les armes, la livrée, tout enfin me donne la curiosité de le voir de plus près; il s'avance vers moi. Dieu! c'est Thémire! oui, Thémire, la plus aimable de toutes les femmes; c'est elle-même; elle me reconnoît, elle m'appelle. Quel souper ce soir nous ferons ensemble à Paris! Adieu, mon rocher; adieu, ma bergère; adieu, mes prés, mes fontaines: vous pouvez amuser un cœur qui n'a point de passions; mais j'aime mieux renoncer à vos délices que d'étouffer le goût qui m'entraîne. Et d'ailleurs je crois que la vie champêtre, si elle dure plus de huit jours, n'est belle qu'en peinture.

Au reste, je ne suis pas le seul qui ait habité le rocher dont je viens de faire la description; une cassette que j'ai trouvée dans le fond de la grotte m'apprend qu'un sage avoit choisi la même solitude. Ce trésor n'est pas un de ceux dont on fait le plus de cas dans ce siècle; ce n'est pas de l'or, c'est de l'esprit. Voici * deux petites pièces que je choisis au hasard : on y trouvera plus de naturel et de naïveté que de justesse et de travail.

* Voyez ci-dessus les deux odes intitulées : *L'Amour et les Nymphes*, et *l'Amour papillon*, pages 241 et 243. (N. D.)

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE

PAR L'AUTEUR,

LE JOUR DE SA RÉCEPTION A LA PLACE DE M. L'ABBÉ GÉDOIN.

1744.

MESSIEURS,

C'est au besoin mutuel que les hommes ont de s'éclairer qu'il faut rapporter l'établissement de toutes les sociétés littéraires; et c'est au sage établissement de ces mêmes sociétés qu'on doit fixer dans toutes les nations l'époque la plus certaine des progrès de l'esprit humain. Le Lycée et le Portique furent dans la Grèce les berceaux de la philosophie et de l'éloquence. Les académies de la Grèce devinrent les écoles des Romains.

Personne n'ignore que les lettres, florissantes sous le règne d'Auguste, languirent bientôt après lui sous l'oppression de la tyrannie, et périrent enfin dans les secousses violentes qui ébranlèrent l'empire romain. Les arts ne triomphent que dans les temps de prospérité ; et les talents, endormis dans le sein de la nature, ne s'éveillent presque

jamais qu'à la voix des princes bienfaisants : maximes confirmées par l'histoire de tous les peuples, et en particulier par celle des François. On sait que Charlemagne ranima les sciences et les arts assoupis depuis long-temps ; mais à sa mort leur sommeil léthargique recommença, et ne fut interrompu qu'après la prise de Constantinople. Alors les savants de la Grèce, chassés par Mahomet II, cherchèrent un asile en Italie. Insensiblement les ténèbres de la barbarie se dissipèrent ; et le bon goût, rendu à l'Europe, commença à effacer les traces profondes de l'ancienne domination des Goths.

L'Italie marqua, la première, avec éclat le moment de la renaissance des arts ; elle enfanta presque à la fois des philosophes, des historiens, des poètes, des peintres, des sculpteurs, et passa rapidement des commencements aux progrès, et des progrès à la perfection.

Alors les grands d'Italie, pour étendre la gloire naissante des lettres, ouvrirent leurs palais aux talents, et fondèrent un grand nombre d'académies, dont les plus célèbres fleurissent encore aujourd'hui. Les arts, qui s'étendirent par degrés dans l'Europe, devoient naturellement se répandre en foule dans la France ; mais le moment de son triomphe n'étoit pas encore arrivé. François premier mérita le titre de restaurateur des lettres :

Marot, sous son règne, réforma la poésie. Mais cette brillante aurore annonçoit en vain un siècle plus éclairé; le génie françois demeura renfermé dans le cercle étroit des ballades et des rondeaux, tandis que l'Italie et le Portugal enfantoient des poëmes épiques. L'ignorance étoit alors un titre de noblesse; nous ne connoissions d'autre gloire que celle de vaincre nos ennemis; nous ignorions encore le noble avantage d'instruire nos concitoyens.

Enfin le voile qui enveloppoit la France se déchira. Le même siècle produisit un philosophe qui enseigna au monde à raisonner, un ministre qui apprit aux rois à connoître leur puissance, un poète qui nous découvrit les ressorts des grandes passions et l'art de faire parler les grands hommes.

Le cardinal de Richelieu, dont le coup-d'œil étoit si prompt et si sûr, jugea que l'âge brillant de la France alloit commencer. Il mesura d'un seul regard la carrière immense que Descartes feroit parcourir à l'esprit humain, et l'espace que rempliroit le génie du grand Corneille. Persuadé que les esprits inventeurs n'éclairent que rapidement leur siècle, et que souvent ils laissent après eux autant de ténèbres qu'ils en avoient dissipé, il résolut de jeter les fondements d'une compagnie où le savoir et le goût, les connoissances et les talents, fussent rassemblés; où, dans une égalité parfaite, les gens du monde s'instruisissent avec les savants,

et les savants se polissent avec les gens du monde. Il comprit que cette union assureroit de la gloire aux grands, de la protection aux écrivains, et favoriseroit également la culture des arts et le progrès de la politesse des mœurs. Il imagina sagement que le désir d'être admis dans un corps si respectable exciteroit autant d'émulation pour la vertu que pour la gloire; et qu'enfin l'Académie françoise, en adoptant dans la suite d'autres sociétés littéraires, opposeroit une barrière impénétrable à l'ignorance et au mauvais goût. Le succès répondit aux vues du grand Armand : le temple des muses s'éleva sous les yeux de son fondateur; et l'émulation, qui développe et perfectionne les talents, se réveilla de toutes parts. La profession des lettres devint honorable. Racan, ce fameux disciple de Malherbe, s'illustra en ajoutant aux titres de sa maison le titre d'académicien.

Bientôt on vit le grand Condé combattre et écrire comme César. La Rochefoucauld, Bussi, Saint-Évremont, achevèrent enfin de convaincre les gens de qualité que ce n'est pas le titre d'auteur, mais la manière de l'acquérir, qui peut les déshonorer; que rougir d'écrire, c'est rougir de penser, c'est être honteux d'éclairer son siècle.

Le préjugé qui condamnoit les femmes à l'ignorance fut enfin détruit. La Suze, la Sablière, la Fayette, Sévigné, Villedieu, Deshoulières, ap-

prirent à leur sexe que les connoissances ne nuisent point aux grâces, que souvent elles y ajoutent, et que s'il est toujours avantageux d'avoir de l'esprit, il n'est jamais ridicule de le cultiver.

C'est par cette communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres, par cet échange continuel des agréments et des connoissances, que la langue françoise parvint à ce degré d'élégance, de pureté et de force où la portèrent bientôt les Bossuet, les Despréaux, les Racine et les Fléchier. Marquer les progrès de l'esprit sous le règne passé, c'est faire l'histoire de l'Académie françoise

Louis XIV, ce monarque à qui le ciel, par une faveur presque unique, avoit donné dans tous les états et dans toutes les professions de grands hommes pour sujets, démêla bientôt les causes du rétablissement du goût; il en rapporta l'origine à l'Académie françoise; et, en l'honorant de sa protection, il voulut que l'éclat de la récompense marquât l'importance du service. Ce grand prince n'ignoroit pas que les mœurs s'adoucissent à mesure que les esprits s'éclairent. Ainsi, messieurs, quand il vous ouvrit son palais, quand il vous reçut au pied du trône, il attendit de l'exemple de vos vertus autant d'avantages pour la société que vos ouvrages en avoient procuré à l'empire

des lettres. Il recueillit le fruit de ses espérances. L'Académie françoise, dès son établissement, avoit prouvé, dans l'examen du Cid, qu'on peut juger un ouvrage avec sévérité sans manquer d'égards pour la personne de l'auteur : la différence de la critique et de la satire est marquée si clairement dans cet examen rigoureux, que la probité désormais ne peut plus les confondre.

Ne semble-t-il pas, messieurs, à la sagesse de vos jugements, que votre second protecteur, ce chef si respectable de la justice, vous ait laissé en partage l'esprit d'équité et de modération? Héritiers de cet esprit, vous le communiquez à tous ceux que vous daignez adopter. Le Juvénal du siècle passé apprit parmi vous à tempérer l'amertume de son style. Le hardi critique d'Homère donna à la muse de notre siècle des leçons de politesse qu'il auroit dû recevoir d'elle. Ainsi, messieurs, vous êtes tout à la fois les modèles des écrivains estimables, et l'exemple des bons citoyens.

Ce double éloge vous rappelle nécessairement le souvenir de l'illustre académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. Homme de lettres et homme du monde, il avoit partagé sa vie entre les travaux de l'étude et les douceurs de l'amitié. Admirateur des Grecs et des Romains, il en devint l'heureux interprète : ses traductions ressemblent aux belles

copies de l'antiquité, qui font revivre dans un travail moderne le feu et l'esprit de l'original ancien. Sensible aux agréments de la société, M. l'abbé Gédoin porta et conserva dans le monde un cœur droit, une ame simple; et, par un contraste assez rare, il unit à la chaleur la plus vive dans les contestations un fonds inépuisable de bonté et de douceur. On a besoin pour louer les hommes vulgaires d'emprunter les ornements de l'éloquence; la simplicité des faits suffit à l'éloge du vrai mérite. M. l'abbé Gédoin rendit des services aussi importants à la république des lettres, que ses ancêtres en avoient rendu à l'état dans les emplois du ministère et de la guerre, pendant l'espace de plus de trois siècles. Il eut des amis, à qui il fut fidèle : il en est regretté; leurs larmes sincères honorent plus sa mémoire qu'un vain tribut de louanges.

Vous m'avez choisi, messieurs, pour succéder à cet homme célèbre; puissé-je un jour répondre à vos vues! Je sais qu'en m'associant à votre gloire vous avez moins prétendu couronner mes foibles talents que les encourager. Ma jeunesse, qui me rend plus capable de profiter de vos leçons, loin de me nuire, a parlé en ma faveur. Vous vouliez sans doute faire asseoir parmi vous, dans le même jour, un des maîtres de la langue françoise *, et

* M. l'abbé Girard.

adopter un élève. Je pénètre vos intentions; vous marquez par vos bienfaits les tributs que vous exigez de ma reconnoissance; je connois déjà le genre d'ouvrage auquel vous me destinez; je vois le héros que je dois célébrer : vos vœux seront remplis; recevez mes engagements, daignez les porter au pied du trône de votre auguste protecteur. Oui, messieurs, à votre exemple, je consacre dès aujourd'hui toutes mes veilles, tous mes travaux, au défenseur des rois, au père du peuple, au héros de la guerre, à l'ange de la paix.

RÉPONSE DE L'AUTEUR

AU DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. DUCLOS.

1747.

Monsieur,

Je ne dois point au caprice du sort l'honneur de présider à cette assemblée; l'Académie françoise a voulu confier à vos amis le soin de vous marquer son estime. Elle auroit choisi entre eux pour parler en son nom, si elle n'eût été sensible qu'à sa gloire, un homme dont les talents sont connus, dont les succès sont assurés, et qui, né à

la cour, pourroit négliger les lettres s'il avoit moins d'esprit, et leur donner un nouvel éclat s'il étoit moins modeste.

En me réservant l'honneur de vous recevoir dans son sein, l'Académie, monsieur, n'a point consulté mes forces; elle ne s'est souvenue que de mes sentiments; elle a envisagé comme une récompense de mon zèle et de mon respect pour elle le plaisir que j'aurois de vous couronner à ses yeux, et de mesurer le tribut d'estime, qu'elle m'ordonne de vous rendre, aux éloges qu'inspire l'amitié.

Ces lieux ont assez retenti des louanges de l'esprit et du génie; c'est à l'amitié, c'est à ce sentiment respectable, que je consacre aujourd'hui mes foibles talents.

Quel heureux moment pour vous et pour moi! Je n'ai point à craindre de vous trop louer; vous n'aurez point à rougir de mes louanges : l'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut à son gré dissimuler les défauts, exagérer les bonnes qualités, supposer des vertus: mais l'ami ne suppose rien dans son ami, il sent tout ce qu'il exprime; et, s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite, il ignore toujours qu'il se soit trompé. Plus il est sensible, plus il est susceptible de prévention; l'illusion qui le séduit le charme en même temps qu'elle l'égare.

C'est pour me défendre autant qu'il est en moi d'une illusion si flatteuse que j'éviterai de m'étendre sur le succès de vos différents ouvrages. Ce n'est point à votre ami à vous dire que l'esprit qui y règne est un esprit de lumière et de feu qui vole rapidement à son but, qui dévore tous les obstacles, dissipe toutes les ténèbres, et ne néglige quelquefois de s'arrêter sur les divers accidents qui précèdent, accompagnent, ou suivent les objets, que pour présenter plus vivement les objets mêmes. Il n'est permis qu'à des juges sans prévention d'apprécier la noble hardiesse d'un écrivain qui s'écarte des routes communes, non par singularité, mais parce que son génie lui en ouvre de nouvelles, qui attaque avec force l'empire injuste des préjugés, et respecte avec soumission toutes les lois de l'autorité légitime.

Je laisse à vos justes admirateurs le soin d'applaudir à votre esprit : mon devoir est de parler de votre cœur, de développer, de faire encore mieux connoître cette partie de vous-même si intéressante pour nous, et sans laquelle, en vous décernant la couronne du talent et de l'esprit, nous aurions gémi de ne pouvoir vous accorder le prix de notre estime.

Je dois rappeler, pour la gloire des lettres, ce temps à peine écoulé où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de con-

currents estimables. Le public et l'Académie même, partagés entre un écrivain célèbre et un homme qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'état, s'occupoient sans cesse des deux rivaux, défendoient avec chaleur leurs intérêts, et attendoient avec une impatience mêlée de crainte le moment marqué pour le triomphe. Jamais victoire ne fut mieux disputée; jamais, au milieu des sollicitations les plus puissantes, la liberté de l'Académie, si nécessaire au bien des lettres, et le plus grand des bienfaits de notre auguste protecteur, ne se conserva si pleine et si entière; jamais deux émules ne s'estimèrent de si bonne foi, et ne se firent la guerre avec tant de probité. Ils combattoient sans crainte, persuadés que le vainqueur deviendroit l'ami le plus zélé de son rival au moment qu'il seroit nommé son juge.

L'événement justifia cette confiance réciproque; l'un et l'autre parti se réunit; les suffrages se confondirent pour être unanimes; et les juges cessèrent d'être partagés entre les deux concurrents dès qu'ils eurent deux couronnes à leur offrir.

Vous ne devez pas regretter, monsieur, de n'avoir pu solliciter vous-même une place que nous vous destinions depuis long-temps. Vos amis, pendant votre absence, ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus; ils ont révélé ces secrets de l'honnête homme, ces actions généreuses faites

sans ostentation, et toujours cachées avec soin; ils ont mis dans le plus grand jour cette noblesse de sentiments, cette simplicité de mœurs, ce fonds de franchise et de probité qui déconcerte souvent la dissimulation et attire toujours la confiance.

Pardonnez-moi, monsieur, de m'occuper si long-temps de vous. Peut-être un jour, placé où je suis, verrez-vous entrer dans ce sanctuaire des muses un ami; vous sentirez alors combien il est doux de pouvoir le louer publiquement, et combien il est difficile d'abréger son éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célèbre prédécesseur: vous avez saisi tous les traits qui peignent son esprit, qui caractérisent ses ouvrages; et je les affoiblirois si j'essayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'abbé Mongault, dans ses excellentes traductions, a sù asservir avec tant d'art la langue françoise au génie de la langue latine et de la langue grecque, que les expressions seules sont changées, et que l'esprit de l'original, conservé tout entier, semble avoir repris une nouvelle vie. Hérodien dans son Histoire, Cicéron dans ses Lettres, parlent comme des François, et ne cessent pas, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de penser comme des anciens.

M. l'abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare et plus grand aux yeux de la

raison. Sévère critique des originaux dont il faisoit de si belles copies, il aperçut des défauts dans l'orateur latin, et un grand nombre de fautes dans l'historien grec : il osa les relever avec une hardiesse presque sans exemple. Sans doute la supériorité de son esprit pouvoit seule l'empêcher de tomber dans cette espèce d'idolâtrie si commune aux traducteurs.

Venez, monsieur, nous consoler de la perte d'un écrivain si estimable : nous sommes en droit d'attendre de vous les mêmes secours. Comme lui vous appartenez à une colonie si florissante, qui, sortie autrefois du sein de l'Académie françoise, nous rend par reconnoissance les trésors de lumière qu'elle reçut autrefois de nous. Venez nous faire part des richesses qu'elle découvre tous les jours; et portez-lui en échange ces principes de goût, ces finesses de l'art d'écrire, qui font l'objet de nos recherches.

Vous verrez régner dans nos assemblées l'égalité la plus parfaite malgré la différence des conditions, la docilité la plus grande malgré la supériorité des lumières, la concorde au milieu des talents, et l'union entre les rivaux.

Vous verrez l'Académie, toujours équitable, ne mépriser dans ses plus cruels ennemis que l'injustice de leur prévention, et louer même de bonne

foi les dons précieux de l'esprit dont ils abusent contre elle.

Vous verrez enfin, dans ce temple des muses, les vertus exciter autant d'émulation que les talents. Oui, monsieur, l'estime d'un roi protecteur des arts, les bontés d'un monarque père de son peuple, sont pour l'Académie françoise des motifs d'ambition plus puissants que les applaudissements de l'univers et les louanges de la postérité. Admis au pied du trône, vous bénirez avec nous le règne de la justice; vous célébrerez les succès de la guerre, sans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flatterie ne fume point devant notre maître; le roi méprise la louange, il n'aime que l'expression du sentiment. Que nous sommes heureux! en ne disant que la vérité, nous faisons l'éloge de son règne.

Bientôt son palais va retentir de nos chants; bientôt un fils digne de lui, un prince, l'espérance des François, qui, au sortir de l'enfance, connoissoit déjà la probité et l'honoroit de ses éloges, va s'unir, au pied des autels, à une princesse illustre qui ne doit qu'à ses vertus le bruit de sa renommée. Bientôt ces deux augustes époux vont former ces liens respectables qui assurent la gloire du trône et la félicité des peuples.

Que leurs nœuds sacrés soient éternels! que leur bonheur surpasse leur espérance, et égale

l'ardeur de nos vœux! Une semblable union annonce à la postérité la plus reculée des princes justes, aux ennemis de la France des vainqueurs généreux, et des arbitres à l'Europe.

COMPLIMENTS

FAITS A VERSAILLES, LE 13 AVRIL 1747, PAR L'AUTEUR,
DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
A L'OCCASION DE LA MORT DE LA REINE DE POLOGNE.

AU ROI.

SIRE,

Tous vos sujets et même vos ennemis admirent dans votre majesté le grand roi, le vainqueur généreux, et le protecteur de la justice. Permettez, sire, à l'Académie françoise, toujours occupée de votre gloire, d'admirer sur le trône un monarque tendre et compatissant qui essuie les larmes de sa famille auguste, qui calme et partage sa douleur, et à qui les liens du sang et les nœuds de l'amitié sont aussi chers que les droits de sa couronne. Un héros n'illustre que son siècle; un roi sensible fait honneur à l'humanité.

A LA REINE.

MADAME,

Nous n'osons exprimer à votre majesté les sentiments dont nous sommes pénétrés; un mot peut faire couler de nouvelles larmes. Jugez, madame, combien l'Académie françoise est touchée de vos regrets par la crainte qu'elle a d'en rappeler la cause. Qu'un zèle si pur, que des hommages si sincères puissent consoler votre majesté! Quelque juste que soit votre douleur, nous ferions nos efforts pour la calmer, si nous ne savions pas que le courage est inséparable de la vertu.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

Si nos vœux sont remplis, vous ne verrez plus l'Académie françoise vous offrir le tribut de sa douleur. Nous espérons, monseigneur, ne paroître à l'avenir devant vous qu'animés par la joie, ou conduits par la reconnoissance. Que ne devons-

nous pas attendre de vos bienfaits! Vous accordez aux beaux-arts, en les cultivant vous-même, la protection la plus glorieuse et la plus utile.

A MADAME LA DAUPHINE.

MADAME,

Les nœuds sacrés que vous venez de former avec un prince, l'amour des François, vous rendent propres tous ses sentiments. Vous partagez aujourd'hui ses regrets; puissiez-vous à l'avenir ne ressentir que son bonheur! Que sa félicité, madame, soit toujours votre ouvrage comme elle est la source de nos espérances! La vertu, que vous rendez aimable, vous donne des droits éternels sur son cœur, et vous assure à jamais de nos hommages.

COMPLIMENT

FAIT AU ROI, A SON RETOUR DE L'ARMÉE,

LE 28 SEPTEMBRE 1747.

SIRE,

Les succès rapides n'ont acquis aux princes les plus heureux que le titre de conquérants; les obstacles vaincus de toutes parts vous ont mérité celui de héros; et votre amour constant pour la paix au milieu des prospérités de la guerre vous assure à jamais les noms de sage et de père de la patrie.

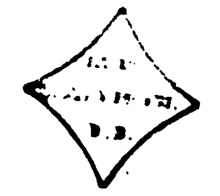


TABLE DES MATIÈRES.

ODES

ÉPITRES.

POÉSIES DIVERSES.

RÉFLEXIONS SUR LES GOUTS ET SUR LES PASSIONS. 1741.

FIN DE LA TABLE.



